

CINQ CITADINES BRANCHÉES



**Jane Sigaloff
Ariella Papa
Kyra Davis
Melissa Senate**

- 5 NOUVELLES -

CINQ CITADINES BRANCHÉES



**RED
DRESS
I N K®**



**Jane Sigaloff
Ariella Papa
Kyra Davis
Melissa Senate**

- 5 NOUVELLES -

JANE SIGALOFF

Mister Mariage



**RED
DRESS**
I N K®

1

Holly entra dans la vaste salle de rédaction de All Talk TV en affichant l'air de quelqu'un qui revient d'une réunion matinale, et non de quelqu'un qui arrive en retard. Du moins l'espérait-elle. Même dans le monde de la télévision, débarquer à 10 h 45, c'était arriver en retard...

Devant son bureau, elle ôta vivement son manteau. Le voyant de sa boîte vocale clignotait. Pourvu que David ne soit pas d'humeur despotique... Son patron croyait en effet dur comme fer que stigmatiser les fautes de ses collaborateurs renforçait l'esprit d'équipe. Or, Holly avait besoin de cet emploi : comment financer sa dépendance au cappuccino, avoir des stylos et blocs-notes gratuits et rester au chaud durant la journée, sinon ?

Elle s'installa et alluma son ordinateur. Hélas ! elle n'avait pas réussi une entrée assez furtive, car son téléphone se mit à sonner. Le numéro de poste de Sarah s'afficha.

— Ça va ?

— C'est l'enfer, répondit Holly. Je ne me suis pas réveillée.

Dans un souci de discrétion, les deux amies poursuivirent à voix basse.

— Je croyais que tu voulais te coucher de bonne heure, dit Sarah.

Son poste de travail se trouvait en diagonale par rapport à celui de Holly. Seuls ses cheveux dépassaient de la cloison. Malgré les produits anti-frisottis des cosmétiques modernes, les boucles rebelles de Sarah demeuraient à la merci de l'humidité.

— C'est ce que j'ai fait, mais mon réveil s'est apparemment arrêté à 3 h 57. Et j'ai dormi cinq heures de plus. Ensuite, j'ai choisi mon soutien-gorge le plus inconfortable. Et j'ai oublié le livre dont on discute ce soir dans le métro. Je ne l'ai même pas encore terminé. Je ne trouve plus mon baume pour les lèvres. Je croyais pourtant en avoir un dans la poche de mon manteau et un autre dans mon sac. Sans oublier que je meurs de faim, mais pas moyen de sortir en douce acheter de quoi grignoter. En arrivant, j'ai croisé la secrétaire de David et je lui ai menti. Je lui ai raconté que je sortais d'une réunion petit déjeuner.

Confier ses déboires à sa collègue préférée faisait toujours le plus grand bien à Holly.

— Respire, suggéra Sarah d'un ton apaisant. Bon, j'ai des biscuits dans mon tiroir et du baume pour les lèvres vitaminé dans mon sac. Et si tu trouves du temps pour lire, dans la journée, je peux te prêter mon exemplaire de *Mister Mariage*.

Coinçant le combiné entre son oreille et son épaule, Holly ouvrit ses mails.

— Tu es une mère, pour moi.

— Une sœur, je préfère. Au fait, David organise une réunion de tous les assistants de production à 15 heures.

Holly griffonna un pense-bête qui rejoignit une collection de Post-it, autour de son écran d'ordinateur. La jeune femme n'avait que quatre heures pour trouver une idée pour le dernier projet en date de David. Sa suggestion de créer une émission combinant débat et télé-réalité avait reçu le feu vert de la direction de la chaîne. C'était désormais à l'équipe de production de transformer ce principe en idée concrète. En trouvant le concept idéal, la jeune femme était assurée d'obtenir une promotion. Mais au rythme où elle progressait, elle ne pourrait s'offrir sa maison au bord de la mer que quand elle ne pourrait plus décentement se montrer en Bikini. Holly avait démarré en bas de l'échelle et n'avait, pour l'heure, gravi les échelons que jusqu'à mi-parcours, où la concurrence était rude. Ce n'était pas en montant des dossiers sur les invités des débats qu'elle allait se faire un nom. David lui accordait sa chance en lui permettant de développer ses propres idées. Il fallait qu'elle la saisisse.

— Pas de panique. Tu as de très bonnes idées. David va adorer, assura Sarah.

— Merci.

Holly sourit en regardant son projet, dans son casier de courrier. Sarah ne récupérait jamais rien sur l'imprimante sans en prendre connaissance.

— Je te quitte, j'ai un double appel. Holly Frederick, dit-elle en parcourant son courrier, au cas où il y aurait un message urgent.

— Holly, c'est moi.

— Will ?

Holly sentit son moral dégringoler en chute libre, mais elle parvint à se maîtriser en se concentrant sur les faits : Will l'appelait avec deux jours d'avance, ce qui ne pouvait être que bon signe.

— Je suis content de te parler de vive voix, dit-il d'un ton abattu.

Aurait-il vraiment pu lui faire part de sa décision sur son répondeur ? La main de Holly se crispa sur le combiné. Will s'éclaircit la gorge.

— Je voulais juste te dire que... Je pense qu'il vaut peut-être mieux qu'on arrête là.

Pas de « Bonjour, comment tu vas ? » ni de « C'est dur, pour moi, de t'annoncer ça ». Finalement, un message téléphonique aurait été moins brutal.

— Je... tu..., bredouilla-t-elle, d'abord incapable de formuler une phrase complète. Je croyais qu'on s'était donné jusqu'à la fin du mois.

Holly aurait dû se douter que ce serait la journée des catastrophes. Elle avait déjà si mal commencé...

— C'est dans deux jours. Je ne vois pas l'intérêt de traîner davantage, reprit Will d'un ton dénué de toute émotion.

Holly sentit des larmes lui monter aux yeux. Elle tenta de les refouler et de respirer lentement.

— Alors c'est fini, entre nous ?

— Inutile de sombrer dans le mélo.

— On est ensemble depuis cinq ans, dont deux ans de vie commune, alors j'ai le droit de sombrer dans le mélo si je veux !

En dépit de son envie de hurler, Holly parvint à ne pas hausser le ton. Mais ce serait son unique concession, et seulement pour sauvegarder un peu d'intimité. Comment Will pouvait-il être si détaché face à cette rupture alors qu'elle-même était sens dessus dessous ? Encore, si elle avait eu envie de l'épouser...

— Ecoute, tu avais raison. On avait vraiment besoin de faire le point, poursuivit-il, interrompant ses pensées.

De plus, Holly tenait à être celle qui prendrait la décision. Pour elle, le seul objectif de cette pause était d'inciter Will à se languir d'elle et à comprendre son point de vue. Ce n'était pas parce qu'elle refusait de porter une robe blanche qu'elle ne l'aimait pas.

— J'ai beaucoup réfléchi et il n'y a pas de retour en arrière possible. Trop de choses ont changé.

— Alors, nous deux, c'est bien fini ? répéta Holly, très douée dans l'art de feindre le pragmatisme.

— Tu vas bien ?

— Bien sûr, mentit-elle. Ecoute, il faut que je te laisse.

Dès qu'elle eut raccroché, elle prit son portable et se rendit aux toilettes le plus calmement possible. C'était bien parti pour être la pire journée de sa vie... et elle n'en était même pas à l'heure du déjeuner.

Holly aspergea d'eau froide son visage bouffi. En quelques minutes, le désespoir l'avait emporté sur le choc, et la colère commençait maintenant à la submerger.

Elle avait envisagé de proposer à Will une ultime tentative avant de renoncer à cinq ans d'un bonheur relatif — bon, disons quatre. Mais elle était si abasourdie d'avoir eu des nouvelles de Will avant la fin du délai de réflexion imparti qu'elle en avait oublié ses arguments, pourtant bien préparés. De plus, elle n'était pas du genre à supplier. Pis encore, Will avait sans doute raison, le bougre.

Et il avait changé.

Elle s'essuya le visage et observa longuement son reflet dans la glace. Ses cheveux avaient besoin d'un balayage et elle se trouvait un peu pâlichonne. De plus, son mascara n'était manifestement pas waterproof, en dépit de ce qu'affirmait la publicité, et son soutien-gorge donnait à sa poitrine une forme bizarre. Cela dit, elle savait qu'elle ne manquait pas de charme. Et elle allait s'en tirer. Elle avait plusieurs albums de Destiny's Child, un pot de glace non entamé au congélateur et — elle prit une profonde inspiration — cinq personnes qui venaient discuter d'un livre, chez elle, autour d'un verre, à 19 heures.

Si seulement Will l'avait appelée à la maison, ce matin !

Elle ne se serait pas réveillée en retard.

Elle aurait pu s'inventer une cystite, se faire porter pâle, annuler la réunion du groupe de lecture et se morfondre tranquillement en pyjama, toute seule, chez elle.

Elle se redressa tout de même et afficha un sourire forcé face au miroir. Une soirée entre filles, c'était exactement ce dont avait besoin une célibataire de fraîche date.

Le signal de son téléphone vint mettre en péril cette attitude positive. Fébrile, Holly prit connaissance du SMS :

« PS dois passer apart chercher aff + tard cet aprem. A + W »

Ce type n'était qu'un lâche. Holly résista à l'envie de jeter son téléphone sur le sol carrelé, avant tout parce qu'elle devait contacter Laura. A trente et un ans, elle venait de se faire plaquer par son petit ami. C'était le moment d'appeler celle qu'elle appelait chaque fois qu'elle se faisait larguer depuis l'âge de treize ans.

Holly sortit en trombe de l'ascenseur, traversa le hall et franchit la porte tambour pour se retrouver face à l'autre homme de sa vie : David.

— Holly ? Tout va bien ?

Son patron tenait un gobelet de café fumant dont l'arôme rappela à la jeune femme qu'elle n'avait pas encore pris son petit déjeuner.

— Oui, mentit-elle.

— Tout est prêt pour la réunion de cet après-midi ?

— Et comment ! lança-t-elle, en faisant mine d'avoir quelque affaire urgente à régler, alors qu'elle n'avait à la main que son téléphone portable.

— Génial. Et je crois que tu as participé à une réunion petit déjeuner, tout à l'heure...

Sentant son regard rivé sur elle, elle se contenta d'afficher un sourire forcé.

— Impressionnant, commenta David. Ton travail sur l'émission de la saison dernière était formidable. Mais vas-y doucement. Je ne voudrais pas que tu te tues à la tâche.

— Merci.

Holly garda ces propos à la mémoire, car David était avare de compliments.

S'il affichait un sourire aimable, son regard semblait exprimer une certaine curiosité face au départ précipité de la jeune femme. Holly fit mine de s'éloigner. Ce n'était pas le moment que David Brooks se penche sur ses faits et gestes, ce qui ne lui ressemblait guère.

D'un pas décidé, Holly s'éloigna des locaux de la chaîne, sur Times Square. Son portable à l'oreille, elle remercia le Ciel d'avoir fait des Palmer les voisins des Frederick, dans les années 1980.

— Laura Palmer, je vous prie.

— De la part de qui ?

— Holly Frederick.

Savourant le contact de l'air frais sur son visage, même si elle regrettait de ne pas avoir pris son manteau en tweed, Holly parcourut la 42^e Rue pour se diriger vers un banc de Bryant Park.

Elle entendit bientôt les inflexions chantantes de Laura.

— Salut, ma belle ! Tu tombes bien. Tu dois avoir un sixième sens ! Ecoute, tu ne croiras jamais ce qui vient de m'arriver !

2

Si Laura venait de lui enlever les mots de la bouche, elle semblait en revanche avoir une bien meilleure nouvelle à lui annoncer.

— Tu te souviens de Christopher ? s'enquit-elle avec un enthousiasme presque communicatif.

— Ton patron ?

Holly réprima un frisson et passa son téléphone sur l'autre oreille. C'était une journée d'automne idéale, à New York — un ciel limpide, un soleil radieux, mais un froid de canard. D'autant plus que son manteau de tweed tout neuf ne réchauffait pour l'heure que son portemanteau. Elle-même aurait dû se trouver au bureau, d'ailleurs.

— Le Christopher qui a un appartement à TriBeCa et dont les parents ont une maison au bord de la mer ?

Face aux conquêtes de Laura, celles de Holly faisaient pâle figure.

— Exactement. Il m'a invitée.

— Je croyais que vous aviez un peu fricoté, tous les deux.

Holly soupira. Elle avait appelé son amie pour trouver un peu de compassion, et voilà que Laura risquait de ne pas jouer le jeu de la morosité. Heureusement, l'agacement perceptible de Holly fut noyé par le bruit de la circulation new-yorkaise.

— D'accord, on a un peu fricoté, tous les deux. Non, ne dis rien ! Je sais que ce n'est pas vraiment conforme à l'éthique. Mais comme j'ai eu une promotion et que je ne travaille plus directement sous ses ordres... Et admetts-le, il est tellement mieux que certains des mecs avec qui je suis sortie. Au moins, je l'ai déjà rencontré, lui.

Laura se mit à rire. Holly songea aux dernières mésaventures de son amie avec le speed-dating et autres rendez-vous hasardeux. Dans la vie, les choses se passaient rarement comme dans *Sex and the City*.

— Bref, il m'a envoyé des fleurs, ce matin, puis il m'a invitée à sortir. Et moi qui pensais qu'il ne restait plus de gentlemen à Manhattan... Je suis dans tous mes états !

— C'est génial, Laura.

Holly posa une main sur ses yeux pour chasser les tensions de cette journée cauchemardesque.

— Tu mérites quelqu'un comme Christopher, assura-t-elle.

Elle était sincèrement heureuse pour son amie, mais se doutait qu'elle ne serait pas dupe de son ton faussement enjoué.

— Il n'aurait pas un frère, par hasard ?

— Holly ? Ça va ?

— Oh, ça va...

Soudain épuisée, Holly ne pensait même pas trouver l'énergie de s'expliquer. Sauf que si Laura n'était pas au courant, c'était comme si rien n'était arrivé, car son amie d'enfance savait tout d'elle.

— Enfin, reprit-elle, si on exclut le fait que je me suis réveillée trop tard ce matin, que je suis débordée de travail et que Will m'a appelée pour m'annoncer que c'était fini entre nous. Il passe cet après-midi à la maison pour prendre ses affaires. Dis-moi, tu crois qu'on pourrait se voir, histoire de boire un verre, voire une dizaine, avant le club de lecture ? Ah, ah !

Ce qui se voulait un rire narquois résonnait davantage comme un sanglot.

— Mon Dieu, Holly... Tu es où ? Peu importe. De toute façon, je ne peux pas partir avant la fermeture de la Bourse de Londres. Tu es sûre que tu tiendras le coup ?

Holly et Will avaient passé cinq années de bonheur ensemble, mais Laura devait regretter d'être à l'origine de leur rencontre.

— Ça va, je t'assure, renifla Holly. Enfin, pas terrible, en réalité, mais je suis toujours en vie, en plein déni, soulagée et désemparée à la fois. Bref, ne t'en fais pas pour moi.

— Bien sûr que je m'en fais !

— Je voulais juste que tu saches.

— Et moi qui te rebats les oreilles avec mon nouveau mec... Tu aurais dû me faire taire.

— C'est une bonne nouvelle pour toi.

— Will doit être fou pour songer à te quitter. Tu ne peux pas laisser tomber ton boulot et rentrer chez toi ? Tu devrais lui parler face à face.

— Non. Je viens à peine d'arriver au bureau et j'ai une réunion cruciale à 15 heures. Sans compter que je n'ai aucune envie de voir Will piller notre collection de CD.

— Alors c'est terminé ?

En percevant un troisième signal, Holly décida qu'elle ne pouvait continuer à ignorer le reste du monde. Elle vit que l'écran que le numéro était masqué. Will se servait peut-être d'un autre téléphone. Peut-être avait-il perdu ses clés ? Et si c'était George Clooney qui, ayant eu vent de son infortune, l'appelait pour lui proposer le plus torride des rendez-vous ?

— Laura, ne quitte pas une seconde, tu veux bien ? Holly Frederick, dit-elle en prenant l'appel, sans attendre la réponse de son amie.

— Où es-tu passée ? souffla Sarah. David te cherche...

Une sirène de police empêcha Holly d'entendre la suite.

— ... dehors ? poursuivit Sarah d'un ton réprobateur. Tu as recommencé à fumer ?

— Bien sûr que non, s'insurgea-t-elle, même si cette idée lui semblait attrayante. Ecoute, si tu le vois, dis-lui que j'en ai pour dix minutes maxi.

Qu'est-ce qu'il avait, aujourd'hui ? Holly coupa la conversation et reprit Laura. Elle aurait mieux fait de lire son horoscope avant de sortir de chez elle. Mais il lui aurait sûrement annoncé une catastrophe astrale. Mars et Saturne devaient donner du fil à retordre à Vénus.

* * *

Holly gravit quatre à quatre les marches menant à son appartement. Non seulement cette journée semblait interminable, mais la jeune femme était en retard pour la réunion mensuelle de son club de lecture. Au moins, elle avait brûlé quelques centaines de calories en chemin. Tant mieux, car elle avait ajouté deux doses de sirop de caramel dans son café au lait non écrémé. Depuis qu'elle avait quitté son bureau, elle rêvait d'une bouteille de vin. Dans les moments difficiles, Holly ingurgitait

des calories.

Laura l'attendait devant la porte.

— Excuse-moi, fit-elle, essoufflée, en enlevant rapidement son manteau. On peut compter sur David pour retarder une réunion de deux heures et s'attendre à ce que tout le monde soit disponible. Merci d'être arrivée en avance pour accueillir tout le monde. Je te revaudrai ça.

— Ta réunion s'est bien passée ?

— Pas mal. On reprend demain. Il y avait trop d'idées à étudier.

— C'est plutôt une bonne chose, non ? fit Laura.

Elle travaillait dans le secteur bancaire, où l'on échangeait des idées sur les différents moyens de dépenser sa prime de fin d'année.

— Sans doute, admit Holly en accrochant son manteau sur une patère. Alors, tout le monde est là ?

Elle perçut un brouhaha dans le salon. Laura hocha la tête et étreignit son amie pour exprimer sa compassion, en cette période difficile. Juste au moment où Holly se sentait sur le point de craquer, après le stress de la journée.

— Pas maintenant, dit-elle en se dégageant de son étreinte.

Laura s'écarta et fit mine de remettre de l'ordre dans ses cheveux.

— J'ai compris.

Holly leva les yeux sur elle. Quelque chose avait changé.

— Qu'est-ce que tu as au menton ?

D'instinct, Laura plaqua la main sur son visage en rougissant.

— Ça se voit encore ?

— Je suis peut-être un peu dans les vapes, aujourd'hui, mais je ne suis pas aveugle.

Laura émit un rire gêné.

— Les séquelles d'un rendez-vous galant, peut-être ?

— Disons que ma peau sensible n'est pas habituée à la barbe naissante de Christopher.

— En revanche, concéda Holly, tout le reste de ta personne irradie de bonheur.

— Ecoute, ne le prends pas mal, reprit Laura. Tu es superbe. Mais je t'ai vue en meilleure forme.

— Ne t'en fais pas. C'est vrai que j'ai connu des journées plus agréables. Cela dit, après des mois de hauts et de bas, de doutes, on peut tous les deux avancer dans la vie, désormais.

— Je te reconnais bien là.

— Je regrette simplement de ne pas avoir été celle qui rompt. Mais je ne veux rien dire à personne, pour l'instant. Enfin, pas ce soir.

— Ah bon ? demanda Laura.

— Je crois que je ne suis pas prête à entendre les autres s'acharner sur mon couple.

Laura hocha la tête, mais paraissait distraite. Sans doute songeait-elle à sa propre situation.

— Ecoute, je ne suis peut-être pas au top, ce soir, mais, au plus profond de moi, je sais que ce n'est pas la fin du monde. C'est mieux ainsi. Après tout, j'aurais pu l'épouser il y a deux ans, quand il me l'a proposé.

— Sauf que ce n'était pas ce que tu voulais. Tu ne crois pas au mariage.

— C'est dépassé. Je refuse d'appartenir à un homme.

— Holly Frederick, la féministe !

— En tout cas, je ne veux pas appartenir à Will, admit-elle pour la première fois.

— On y arrive !

— Je sais, il ne faut jamais dire jamais, mais je ne me vois pas jouer toute cette comédie.

— Peut-être que si tu rencontrais l'homme idéal...

Holly sourit de l'optimisme de son amie, sans doute dû à son histoire d'amour naissante. Elle s'appliqua une couche de brillant à lèvres avant d'entrer dans l'arène. Si seulement sa vie pouvait être aussi fiable que ce baume !

— En attendant, pense aux économies que tu vas faire. Une seule robe blanche équivaut à un tas de paires de chaussures.

Cette fois, Holly s'esclaffa sincèrement, pour la première fois de la journée. Laura parvenait toujours à faire ressortir le bon côté des choses. Elle serra le bras de son amie en se préparant à entrer en scène.

— Merci d'être là, Laura.

3

— A Holly ! lança Katie en se levant.

Elle brandit son verre de vin blanc avec une telle fougue qu'elle éclaboussa sa main.

— A Holly ! reprirent les autres en chœur.

Elle était prise au piège dans son propre salon. Sarah lui tendit un verre, le seul remède qu'elle n'avait pas réussi à se procurer dans le tiroir de son bureau. Holly eut envie de la foudroyer du regard.

— Tu es bien mieux sans lui, déclara-t-elle.

Ella, la voisine du dessus, membre fondateur du club de lecture, débordait d'enthousiasme.

— Imagine ! Tu ne seras plus jamais obligée de regarder un film de Vin Diesel.

Holly s'étonnait un peu de sa ferveur. Ella avait toujours paru bien s'entendre avec Will : deux artistes incompris dans un monde injuste et cruel.

— Ou un match des Mets, renchérit Katie, une inconditionnelle des Yankees.

Du moins préférerait-elle leur logo.

— Ou commander une pizza et écouter Nirvana.

Ses lunettes griffées étaient relevées sur sa tête pour maintenir ses cheveux blonds hors de son visage. Katie s'assit dans le fauteuil et se mit à feuilleter un magazine, tandis que Holly se rappelait que sa petite sœur ne cherchait qu'à l'aider.

— Et si on reportait cette réunion au mois prochain ? Enfin, si tu penses que c'est trop dur pour toi...

Mona avait les yeux écarquillés. Ses cheveux bruns hirsutes étaient le seul signe indiquant qu'elle avait deux jeunes enfants, tant elle était superbe dans son jean et son pull, sans oublier la plus belle manucure de la bande.

— Non, vraiment, ça va.

Holly connaissait Mona moins bien que les autres. Pourtant, sa compassion tangible menaçait de la faire craquer.

— Il vaut mieux que je m'occupe.

— Je regrette de ne pas avoir choisi un autre livre, fit Laura en souriant, comme si elle espérait dissiper toute tension.

— Je trouve qu'il convient à merveille, au contraire, répondit Holly, qui avait soudain une envie folle de parler du roman. Peut-être que la guerre des sexes tourne en rond. Maintenant que les femmes ont pris conscience de l'étendue et de la diversité de leurs capacités, elles ne veulent peut-être plus limiter leur potentiel en se consacrant à un homme. Pour ma part, je les comprends.

Toujours célibataire à quarante-deux ans, Ella poussa un cri d'approbation, faisant tinter les breloques de son bracelet.

— Bien dit, camarade !

En prenant place sur le divan, Holly ne put s'empêcher de remarquer que les autres l'observaient.

— On avait décidé de marquer une pause et notre couple allait mal depuis quelques mois. Et si Laura a le menton rouge, c'est parce qu'elle embrasse un nouvel homme...

Au point où elle en était, la meilleure tactique semblait être la diversion. De plus, elle présentait l'avantage de déclencher des potins salutaires.

Mona gloussa en voyant Laura rougir. Katie remit ses lunettes en place pour examiner le menton de la jeune femme avant de fouiller dans son sac à main pour en sortir une ampoule de sérum « teint éclatant ». Holly vit avec amusement Laura accepter le produit miracle.

— A ta place, je laisserais la peau respirer, suggéra Sarah, qui avait l'esprit pratique et était la première à formuler une véritable opinion. Jusqu'à ce que tu le revoies. Tu devrais aussi songer sérieusement à lui offrir un bon rasoir pour Noël.

— Disons pour Thanksgiving. Je ne suis pas sûre que ton menton tienne le coup jusqu'à fin décembre, renchérit Ella, qui rit de bon cœur de sa propre plaisanterie.

Elle semblait encore plus exubérante que de coutume, ce que Holly n'aurait jamais cru possible.

— Merci pour ce conseil. Et si on passait à autre chose ?

Laura donna une tape à Holly, un peu trop appuyée pour n'être qu'amicale.

— Tu ne croyais tout de même pas pouvoir garder un secret avec Ella dans la pièce ? demanda Holly avec un large sourire. Je pensais arriver avant elle. De plus, je vais bien, énonça-t-elle lentement.

— Je me réjouis de te voir aussi enjouée, déclara Mona en levant son verre à l'intention de Holly.

— Une relation peut être très confuse, dit-elle en buvant une gorgée avant de poursuivre. Au moins, Will ne s'est jamais trompé de prénom quand il était au lit avec toi.

— Quoi ? fit Ella d'une voix stridente.

Soudain intimidée, Mona baissa les yeux et tritura une mèche de cheveux entre ses doigts.

— Ça n'est arrivé qu'une seule fois. Joe et moi n'étions pas ensemble depuis très longtemps. Si vous aviez vu son expression quand il s'est rendu compte qu'il s'était trompé de prénom. Mais ça peut arriver à tout le monde, je suppose.

— Il y a plusieurs façons de se tromper.

Visiblement choquée, Sarah faisait de son mieux pour rester diplomate.

— Moi, je serais partie, décréta Katie, incrédule.

Comme toutes les étudiantes avant elle, elle pensait que sa génération était la plus affirmée.

— Tu es une sorte de martyre ou quoi ? Et ta dignité ?

— Hé ! doucement !, intervint Ella. La vie est compliquée, parfois.

Holly avait toujours pensé qu'Ella était taillée pour être animatrice de débat. Elle faisait des voix off, était sous-directrice d'une librairie et jouait de temps en temps au théâtre, espérant percer un jour.

Holly ne dit rien, heureuse que Mona ait détourné l'attention. En regardant dans la cuisine, elle trouva un énorme bouquet de fleurs sur le bar. Probablement de la part de Laura. Et suffisamment de cookies et de bouteilles de vin pour troquer une déprime contre quelques kilos. Il ne manquait plus que Gloria Gaynor et *I Will Survive* en fond sonore. Malgré elle, Holly se réjouit de ne pas être

seule. Elle aurait tout le temps pour se morfondre à partir du lendemain. Et rien ne valait une soirée entre filles.

— C'est sûr, admit Mona en se redressant.

— Et chaque expérience a deux facettes, renchérit Sarah, plus compatissante que jamais.

Katie eut une moue de dégoût.

— Arrête ! Tu serais partie sur-le-champ si tu avais eu un semblant de dignité.

— Ecoute, c'est ma vie. Tu verras, quand tu auras quelques heures de vol supplémentaires.

Katie examina ses ongles. C'était là sa façon de faire des excuses tacites. Holly regretta que sa sœur ne demande pas franchement pardon. Mais Mona poursuivit, apparemment satisfaite :

— Ce n'était pas si simple, dit-elle pour sa propre défense. Sarah a raison. De plus, on a des enfants. Et le mariage, c'est pour la vie.

Holly décida d'interrompre les hostilités avant que la situation ne dégénère. Aucune d'entre elles ne connaissait suffisamment Mona pour jouer les juges ou les jurés.

— N'oubliez pas que les hommes sont des créatures simples. Chacun sait qu'ils ne peuvent se concentrer que sur une seule chose à la fois. Will n'arrivait même pas mastiquer et changer de chaîne de télévision en même temps.

Cette rupture lui semblait de plus en plus amusante.

Mona adressa à son hôtesse un sourire de gratitude tandis que le groupe s'esclaffait.

— Jonathan ne peut pas lire le journal si la radio est allumée, raconta Sarah. Alors que moi, il m'est arrivé de dresser une liste de courses tout en faisant l'amour.

Elle parut aussitôt regretter ses paroles. Elle frôlait les trente ans, mais était la plus prude du groupe, et les autres le savaient.

Holly vint à sa rescousse.

— La vie ressemble en effet davantage à un patchwork qu'à une tapisserie somptueuse. Mais c'est ce qui en fait l'intérêt.

— Bon, lança Ella...

Celle qui avait la voix la plus forte et la meilleure diction entendait apparemment remettre la soirée sur ses rails.

— ... Tout le monde a apporté son exemplaire du roman ?

Quatre exemplaires de *Mister Mariage* surgirent des sacs à main. Sarah s'approcha de Holly pour partager le sien.

Mister Mariage était en tête du classement des meilleures ventes du *New York Times*. Ce Manuel du XXI^e siècle affirmait que les hommes étaient désormais plus désireux que les femmes de s'engager. Les spéculations sur l'identité de son auteur anonyme allaient bon train dans les clubs de lecture et ailleurs. La couverture rouge et bleue de l'ouvrage était partout.

— Eh bien moi, j'ai beaucoup aimé, déclara Sarah. Je l'ai trouvé très juste, aussi. Jonathan avait très envie de se marier bien avant moi et nous n'avions que vingt-cinq ans quand nous l'avons fait.

— Des extraterrestres, marmonna Katie presque pour elle-même.

Elle ôta ses bottes et replia ses jambes sur le canapé. Elle n'avait que vingt et un ans et sa relation la plus longue n'avait duré que cinq mois. Holly savait qu'elle ne serait jamais partante pour passer le reste de sa vie avec un homme avant l'âge de trente ans. Et c'était encore si loin, à ses yeux...

Ella la foudroya du regard et se tourna vers Sarah.

— D'après toi, pourquoi Jonathan et toi avez-vous décidé de vous marier si jeunes ?

Sarah haussa les épaules.

— On voulait fonder une famille avant d’avoir trente ans, profiter d’une vie de couple marié avant d’avoir des enfants. De plus, nos parents se sont mariés jeunes.

— Tu crois qu’on suit tous l’exemple de nos parents ? demanda Ella, pensive.

Laura fut la première à réagir.

— Absolument. Les miens sont divorcés et je ne considère plus le mariage comme éternel. Je trouve que rester marier entre dix et vingt ans est déjà pas mal.

Mona acquiesça.

— Moi, le divorce de mes parents m’a donné encore plus envie de réussir mon couple. Mais je trouve que l’auteur exprime quelques idées très valables. Le mariage n’est plus une priorité chez de nombreuses femmes, avant l’âge de trente ans. Ensuite, elles commencent à penser à la maternité. Les hommes semblent avoir une sorte de liste de choses à accomplir. Le mariage en fait partie. S’ils sont à la traîne par rapport à leurs copains, ils se mettent à flipper.

— Jusqu’à ce qu’une autre jolie fille passe par là, dit Holly, incapable de s’en empêcher.

Katie et elle avaient vu leur père désirer d’autres femmes pendant tout le temps qu’avait duré son mariage, tandis que leur mère, prise au piège et déterminée à être une bonne mère, faisait semblant de s’en moquer. Les hommes voulaient peut-être se marier, mais voulaient-ils rester fidèles ?

Un murmure parcourut l’assemblée. Holly marqua une pause avant de reprendre, tandis que Mona tripotait nerveusement le bracelet de sa montre.

— Et les hommes sont résolument partants pour avoir des enfants plus tôt, sans doute parce qu’il leur suffit de faire l’amour. S’ils devaient accoucher... ils demanderaient sans doute une prime de risque et un congé maternité digne de la Suède.

Holly vida son verre d’une traite.

— Donc...

Ella prit le contrôle de la discussion pendant que Sarah remplissait les verres.

— D’après vous, l’auteur est-il un homme ou une femme ?

— Je crois que c’est une femme, répondit Laura avec emphase. Ce livre contient beaucoup d’intelligence émotionnelle.

— Mais pourquoi cacher son identité ?

De toute évidence, Katie ne saisissait pas le concept de l’anonymat. Ayant grandi à l’époque où les célébrités s’exposent, elle trouvait légitime de tout savoir sur les personnages publics, de préférence avec des photos révélatrices à l’appui.

— L’anonymat est une excellente stratégie commerciale, dit Laura. Il suffit de voir les ventes.

Mona secoua la tête.

— Je ne pense pas que ce soit une stratégie commerciale, affirma-t-elle. Pour moi, c’est une histoire de fierté. Quand on a été rejeté plusieurs fois et qu’on ouvre son cœur dans un livre, on n’a pas envie que ça se sache, non ? Ce livre a dû servir de thérapie à son auteur. Pour moi, il y a un homme derrière tout ça.

Dubitative, Laura haussa les épaules.

— Raison de plus pour tout déballer. A moins que... C’est peut-être l’œuvre d’un personnage en vue. La plupart d’entre eux recherchent la publicité.

Katie avait beau être la plus jeune, Laura comprenait les célébrités et le jeu des médias.

Holly contribua au débat de temps à autre. En balayant la pièce du regard, elle remarqua que son appartement était intact. La bibliothèque débordait toujours et les CD étaient à leur place, près de la cheminée. Seules quelques photos semblaient manquer. Laura et Katie avaient sans doute fait le

ménage avec tact. Holly était certaine que Will ne les regardait plus depuis longtemps.

La conversation s'interrompit net lorsqu'un bruit familier, à peine audible, attira l'attention de toutes les invitées. Le téléphone. Décrocher ou non, telle était la question. Une conversation avec sa mère durerait des heures. Tout autre correspondant pouvait attendre ou appeler son portable. Après la quatrième sonnerie, le répondeur s'enclencha. Aussitôt, la voix de Will résonna dans la pièce.

4

— Holly ? Ecoute, décroche, c'est moi.

Ses intonations familières résonnèrent dans le silence. Cinq paires d'yeux se tournèrent vers Holly qui fixait le répondeur, sur le bar de la cuisine.

— Ton portable est coupé et... Merde...

Il souffla. Avait-il recommencé à fumer ? Il n'avait arrêté que parce que Holly l'avait fait.

— Il faut vraiment que je te parle...

Pour un homme qui avait abandonné une carrière dans la banque pour devenir écrivain, Will se révélait nul en communication. Pour la première fois depuis son retour, Holly regretta de ne pas être toute seule.

— Il faut que je récupère des affaires, dit-il avant de se taire, mal à l'aise. Ce soir, si possible...

Holly secoua la tête, incapable de prononcer un mot. Contrairement à ce qu'elle pensait plus tôt, elle se dit qu'il avait mal choisi son moment.

— Si tu n'es pas là, je peux peut-être demander à Ella de me donner un coup de main. De toute façon, je ne vois pas pourquoi je parle à un répondeur. Je pensais que... que tu étais peut-être à la maison.

— La vie continue, sale égoïste !

De toute évidence, Laura ne comptait pas exprimer cette pensée à voix haute. Heureusement que Will n'entendait rien.

Soudain, Ella bondit sur le combiné.

— Tu as vraiment du culot...

Holly voulut lui dire d'y aller doucement, mais elle se ravisa. Ella pouvait faire peur, quand elle le voulait.

— Tu ne crois quand même pas que tu peux débarquer comme ça, n'importe quand. Tu n'es plus chez toi ici, et c'est ton choix !

Ravie des effets lénifiants du vin blanc, Holly ne crut pas bon d'intervenir.

Tandis qu'Ella s'éloignait dans le couloir, loin des autres, Laura prit Holly par le bras.

— Tu préfères qu'on s'en aille ?

Holly secoua vaguement la tête.

— Tu es sûre, hein ?

Holly ne savait pas vraiment ce qu'elle voulait. Elle pouvait encaisser la fin de son couple, mais ne supportait pas l'idée que Will vienne emballer ses affaires en sa présence.

Mona et Sarah cessèrent de faire semblant de lire la jaquette du livre et rangèrent leurs affaires. Katie resta figée, aussi discrète que possible. L'un des plus gros avantages d'avoir une sœur aînée à Manhattan était d'avoir toujours un endroit où dormir. Pour l'heure, elle avait droit en prime à un divertissement gratuit et tout aussi poignant que n'importe quelle émission sur laquelle Holly avait travaillé.

— C'est réglé, annonça Ella en les rejoignant. Attendez une minute, où est-ce que vous allez ?

Elle barra la route à Sarah et Mona.

— Je pense... On pense qu'il vaut mieux remettre ça à une autre fois, répondit Sarah en se servant de son gros fourre-tout en toile bariolée comme bouclier. La semaine prochaine, peut-être, si on trouve un moment. En attendant, Mona et moi on va boire un verre dans le quartier...

Sarah adressa un signe de tête à Mona, qui renchérit :

— Vous pouvez venir avec nous. Une virée entre filles et une thérapie de groupe me feront du bien, avant de rentrer à la maison.

— Il est comment ? demanda Holly malgré elle, ignorant le reste. J'espère que tu n'as pas été trop dure avec lui.

Ella croisa les bras sur sa poitrine généreuse. Mona et Sarah s'attardèrent pour écouter la réponse d'Ella.

— C'est un grand garçon. Il s'en remettra. De toute façon, tu vas pouvoir lui poser la question directement dans une minute. Il est à quelques rues d'ici. Il passe chercher des affaires.

— Maintenant ? Mais je croyais...

Holly n'avait jamais aimé les surprises.

— Apparemment, il part demain pour plusieurs jours, expliqua Ella.

Holly avait de plus en plus de mal à ne pas se laisser déborder par les catastrophes de la journée. Une chose était certaine : elle en avait assez d'être toujours la dernière au courant de tout.

— Bon, je vais avec Mona et Sarah, annonça Laura en se levant. Mais j'ai une meilleure idée. Et si on allait tout simplement chez toi, Ella ? On laisse Holly affronter Will toute seule, et elle montera nous rejoindre, si elle en a envie, ou nous appellera à l'aide si ça tourne mal. Il vaut mieux qu'on ne soit pas là à l'arrivée de Will. On n'est pas chez Jerry Springer, quand même.

— Il sait déjà qu'on est là, précisa Ella qui s'assit et reprit son livre, prête à poursuivre le débat. De plus, Holly se sentira moins seule.

— Allez, sois raisonnable. C'est sa vie, pas la nôtre. On s'en va.

Elle fit signe aux autres de la soutenir. Irritée par l'indifférence d'Ella, Laura alla chercher son sac dans la cuisine.

— Je ne suis pas certaine qu'envahir mon appartement soit une bonne idée, déclara Ella, qui cherchait manifestement à gagner du temps.

— C'est quoi, ton problème ? demanda Laura, agacée.

— D'abord, c'est en désordre...

— On s'en fout. On veut juste un endroit où s'asseoir.

— Tu n'as ni enfants ni chien. Ton désordre n'existe même pas, selon mes critères, renchérit Mona qui rejoignit Sarah près de la porte.

— C'est que, ce soir... ça ne m'arrange pas.

Holly vit Ella rougir un peu.

— Disons que je reçois, plus tard. En fait, ils sont peut-être déjà arrivés, avoua enfin Ella.

— Tu as une petite amie ?

Sans réfléchir, Katie venait de poser la question que personne d'autre n'avait jamais eu le

courage de lui poser.

A leur grande surprise, Ella se mit à rire.

— Non. Mais je crois comprendre ta question, vu le désert affectif qu'a toujours été ma vie. J'ai un petit ami, répondit-elle fièrement.

— Tu sors avec quelqu'un ? demanda Holly d'un ton qu'elle n'espérait pas trop incrédule.

Ella avait toujours été très secrète. Comment cette liaison avait-elle pu lui échapper ? Ella vivait au-dessus de chez elle. Peut-être avait-elle acheté un homme sur internet, à moins qu'elle ne l'ait rencontré en ligne... Il n'était peut-être jamais venu chez elle. En général, Ella racontait sa vie dans les moindres détails aux membres du groupe, qu'elle le veuille ou non.

— On ne va pas le manger, railla Laura, encore plus déterminée car elle brûlait de voir ce mystérieux petit ami.

— C'est que... C'est assez récent et un peu compliqué...

Ella s'en voulut aussitôt : à quarante-deux ans, elle n'avait pas encore appris à réfléchir avant de parler.

— Il est marié, c'est ça ? demanda Katie d'un ton accusateur, les bras croisés.

— Non, non, ce n'est rien de ce genre-là.

Holly la vit tripoter nerveusement son collier. Quelque chose n'allait pas. Le groupe porta son attention vers Mona qui, dans un soupir, se rassit, résignée.

— Mona, qu'est-ce qui se passe ? demanda Holly en se penchant vers elle.

Elle se moucha bruyamment dans un mouchoir sorti comme par miracle de sa manche.

— C'est Joe. Il a quelqu'un d'autre.

Voilà justement pourquoi Holly refusait de se marier.

— Tu en es sûre ? Peut-être qu'il a simplement un surcroît de travail, suggéra-t-elle, tout en cherchant d'autres explications plausibles.

— J'aimerais bien savoir avec qui il a ce « surcroît » d'activité. Je ne voulais pas vous en parler. Enfin, au départ. On a connu une période difficile, Joe et moi. Cette confusion de prénoms est récente, en réalité. Mais on forme une famille, et je tiens à ce qu'on le reste.

— Tous les couples traversent des crises, dit Sarah en la rejoignant sur le canapé. Et vous êtes mariés depuis longtemps.

— Cinq ans, précisa Mona en se mouchant de plus belle. Moi qui croyais tout maîtriser... Je me trompais.

— C'est la crise des sept ans, un peu en avance, voilà tout.

Reconnaissante à Sarah de ses efforts pour la dérider, Mona se redressa enfin et se ressaisit.

— Je sais, et on en parle, maintenant, ce qui est un progrès. On est allés voir un thérapeute. Excusez-moi, murmura-t-elle en esquissant un sourire triste.

— Ne dis pas de bêtises. Ces problèmes-là sont plus faciles à régler quand on en discute ouvertement.

Sarah aurait dû être psychologue et non assistante, songea Holly pour la deuxième fois de la soirée.

— J'aimerais bien que ça reste entre nous, ajouta Mona.

— Rien de ce que tu as raconté ne sortira de cette pièce. N'est-ce pas, les filles ?

Pour toute réponse, Sarah reçut quatre hochements de tête.

— Il est furieux contre moi, confia Mona.

— Comment ça furieux ?

— Et il n'a pas tout à fait tort, je l'avoue.

— Tu as une liaison, toi aussi ?

— Mais non !

— Alors quoi ?

— Il faut me promettre de ne rien dire à personne, implora Mona face à un public captivé.

Katie s'appliqua du baume pour les lèvres à la cerise d'un air pensif.

— Tu es strip-teaseuse ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non ! Mais j'ai en quelque sorte une double vie.

Un silence s'installa dans la pièce. Holly se réjouissait d'être momentanément subjuguée par les histoires de Mona. Quel autre secret honteux allait donc être révélé, ce soir-là ?

— Mona, coupa Sarah, ce qui agaça Katie et Ella, j'en reviens tout de suite à toi, mais il faut qu'on marque une pause, juste une seconde. Will va arriver d'un instant à l'autre alors que Mona a une grande révélation à nous faire. C'est délicat. Holly, qu'est-ce qu'on fait ? On reste ou on s'en va ?

Holly haussa les épaules. Sarah noua ses cheveux en queue-de-cheval pour dégager son visage.

— On peut toujours repousser la réunion du club de lecture. Je vous enverrai un e-mail demain à la première heure, quand on aura toutes nos agendas sous les yeux. Nous autres, on va se trouver un bar. (Sarah prit son sac avant d'embrasser Holly.) Il vaut mieux qu'on ne soit pas là, ma belle. On se voit au bureau. Tu peux m'appeler n'importe quand sur mon portable si tu as envie de parler. Mona, Laura, Katie, Ella, suivez-moi. Je crois qu'on a besoin de discuter de tout ça.

— Merci, Sarah.

Mona et Holly échangèrent un regard et exprimèrent en chœur leur gratitude.

Une clé se glissa dans la serrure de la porte d'entrée. Elles s'observèrent, puis balayèrent du regard le deux pièces de Holly. Trop tard. Et nulle part où se cacher...

Ella leva une main.

— Ecoutez, il sait qu'on est toutes là, alors autant s'asseoir et continuer, au lieu de rester plantées comme des gourdes, à jouer les comités d'accueil.

Le cœur battant à tout rompre, Holly regarda la porte s'ouvrir au ralenti. Will apparut.

Cela faisait presque un mois que Holly ne l'avait pas revu. Elle refusait de l'admettre, mais elle espérait le trouver malheureux, sans elle. Apparemment, c'était tout le contraire.

Ses cheveux blonds étaient coupés à la dernière mode et il avait troqué ses baskets usées contre d'élégants mocassins. Sa veste en cuir était neuve et il portait de l'après-rasage, ce qu'elle n'avait jamais réussi à obtenir de lui en cinq ans. Les flacons qu'elle lui avait offerts prenaient encore la poussière dans leur salle de bains... dans *sa* salle de bains.

— Désolé d'interrompre votre soirée...

S'il était troublé par le spectacle qui s'offrait à lui, il le cachait à merveille.

Chaque femme présente dans l'appartement tenait un exemplaire de *Mister Mariage*. Will devait se croire en pleine réunion de fans de *Desperate Housewives*. Holly se sentait plutôt bien. Enfin, elle irait bien dès qu'il aurait libéré son territoire.

— Tu as toujours eu le don d'arriver comme un cheveu sur la soupe, lança-t-elle en jubilant.

— Je voulais passer pendant que tu étais au bureau, mais j'ai été retardé par une réunion. Et je pars demain pour quelque temps.

Quelque temps ? Holly ne voulait pas le savoir. Ou plutôt si. Toute la journée, elle s'était posé des questions. Et maintenant qu'il était là, elle ne parvenait pas à les formuler.

Embarrassé, Will se gratta la nuque.

— Bon...

Leurs cinq années ensemble se réduisaient donc à cette syllabe. Il désigna leur chambre.

— Je peux prendre un sac ou deux ?

— Je t'en prie, répondit Holly en croisant les bras.

Elle portait encore son soutien-gorge déformé. Et elle n'avait pas eu le temps de se laver les cheveux, ce matin-là. Dommage.

— Alors, je peux avoir des raisons, des indices ?

Holly referma la porte de la chambre derrière elle, bien décidée à affronter Will. Elle devait accepter sa décision avec dignité, et c'était ce qu'elle allait faire. Dans une minute.

— M'appeler au bureau pour rompre, reprit-elle, c'est la pire des lâchetés. Et puis rien, pas une discussion, pas une explication.

— Je te connais. A la première occasion, tu aurais essayé de me convaincre de trouver le bonheur dans une simple cohabitation, une fois de plus. (Will soupira.) Mais ça ne marchait plus depuis des mois, entre nous, et tu le sais bien. On ne recherche pas la même chose.

Will ôta quelques chemises de leurs cintres et les jeta dans une fourre-tout en cuir flambant neuf.

Holly acquiesça. Il avait raison. Elle avait souvent songé à la rupture. Mais ce n'était jamais le bon moment. Et voilà qu'elle avait dû lui céder le contrôle de la situation, ce qu'elle ne supportait pas.

— On faisait semblant. C'était la routine, et une routine pas spécialement agréable. (Un jean rejoignit les autres affaires dans son sac.) Tu sais combien je déteste les adieux, mais c'est mieux pour nous deux.

L'assurance de Will et son absence apparente d'émotion enrageaient Holly davantage que sa décision elle-même.

Enfin, elle retrouva l'usage de la parole.

— Où est-ce que tu pars, demain ?

— Donc tout va bien ? Tu n'as pas de problème avec ça ?

Will chercha dans son regard une approbation, mais ne répondit pas à sa question.

— Dire que tout va bien serait peut-être un peu exagéré, répliqua Holly avec un soulagement inattendu, car c'en était fini des hésitations. Mais je ne vais pas engager un tueur à gages, si c'est ce qui t'inquiète. Je suis juste furieuse que tu t'y sois pris si mal.

— Je regrette. Mais ce n'est vraiment ni le moment ni le lieu pour entrer dans les détails.

Will entreprit d'emballer ses chaussures.

— Je trouve que c'est l'occasion rêvée, au contraire.

Il secoua la tête.

— Pour commencer, il y a sans doute cinq personnes qui nous écoutent, répondit-il en refermant la porte du placard. Je promets de t'appeler de Londres dans quelques jours. On en discutera. Et tu auras eu un peu de temps pour te faire à l'idée.

— Tu pars pour Londres ? demanda-t-elle, abasourdie.

L'expression de Will se voila quand il comprit son erreur.

— Mais on a toujours eu envie d'y aller tous les deux...

Holly se tut, de peur de sembler trop nostalgique.

— Je sais, admit Will, hésitant. Je me suis dit que cela me changerait les idées.

Il évitait le regard de la jeune femme.

— Tu pars avec quelqu'un ?

— Le changement me fera du bien, affirma-t-il en secouant négativement la tête.

Combien de changements fallait-il donc à un homme ? Holly croisa les bras.

— Tu gagnes à peine de quoi vivre, et voilà que tu vas traverser l'Atlantique ! Regarde-toi. Tu as une garde-robe toute neuve. Tu as gagné au loto ou quoi ?

Will soutint enfin son regard.

— Je pars pour mon travail. Tous frais payés.

— Tu crois que le Beer Tap a une succursale à Londres ?, demanda-t-elle.

Il sourit. Jouer les barmen trois soirs par semaine lui avait permis d'écrire et de gagner un peu d'argent avant de percer dans le métier.

— Bien sûr que non.

— Aux dernières nouvelles, tu étais un écrivain fauché.

Visiblement nerveux, Will passa une main dans ses cheveux.

— Ce n'est qu'une moitié du problème.

— Comme ton choix de renoncer à ta carrière. Et je l'ai respecté.

— Le problème, ce n'était pas mon écriture. C'est que tu ne m'as pas regardé depuis des mois. Les choses ont changé. Elles changent tout le temps.

— Arrête !

Holly ressentait un mélange de soulagement et de remords, qui fit vite place à de la colère. Elle aurait dû rompre depuis des mois, dès ses premiers doutes, au lieu de se demander comment il s'en sortirait sans elle et de lui laisser la décision finale. Encore une leçon dont elle payait le prix fort.

Will se frotta la nuque.

— Je crois que tu ne m'as jamais vraiment compris. Tu as été super avec moi, c'est sûr, et je t'aime pour ça.

— Epargne-moi ce ton condescendant !

Face à son entêtement, Will poussa un soupir de frustration.

— On ne recherche pas la même chose, c'est tout.

— Tout ça parce que j'ai refusé de t'épouser ? Tu sais bien que je ne veux pas me marier. Avec personne.

Holly baissa d'un ton en se rendant compte qu'elle parlait trop fort.

— Alors inutile de le prendre personnellement, ajouta-t-elle.

— Ce n'est qu'un seul aspect du problème.

Holly s'interrompt. Chacun savait que les hommes ne parlaient pas comme ça, de peur de se retrouver seuls, à moins que ce ne soit devant un match à la télé, avec une canette de bière...

— Tu as rencontré quelqu'un d'autre, c'est ça ? demanda-t-elle, incrédule.

C'était une conversation digne d'un film ou d'une série à l'eau de rose, mais pas de son appartement. De plus, la jeune femme s'était toujours juré de ne pas être du genre jalouse désespérée.

— Ne réponds pas à cette question. Ça n'a pas d'importance.

— Ah non ? fit Will, étonné.

— C'est fini, entre nous. Je ne suis pas ta mère. Mais tu n'es plus chez toi, ici, et je ne fais pas garde-meubles. Alors je veux que tu dégages toutes tes affaires.

— Je m'organiserai pour tout récupérer à mon retour.

— Et pourquoi pas tout de suite ? demanda Holly en consultant sa montre.

— Il y a à peine de la place pour ma brosse à dents, chez Russell.

— Tu n'as pas grand-chose, de toute façon. Quelques fringues, ta machine à expresso, des livres, des DVD, des CD...

— J'en achèterai d'autres.

— Tu as trouvé une veuve fortunée qui t'entretient ?

Voilà qu'elle jouait les jalouses, de nouveau, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Sa curiosité était bien naturelle...

— Ecoute, je n'ai pas envie de me battre avec toi.

— Facile à dire, quand on a dégainé le premier.

Holly se jeta sur son lit et martela rageusement son oreiller.

— Je sais que tu me caches quelque chose, Will !

6

Holly se redressa sur le lit et regarda son ex droit dans les yeux.

— Je sais que tu me caches quelque chose, répéta-t-elle.

— Holly, je t'en prie...

Will ferma sa valise et glissa quelques pulls supplémentaires dans son sac.

— On en reparlera dans quelques jours, décréta-t-il.

Sur ces mots, il embrassa la jeune femme sur le front, puis quitta l'appartement. Un adieu digne d'un père qui descend acheter le journal, et non d'un ex sur le point de traverser l'Atlantique.

Holly s'écroula de nouveau sur son lit et ferma les yeux. Demain ne viendrait jamais assez vite...

Elle entendit Will traverser l'appartement tandis que les membres du club de lecture étaient en plein débat sur *Mister Mariage*. Dès que la porte d'entrée de referma, la comédie cessa. Après un moment de silence, tout le monde se mit à parler en même temps, comme pour apaiser la tension ambiante.

— J'ai lu un article sur un nouveau traitement contre les frisottis..., dit Sarah, passant à un sujet plus trivial. Il paraît qu'il est très efficace. Tant mieux, parce qu'il suffit d'un verre d'eau dans une pièce pour que je me retrouve avec une vraie permanente. J'ai bien envie de l'essayer, à moins que vous n'ayez entendu des histoires effrayantes dessus. Je crois que ça vient du Japon.

— Je l'ai lu, cet article, le mois dernier.

Sous prétexte qu'elle était étudiante, Katie s'autorisait à lire tous les magazines qui lui tombaient sous la main.

Holly écouta un instant les bavardages de ses amies. En rouvrant les yeux, elle trouva Laura penchée sur elle avec un air de compassion.

— Pas la peine de me regarder comme ça, je vais bien, assura-t-elle en se dressant sur les avant-bras.

— C'est ça, et moi, je suis Britney Spears...

— Il part pour Londres.

— On a entendu, avoua Laura en s'asseyant au bord du lit.

Holly fit la moue. Elle aurait dû se douter que sa conversation n'aurait rien de privé.

— Et il me cache quelque chose, et quelque chose d'énorme, j'ai l'impression. Son comportement a changé et il a l'air d'avoir du fric, tout à coup...

— Ce n'est plus vraiment ton problème, non ?

— Sans doute pas.

— Allez, lève-toi et rejoins-nous. Ella commence à disséquer le chapitre trois.

— C'est lequel ?

— Celui sur l'âge idéal pour se caser.

Holly leva les yeux au ciel.

— Pourquoi fallait-il qu'on choisisse ce livre, ce mois-ci ?

— Ne te plains pas. On aurait pu tomber sur les joies du sexe, répondit Laura en haussant les épaules.

Holly s'esclaffa et suivit sa meilleure amie dans le salon.

— Je trouve que l'auteur a raison. Le mariage, c'est une question de timing, décréta Ella qui, fidèle à son habitude, avait pris le débat en main.

— Très romantique, railla Katie.

— Vois les choses en face. On se marie avant tout pour avoir des enfants, répliqua Ella. Mona, tu as eu du mal à te faire à l'idée d'être une femme entretenue, après la naissance de tes enfants ?

— Je brûle d'impatience ! lança Sarah.

— Sarah ? Tu cherches à nous dire quelque chose ou quoi ? s'enquit Holly dans le silence qui venait de s'installer.

— Merde, dit Sarah en rougissant.

— C'est pas vrai ! s'exclama Holly, qui n'aurait pas dû être si étonnée.

Tout était en train de changer, décidément : Will était parti. Sa collègue préférée allait avoir un enfant, Ella avait un petit ami et elle se retrouvait célibataire...

— Il m'arrive de faire l'amour, tu sais, dit Sarah dont le sourire se transforma vite en une expression de désarroi. Je n'étais pas censée le révéler tout de suite.

— Je croyais que le sexe s'arrêtait après la lune de miel, railla Ella.

— Félicitations ! lança Holly en levant son verre. Je me demande comment je vais m'en sortir sans toi, au bureau.

— Je ne suis pas encore partie, tu sais. J'en suis à six semaines.

— Et tu as bu de l'alcool.

Holly tiqua. Mona, la seule mère de famille du groupe, se montrait en général moins cassante.

— J'ai fait semblant. Je me suis contentée de remplir vos verres, mais vous étiez trop occupées à boire et à bavarder pour vous en rendre compte.

Rassurée, Mona se détendit et relança le débat.

— Pour répondre à ta question, Ella, c'est dur quand on a été farouchement indépendante pendant des années. Mais je ne me suis jamais totalement reposée sur Joe. C'est une partie du problème. Travailler dans un bureau ne m'a jamais manqué et j'adore mes enfants. Mais parfois, j'avais besoin d'un peu...

— De quoi ? insista Katie.

— Disons que j'ai commencé à faire un peu de travail à domicile.

— C'est ça qui a rendu Joe furieux ? s'enquit Sarah.

— Pas le fait que je travaille, mais le fait que je ne le lui aie pas dit. En réalité, ce n'était sans doute pas ce qu'il espérait me voir faire.

— Ce que tu fais de ton temps ne regarde que toi, quand même, commenta Holly, qui détestait se justifier, ce que Will n'avait jamais compris, d'ailleurs.

— Même si j'écris des romans érotiques ?

— C'est pas vrai ! s'exclama Katie en gloussant.

— J'ai un pseudonyme, précisa Mona sans broncher.

— Excellent, commenta Ella. On pourrait peut-être discuter d'un de tes livres, le mois prochain.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne id...

Mona se tut soudain.

— Mais tu es si..., fit Holly, à la fois impressionnée et surprise.

— Si quoi ? demanda Mona.

— Eh bien, si maternelle, dit Holly.

Ella avait convié Mona à intégrer leur groupe après l'avoir rencontrée dans une librairie, où elle distribuait des brochures pour un atelier de yoga pour enfants. Holly ne voyait pas le rapport entre une mère qui vante le yoga pour enfants et une femme qui écrit des romans érotiques.

— Selon toi, une mère ne peut pas évoquer les fantasmes sexuels ?

Holly se mit à rire. Toute tension se dissipa aussitôt.

— Bien sûr que si ! Comment t'es-tu fait piquer ?

— Joe a trouvé un brouillon en cherchant quelque chose sur mon ordinateur. Je ne lui cachais rien, et ce n'est pas si grave, après tout.

— Mais tu ne lui avais pas dit non plus, objecta Sarah, qui posait toutes les questions délicates.

Elle aurait également fait un excellent procureur.

— C'est exactement ce qu'il a déclaré.

— Ah, les joies du deux poids, deux mesures !, railla Ella.

— Arrête ! s'exclama Holly, prenant la défense de Mona.

— Je pense ce que je veux ! protesta Ella, qui adorait la provocation. Le problème, de nos jours, c'est qu'on veut toutes jouer selon nos propres règles. Et si Joe avait écrit du porno ? Tu aurais trouvé ça acceptable ?

— Les romans érotiques, ce n'est pas du porno, protesta Laura qui, après quelques verres de vin, avait une opinion sur tout. Dommage que tant d'hommes ne sachent pas reconnaître une affaire. De toute évidence, Will était incapable de gérer une femme belle, intelligente et généreuse.

— Mais je suis sûre qu'il avait ses raisons, protesta Ella en refermant son livre. D'ailleurs, Holly et lui étaient tous les deux prêts à passer à autre chose. Cela faisait longtemps qu'ils n'étaient plus heureux ensemble. Il est difficile de changer les choses, parfois, voilà tout.

Holly commençait à se demander si elles allaient solliciter sa version des faits. Hélas ! Laura n'en avait pas terminé :

— Vous savez bien qu'il a toujours été égoïste. Certains appellent ça de l'assurance, mais, dans son cas, j'ai des doutes. Tu seras bien mieux sans lui, Holly. Je ne devrais pas dire ça, car je suis l'imbécile qui vous a présentés l'un à l'autre, mais tu peux trouver mieux. Tu mérites d'être appréciée pour ce que tu es. Il ne faut pas transiger.

Holly s'assit par terre et s'adossa au canapé, face à Laura.

— Si j'avais transigé, je serais sans doute mariée et Will rentrerait à la maison à la fin de la soirée au lieu de s'envoler pour Londres.

— A mon avis, Will n'est pas égoïste. Il a juste des objectifs, dit Ella d'un ton ferme. Et il n'est pas facile de percer, pour un artiste. Je suis bien placée pour le savoir.

— Tu es dans quel camp, toi ? demanda Laura d'un ton pugnace.

Refusant de s'impliquer davantage, Holly alla chercher un verre d'eau. Il était grand temps de commencer à diluer le vin blanc qui coulait dans les veines de Laura avant qu'elle ne prononce des paroles qu'elle pourrait regretter.

— Ce n'est pas une question de camp, c'est une question de société, affirma Ella qui refusait de céder du terrain.

— Faut pas généraliser. Les femmes, comme les hommes, ne sont pas tous les mêmes, reprit Laura, qui n'avait pas dit son dernier mot. Christopher, mon nouveau mec, celui qui a la barbe abrasive, précisa-t-elle avec un gloussement, est bien plus romantique que moi et j'adore ça.

— Personne n'affirme que les hommes sont tous pareils. On rencontre simplement des personnes différentes à chaque étape de sa vie. Je suis la plus âgée de la bande, célibataire, sans enfants, et je prends du bon temps avec un type plus jeune que moi. Pourtant, je n'ai aucune intention de lui passer la corde au cou et de le traîner à l'église.

Ella se tut.

Holly revint avec un verre d'eau qu'elle tendit à Laura avant de se rasseoir. En face d'Ella, cette fois.

— Allez, ça suffit, vous deux. Et j'aimerais bien en savoir davantage sur cet homme mystérieux. Si je n'avais pas passé une journée aussi pourrie, je serais vexée.

Ella haussa les épaules, un peu nerveuse.

— Il fallait bien que la chance tourne, finalement. Revenons-en plutôt au bouquin, proposa-t-elle en rouvrant l'ouvrage.

— Non ! lança Holly d'un ton enjoué. L'heure de vérité a sonné.

Les autres fermèrent leur livre tandis qu'Ella vidait la bouteille de vin blanc dans son verre.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Où il habite ? Où l'as-tu rencontré ? Il a combien d'années de moins que toi ? Mona et moi, on en a marre de parler de nous ! s'exclama Holly, impatiente.

Les yeux rivés sur la table basse, Ella fit de son mieux pour gagner du temps.

— Eh bien...

Elle hésita, ce qui ne lui ressemblait pas. Holly n'aimait pas cela. Elle commençait à mettre en place les pièces du puzzle et cela ne lui disait rien qui vaille. Même si elle n'avait jamais été douée pour les puzzles...

Les joues empourprées, Ella vida son verre.

— Vous le connaissez.

— Il m'avait promis qu'il te le dirait.

Si Ella croyait que la présence d'un public allait empêcher Holly d'avoir recours à la violence physique...

— Toi et *Will* ? s'écria Holly d'un ton incrédule.

Will et Ella. L'amour du prochain, en quelque sorte. Mona, Katie et Sarah étaient assises sur le second canapé, comme si elles cherchaient à se rendre invisibles. Laura se leva puis se rassit, secouant la tête.

— Pas étonnant que tu aies refusé qu'on monte chez toi.

— Eh bien, d'après mon expérience, et comme Sarah l'a dit tout à l'heure, il est plus sain que tout sorte au grand jour.

Sur ces mots, Mona alla chercher une autre bouteille de vin sur le bar.

— Depuis que Joe et moi avons décidé d'être honnêtes l'un envers l'autre, ça va beaucoup mieux.

Hélas ! Holly n'était pas disposée à calmer le jeu.

— Cela fait combien de temps ? demanda-t-elle.

Ella croisa le regard d'Ella. Elle semblait avoir des remords. Holly n'était pas certaine que Will en vaille la peine, ni un autre homme, d'ailleurs.

— Pas longtemps, répondit Ella. Enfin, de temps en temps depuis presque quatre mois.

Face à l'expression de Holly, elle parut regretter aussitôt sa franchise.

— Et surtout ces quatre dernières semaines, ajouta-t-elle d'une petite voix qui ne lui était pas coutumière.

— Et pourtant, tu passais toujours me voir, en faisant mine d'être mon amie. Tu es meilleure actrice que je ne le pensais, persifla Holly.

— J'espérais sans doute que tout pourrait s'arranger. Je sais que la situation est un peu spéciale, mais il y a des formes de dysfonctionnements plus graves, dans cette pièce.

Holly n'était plus du tout calme et concentrée. Elle était furieuse et ses émotions la submergeaient.

— Comment pouvais-tu m'écouter te raconter nos difficultés ? demanda-t-elle.

— Je n'ai rien cherché, je t'assure.

— Ne viens pas me dire que tu étais impuissante, incapable de lui résister ! Cupidon est armé d'un bazooka, maintenant ?

— Un après-midi, j'ai demandé à Will de m'aider à répéter un rôle, et on a discuté. Une chose

en menant à une autre...

— C'est pas touchant, ça ? railla Holly en arpentant nerveusement la pièce, oubliant la présence des autres. Tu ferais mieux de t'en aller.

— Je n'irai nulle part tant qu'on n'aura pas réglé cette histoire.

— Ici, tu es chez moi. Ce n'est pas à toi de décider !

— S'en aller au milieu d'une discussion, c'est le mauvais karma assuré.

— Coucher avec mon mec, c'est ça, le mauvais karma !

— Holly, s'il te plaît, assieds-toi, implora Ella, qui encaissait les coups.

La jeune femme s'installa à contrecœur sur l'accoudoir du canapé. Puis elle croisa les bras, la gorge nouée.

— Je ne t'en veux pas d'être en colère, dit doucement Ella. A ta place, je serais bien moins compréhensive.

— Parce que tu me trouves compréhensive ?

— Pense au fait que votre couple allait mal depuis des mois. Tu me parlais déjà de ton envie de passer à autre chose, il y a presque un an. Et si ça s'était bien passé entre vous, je peux t'assurer qu'on n'en serait pas là.

Holly ne répondit pas.

— D'accord, j'ai peut-être été le catalyseur, mais je n'ai pas été la cause, reprit Ella en se levant. Et je ne veux surtout pas perdre ton amitié.

— Tu croyais qu'on pourrait s'entendre, tous les trois ? Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus, et toi, tu viens de la Lune, ou quoi ?

— Je doute qu'il reste avec moi. Je ne suis pas ce qu'il recherche. Mais il a besoin de vivre un tas d'expériences. C'est un artiste.

— Non, c'est un banquier. Un calculateur fini.

— Je comprends que tu nous en veuilles.

Holly se crispa en l'entendant dire « nous ».

— Il avait besoin de prendre son envol. Et toi aussi, tu en as besoin. De plus, il ne tardera pas à vouloir se caser, ajouta Ella, nerveuse. Ça ne devrait pas t'étonner. Après tout, Will, c'est Mister Mariage. Et toi, tu n'envisageais même pas une relation à long terme.

Holly réprima un frisson. Ella ne voulait tout de même pas dire...

Tandis que Holly tendait la main vers le livre de Sarah, sur la table basse, elle remarqua que Katie, Mona et Laura feuilletaient avidement leur exemplaire.

— Tu veux dire que c'est Will qui a écrit ça ? demanda Holly en cherchant des indices sur la couverture.

Ella acquiesça. Holly faisait de son mieux pour comprendre. Le phénomène littéraire de l'année vivait avec elle et couchait avec la voisine du dessus.

— Mais il m'a dit qu'il écrivait un thriller.

— C'était vrai, au départ, mais personne n'a voulu de son manuscrit. Le marché était saturé, paraît-il. L'une des éditrices lui a suggéré d'écrire un bouquin sur ce qu'il connaissait. Et elle avait raison. Tu es ce qui aurait pu lui arriver de mieux... Professionnellement, en tout cas.

— C'est incroyable, Holly, fit Katie, impressionnée. Tu es sa muse.

Mais Holly ne l'écoutait pas.

— Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ?

— Il allait le faire, mais tu voulais faire une pause, dans votre couple. De plus, il ne s'attendait pas à un tel succès.

— Alors c'est pour le livre qu'il part à Londres ?

— Là-bas aussi, c'est un carton, confirma Ella. Tu devrais être fière de lui.

Holly secoua la tête. Elle n'en revenait pas.

— Je comprends désormais pourquoi il a tenu à garder l'anonymat, avoua-t-elle.

— Ça, c'est une idée de l'éditeur. C'est du marketing. Mais maintenant qu'il a réalisé des ventes record, il va commencer à donner des interviews, à construire sa marque, son public, son image...

— Dis donc, Holly, coupa Katie. C'est peut-être le moment de raconter ton histoire, toi aussi. Les journaux vont adorer ! La rencontre de Mister Mariage et de Miss Célibat. Tu pourrais te faire de l'argent, en plus.

Sa sœur n'était pas étudiante en communication pour rien.

— Je ne crois pas, répondit-elle.

La sonnerie de la porte retentit. Holly se tourna vers Ella.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il t'a oubliée en partant ? lui demanda-t-elle.

— Comment veux-tu que je le sache ? fit Ella en haussant les épaules.

On sonna encore. Impatiente, Katie se leva et alla actionner l'Interphone pour laisser entrer le visiteur. Quelques secondes plus tard, elle observait la cage d'escalier tandis qu'un inconnu gravissait les marches.

8

— Qui est-ce ? demanda Holly.

C'était la question que tout le monde se posait. Will était-il revenu ? Et était-il rentré pour elle ou pour Ella ?

— Une livraison, annonça Katie.

— A 21 heures ?

Holly se demanda si Katie n'avait pas perdu la raison, ce qui expliquerait le choix de sa minijupe en velours en ce mois de novembre.

— On est à New York. On ne laisse pas entrer n'importe qui dans un immeuble. Ou devrais-je dire dans *mon* immeuble ? J'ai déjà passé une assez mauvaise journée sans ajouter un homicide sur la liste.

— Il est déjà 21 heures ? s'enquit Sarah en consultant sa montre. Il faut que je rentre.

— Bonsoir.

Un homme élancé et essoufflé se tenait sur le seuil, ses cheveux bruns sur le visage, de sorte que l'on voyait à peine ses yeux verts.

— Holly ? Holly Frederick ? demanda-t-il en fixant Katie.

Quel âge pouvait-il avoir ? Vingt-cinq ? Trente ans ? se demanda Holly en l'observant. C'était difficile à dire.

Katie secoua la tête et désigna sa sœur.

— C'est moi, avoua Holly d'un ton las.

— Sean Herbert. Ravi de vous rencontrer.

Il tendit la main puis la recula pour fouiller dans son sac en toile. Il en sortit un exemplaire corné de *Mister Mariage*.

— Je crois qu'il vous appartient. Il y a votre nom inscrit à l'intérieur, du moins une carte postale à vos nom et adresse. Je l'ai trouvé dans le métro, ce matin. Au cas où vous penseriez que je n'ai rien de mieux à faire, ce soir..., ajouta-t-il avec un sourire désolé, je me trouvais dans le quartier.

La voix de Sean était plus imposante que sa carrure ne le suggérait. Il avait une pointe d'accent irlandais. Le groupe était captivé.

— Vous êtes une sorte d'ange gardien professionnel ? demanda Holly, que plus rien ne pouvait étonner, ce soir-là.

— Hélas ! je ne suis qu'un diplômé en psychologie un peu indiscret, qui vient de commencer son doctorat sur le destin et ses conséquences.

Un étudiant... Bien sûr. Holly aurait dû s'en douter. Cela expliquait son jean un peu trop long

mouillé par la pluie.

— Je ne voudrais pas anéantir votre thèse, mais j'ai renoncé aux hommes pour un bon moment, dit-elle en tendant la main vers son livre.

— Je ne voulais pas..., bredouilla Sean. Je ne...

— Merci, coupa Holly qui posa le livre sur la table basse.

Sean avait accompli sa mission, mais il ne semblait pas disposé à s'en aller. Il ne parvenait pas à quitter Katie des yeux.

— Vous voulez un verre de vin ? lui proposa cette dernière.

— Vous êtes sûre que je ne vous dérange pas ?

— Ne vous inquiétez pas. C'est une réunion de club de lecture. On a besoin d'une petite pause.

Katie semblait en avoir assez de cette assemblée exclusivement féminine. Sean entra donc et referma la porte derrière lui.

Laura et Mona regardèrent d'un œil amusé Katie se passer une main dans les cheveux, se pincer les joues et appliquer une couche de baume sur ses lèvres, tandis qu'elle allait chercher un verre de vin pour Sean. A en juger par la réaction du jeune homme lorsqu'elle revint, ses efforts n'avaient pas été vains.

Sean but prudemment une gorgée de vin et parcourut la pièce du regard. Mona fut la première à agir.

— Je resterais volontiers, dit-elle en embrassant Holly, mais Joe doit préparer un dîner un peu tardif, ce soir. Cela fait partie des conseils du thérapeute pour créer davantage d'échanges, et je ne voudrais pas tout gâcher. Merci de nous avoir reçues. C'était une soirée géniale.

— J'ai été ravie de la partager avec toi, répondit Holly. C'était bien mieux que toutes les séries télévisées.

Sarah décida de partir à son tour.

— On se voit demain. Tu vas bien ?

Holly hésita un instant puis hocha la tête.

— Etonnamment, ça va, assura-t-elle.

— Tant mieux. David sera ravi de te savoir de nouveau sur le marché.

— David ?

— Tu n'as donc pas remarqué qu'il passait toujours le plus de temps possible avec toi ? Il me parle souvent de toi, mine de rien, mais j'ai ma petite idée.

— Ah bon ? fit Laura, à qui rien n'échappait, depuis la cuisine.

— Elle cherche seulement à me remonter le moral ! lança Holly.

— On verra, conclut Sarah en l'embrassant avant d'emboîter le pas à Mona.

— Ecoute, Holly, les patrons, c'est très tendance, assura Laura avec un clin d'œil entendu.

Elle tendit à Holly une tasse de thé.

— On le dirait bien, admit cette dernière. Et les voisines, aussi.

Ella était toujours assise sur le canapé. Holly avait envie de récupérer son appartement.

— Ça y est. C'est fini. Tu transmettras mes félicitations à Will pour son livre, dit-elle à Ella.

— Je ne suis pas certaine de le revoir.

— Cela me paraît improbable, vu qu'il t'attend sans doute chez toi, rétorqua Holly en buvant une gorgée de thé.

— Je regrette que ce soit un tel gâchis, ajouta Ella.

— En tout cas, je n'ai pas envie de vous revoir, ni l'un ni l'autre, et pendant un bon moment.

Sean assista à l'échange, derrière son rideau de cheveux, et sous l'œil vigilant de Katie.

— Alors, Sean, et si on prenait une bière hors de la zone de combat ?

— D'accord.

Katie saisit son manteau, qui était à peine plus long que sa jupe.

— On y va. J'en ai assez, des hormones féminines, pour ce soir.

Ella croisa les jambes et se pencha en avant.

— Qu'est-ce que je devrais faire, selon toi ?

— Je n'arrive pas à croire que tu me poses cette question, répondit Holly, qui mourait d'envie qu'elle parte.

— Je ne veux pas aggraver la situation.

— Je ne vois pas comment ça pourrait être pire, aujourd'hui, railla Holly avec un sourire.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? poursuivit Ella, qui était toujours en mode « interview ».

— Aller me coucher ?

— Je voulais dire à propos de Will, de son bouquin, de... tout.

— Qui sait ? Mais vous m'avez toutes donné votre avis, alors j'ai un tas de conseils à méditer.

— Vivre à travers les autres, ça ne fonctionne pas. Il faut suivre ton instinct.

— Je sais, mais parfois, ce serait bien de pouvoir se décharger de ses responsabilités.

L'esprit de Holly s'emballa. Enfin, il se remettait à fonctionner. Elle venait d'avoir une grande idée pour la nouvelle émission de David.

* * *

Holly sortit de sa chambre et s'étira, avant de glisser son ordinateur portable dans sa mallette.

— Merci de m'avoir remonté le moral.

Laura leva la tête. Assise sur le canapé, elle était en train de regarder les rediffusions de *Friends*. Elle s'attardait au cas où son amie aurait besoin d'elle.

— Qu'est-ce que tu faisais, là-dedans ? Tu t'écrivais une fin heureuse ?

— En quelque sorte. On a des nouvelles de Katie ?

Laura secoua négativement la tête.

— Ça doit être un truc d'étudiants.

— Je crois que c'est plutôt Sean. Enfin, il est quand même ressorti quelque chose de bon de la journée d'hier. Deux choses, en fait. Ne crois pas que j'aie oublié la grande nouvelle. Tu veux rester ? On fait une soirée pyjama ?

— Puisque tu vas bien, je vais rentrer à la maison, répondit Laura. Je suis sûre que Katie finira par rentrer. En plus, j'ai rendez-vous avec Christopher demain soir, et j'aimerais au moins porter des vêtements propres.

— Tu es tellement conventionnelle, dit Holly en l'embrassant. Merci.

— De quoi ?

— D'être là pour moi, de ne pas coucher avec Will, de rester objective en pleine crise...

— Tu es vraiment mieux sans lui.

— Je le sais.

— Et la vie est compliquée.

— Je le sais, ça aussi.

— Tu te rends compte ! Tu es un best-seller ! Enfin, presque.

Holly se mit à rire, remerciant le Ciel d'avoir une amie comme Laura.

Un vent d'enthousiasme souffla dans le studio dès le début de l'enregistrement.

— Bonjour et bienvenue à *Jury d'amis*. Je m'appelle Ella et nous vous proposons un grand divertissement.

Holly passa la langue sur ses lèvres et goûta son baume. Elle était désormais la nouvelle productrice de la chaîne. Il fallait qu'elle soit à la hauteur de son poste. Tout se passait comme prévu, mais elle était encore nerveuse.

— Pour ceux d'entre vous qui n'auraient jamais vu l'émission, nous avons invité un téléspectateur à venir avec un groupe d'amis, de collègues, de parents pour résoudre un problème. C'est la seule émission où vous pourrez faire partie d'un jury, et votre vote comptera. Accueillons donc notre première invitée de ce soir. Voici Anne !

Quand les applaudissements se calmèrent, la caméra parcourut le studio pour se poser sur Laura, Sarah, Mona, Katie et Sean. Holly se rendit soudain compte qu'elle n'était plus seule en régie. Du coin de l'œil, elle vit que David faisant semblant de s'intéresser à l'émission, les mains dans les poches de son pantalon en toile.

Voyant qu'elle l'avait démasqué, il leva les yeux.

— Eh bien, Frederick, tu as frappé dans le mille. Le talk-show rejoint la télé-réalité. Et Ella est parfaite. Tu ne veux toujours pas me dire où tu l'as déniché ?

Il plongea ses yeux sombres dans les siens, au point qu'elle détourna la tête. Ils avaient passé des heures ensemble pour élaborer le projet, ces derniers temps, et quelque chose avait changé.

— Tu ne me croirais pas.

— Elle risque de devenir quelqu'un. En tout cas, elle te doit une fière chandelle.

— Disons qu'elle m'est redevable à plus d'un titre.

— Bien joué, Holly. Et je suis ravi que tu aies accepté cette promotion.

Pouvait-on refuser une promotion ?

— J'aime les défis.

Elle feignait l'indifférence face à son compliment, mais se rengorgeait intérieurement.

— Et si on dînait ensemble, un soir, pour arroser ça ?

— Arroser l'émission ?

— L'émission, une nouvelle année, un nouveau chapitre, un nouveau toi, sur le plan personnel et professionnel...

— Sarah t'a tout dit ? demanda-t-elle, intriguée.

— Elle m'a vaguement parlé de quelque chose, il y a environ deux mois...

Holly leva les yeux au ciel.

— Je lui demandais des nouvelles de toi, avoua David d'un air penaud. J'étais inquiet.

— C'est vrai ?

— Oui. Tu avais pas mal d'ennuis.

Et Holly qui pensait s'en être sortie comme une pro...

— Mais cela n'a pas affecté ta prestation.

Etait-ce du sarcasme ? La note de téléphone de son poste devait être faramineuse. Elle avait passé quelques appels de longue durée en Angleterre. De plus, les affaires de Will avaient été livrées dans son nouvel appartement sur le compte de la chaîne. Elle envisageait de tout rembourser, mais...

— Depuis, tu as été occupée, et je ne suis pas du genre à me ridiculiser. Alors je prenais des nouvelles auprès de Sarah, de temps à autre, pour voir comment tu allais. Pour être sûr de ne pas me

planter.

Souriant toujours, David croisa son regard.

— Ça te irait de dîner chez un Italien, ce soir ?

— Je croyais que ta famille était originaire de Pologne, répondit-elle avec un sourire.

— En fait, ils viennent de Brooklyn. Mais je pensais à une pizza...

— Hum...

— Allez, ce n'est qu'un dîner.

— Et tu n'es que mon patron, rétorqua Holly, d'un ton qui se voulait léger.

— Alors que toi, tu te contentes de jouer les patrons. On se retrouve à la réception, après l'enregistrement ?

— Je suppose qu'il faut bien se nourrir, concéda Holly en se concentrant sur le moniteur, avant d'adresser un sourire à David. Alors c'est d'accord.

En l'écoutant quitter la régie, elle sourit. Apparemment, elle avait retrouvé l'appétit.

TITRE ORIGINAL : READ MY LIPS

Traduction française : AUGUSTA RONDEAU

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

© 2005, Harlequin Books S.A. © 2009, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7582-8

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Illustration et réalisation graphique couverture

V. JACQUIOT

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

ARIELLA PAPA

Pas de répit pour Rebecca



**RED
DRESS**
I N K®

1

J'aurais dû me douter qu'on finirait pas recoucher ensemble, quand il s'est proposé de m'apporter mon courrier.

D'accord, j'entends déjà les questions du jury. Si ces cinq dernières semaines m'ont appris quelque chose, c'est que chaque détail a son importance. Reprenons donc depuis le début.

J'étais au boulot. Tout se passait bien. Les autres étaient même plus sympa avec moi depuis la parution de ce fameux article qualifiant Esme, mon personnage de dessin animé — une demoiselle je-sais-tout binoclarde — d'« icône féministe des ados ». Ce papier m'avait même valu les compliments de responsables de chaînes généralistes.

Désormais, en réunion, j'avais droit à certains égards, du genre : « Rebecca, tu penses que ce programme correspond à notre public ? » Si cette reconnaissance n'était pas pour me déplaire, j'allais devoir faire mes preuves et rester à la hauteur.

Toutes mes amies étaient convaincues de m'avoir inspiré Esme. Pour Kathy, qui ne s'était jamais bercée d'illusions sur les hommes, c'était à cause des lunettes. Ne m'avait-elle pas incitée à dépenser une fortune chez un opticien tendance de SoHo en m'ouvrant les yeux sur leurs montures et leurs étuis à lunettes délirants ?

Pour Beth, Esme ne pouvait qu'être d'origine portugaise, comme elle et Tommy, son frère — mon ex, soit dit en passant, qui influait sur ma créativité. Quant à Lauryn, ma coloc, elle voyait dans les talents de détective d'Esme le symbole de sa propre découverte des problèmes financiers et des infidélités de Jordan, son ex-mari désormais.

Elles se mettaient toutes le doigt dans l'œil. Elu l'une des dix ados de fiction les plus cool par la presse, mon personnage était tout simplement la fille que je rêvais d'être, à son âge : intelligente, bien dans sa peau et dans sa tête... Tout le contraire de ce que j'étais à treize ans, ou même treize ans plus tard, à vingt-six ans.

Selon moi, ils faisaient tous grand cas de peu de chose, finalement. *Les illuminations d'Esme* n'étaient même pas une série, mais des séquences de soixante secondes diffusées le week-end, pendant les émissions pour enfants du matin. Qui pouvait donc les regarder ? Cette journaliste voulait se donner une image tendance en citant Esme, voilà tout. Je n'imaginais pas que tout le monde ferait tant d'histoires et que des photocopies de l'article (une page avec une photo et une légende) circuleraient dans toutes les boîtes aux lettres électroniques. Et encore moins que le directeur général en parlerait dans son édito de la semaine, sans oublier une mention dans *Weekly Variety*.

Je réfléchissais à tout ça en déplorant de ne pouvoir en discuter avec quelqu'un, quelqu'un comme Tommy, par exemple, quand le téléphone se mit à sonner. C'était lui, justement.

— Salut, dit-il. Tu ne filtres plus tes appels, maintenant ?

— Arrête, ce n'est qu'un petit article dans un magazine que personne ne lit.

— Il a plus de lecteurs que mon propre magazine.

— Tu parles d'une consolation...

Véritable obsédé de jeux vidéo, Tommy avait lancé un magazine lui leur était consacré. C'était d'ailleurs l'une des raisons de notre rupture.

— Alors, quoi de neuf ? Tu as des crampes aux pouces à force de t'exciter sur ta console ?

— Très drôle. Non, je voulais seulement savoir comment tu allais. Te dire bonjour, quoi. Et voir comment se passait ta cohabitation avec la femme bafouée.

C'était de Lauryn qu'il parlait.

— Arrête, Tommy. Jordan a vraiment été salaud, dans cette histoire.

— C'est vrai. Et moi, je suis un ange, à côté de lui, non ? Tu devrais méditer là-dessus avec tes copines.

— Tu es injuste. Et ta sœur est une traîtresse.

— Crois-moi, Rebecca, Beth est de ton côté. Comme toute ma famille, d'ailleurs.

On n'a pas l'air de s'entendre à merveille, là ? Comme si on avait complètement digéré la fin de notre couple... Mais attention : un bon juré doit prendre connaissance de tout le dossier avant de se prononcer.

En d'autres termes, éviter jugements hâtifs et idées préconçues.

— Alors pourquoi tu m'appelles ?

Comme quoi, je suis capable d'aller droit au but, quand je veux...

— Sincèrement, je voulais te féliciter pour cet article de presse.

— Merci, dis-je, le sourire aux lèvres, en me tortillant un peu dans mon fauteuil.

— J'ai aussi un tas de courrier à toi. On a reçu une invitation à un mariage. Ta cousine Cheryl, je crois. Tu vas devoir trouver un cavalier. Il y a un relevé de carte de crédit et une lettre du comté de New York. Je parie que tu es jurée.

L'heure de la sentence avait sonné, mais j'étais innocente, à l'époque. J'en arrivais presque à flirter avec Tommy. En vérité, il me manquait. Il me manquait même beaucoup.

— Je peux te déposer tout ça, si tu veux.

— En fait, je comptais passer chercher la lampe. Tu veux que je vienne ? Enfin, prendre mon courrier, je veux dire...

— Oui, d'accord. Je ferai à dîner.

— Pas la peine. C'est juste pour prendre mon courrier.

En appelant Lauryn pour voir si elle avait besoin de quelque chose, j'ai précisé que je faisais un saut chez Tommy. Enfin, j'ai fait une gaffe. J'ai dit : « chez nous ».

— Si tu n'arrives pas à rompre dans ta tête, Rebecca, tu ne rompras jamais dans ton cœur.

— Tu as raison, Lauryn, mais je vais simplement récupérer mon courrier. Il n'y a pas encore de quoi jouer les psy.

J'ai donc remonté la IX^e Avenue jusqu'à mon ancien appartement, situé dans le quartier de Hell's Kitchen. Le coin me manquait terriblement. En passant devant Don Giovanni, j'ai poussé un soupir. C'était là que Tommy m'avait proposé qu'on s'installe ensemble. Je me demande à présent si ce n'est pas à partir de ce moment que nos relations se sont dégradées.

Les cinq étages sans ascenseur, en revanche, je m'en passais très bien. Quand je suis arrivée en haut, Tommy m'attendait sur le seuil, la porte ouverte. Il m'a aussitôt tendu un verre de vinho verde, mon vin blanc préféré.

— Salut, fis-je en l’embrassant sur la joue. Merci.

— Salut.

Pour une fois, il ne portait pas son sempiternel jogging avec un vieux T-shirt. En fait, il arborait la chemise que je préférais, un choix calculé, sans doute. En entrant dans ce qui avait été notre appartement, je sentis une odeur familière.

— Tu as fait la cuisine ?

— Oui. Ma mère m’a envoyé du chorizo. Je prépare des pâtes. J’espérais que tu resterais dîner...

— D’accord, répondis-je un peu trop vite.

Tommy ne réussissait que les spécialités portugaises que sa mère lui avait appris à préparer.

Pendant qu’il s’affairait dans la cuisine, je balayai le salon du regard. Tout était étonnamment propre. Il avait même rangé sa console de jeux. La table, d’habitude jonchée de boîtes de jeux et de papiers, était dressée, avec deux pauvres bougies fondues au milieu.

— Tu as une femme de ménage ?

— Non. J’ai mis un peu d’ordre.

— C’est très agréable.

Il apporta des bâtonnets de carotte et du houmous. Tandis que je trempais un bâtonnet, il me servit encore du vin.

— Qu’est-ce que ce vieux Hackett a dit, pour l’article ?

Hackett n’était autre que le directeur de la programmation.

— Il a vraiment bien manœuvré. Il m’a coincée à la cafète et m’a félicitée comme si tout venait de lui.

— C’est bien son style, à ce salaud.

J’aimais bien que Tommy soit au courant de toutes mes histoires de bureau. Avec lui, j’étais à l’aise pour en parler. Il vida son verre et nous servit de nouveau.

— Elle est déjà vide, dis-je en gloussant.

J’avais bu sans m’en rendre compte, d’abord parce que c’était bon, mais aussi parce que j’étais stressée de revoir Tommy.

— Ce n’est pas grave. J’en ai deux autres bouteilles. Je vais en déboucher une.

Et c’est à cet instant, mesdames et messieurs les jurés, que mes ennuis ont commencé.

2

— Je le savais ! s'exclama Lauryn. Je le savais !

Je venais de décrocher mon téléphone, le lendemain, au bureau.

— C'est d'ailleurs pour ça que tu t'es inspirée de moi, pour Esme. J'aurais pu te dire que tu allais coucher avec lui en allant chercher ton courrier.

— Ecoute, Lauryn, la dernière chose que j'ai envie d'entendre, c'est « je te l'avais bien dit ».

— Ce dont tu as besoin, c'est de la pilule du lendemain.

Elle m'avait persuadée de jeter mes pilules lors d'un semblant de cérémonie païenne supposée symboliser notre indépendance vis-à-vis des hommes. Une expérience assez effrayante. En tout cas, je regrettais de m'être moquée d'elle, sur le moment.

— Il avait des capotes.

— Intéressant...

C'était en effet un détail troublant. Nous n'avions pas eu besoin de capotes depuis deux ans environ. Après les tests et le choix d'un partenaire unique, j'avais décidé de prendre la pilule. Comment se faisait-il que Tommy ait eu des préservatifs à portée de main ? Lauryn aurait soupçonné le pire, mais, même à l'époque, j'hésitais encore à croire ces preuves tangibles.

— Eh bien, je me réjouis qu'il en ait eu... Lauryn, j'ai un double appel. C'est Hackett, le directeur de la programmation qui me demande. On reparle de tout ça ce soir.

— Et pas d'arrêt au stand sur le chemin du retour, d'accord ?

— Merci, dis-je en prenant l'autre ligne. Rebecca Cole !

— Salut, Becky, c'est Matt Hackett. Est-ce que je peux vous voir dans mon bureau, aujourd'hui, à 11 heures ?

— Bien sûr, répondis-je.

J'étais pétrifiée à l'idée que ce ne soit pas Meg, son assistante, qui organise cet entretien... Dans vingt minutes.

— Parfait. A tout à l'heure.

Quel motif raisonnable invoque-t-on pour refuser de voir le directeur de la programmation ? C'était bizarre qu'il m'appelle en personne.

J'étais arrivée en retard, ce matin-là. En général, les animateurs commençaient vers 10 heures. C'était plutôt décontracté. Or, ces derniers temps, je débarquais vers 10 h 30. Je crois que cet article flatteur m'était un peu monté à la tête. C'était comme une permission de sortie de prison. J'étais moins assidue que de coutume, je partais de bonne heure, j'arrivais tard... Je savais bien que je finirais par me faire taper sur les doigts, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit Matt Hackett qui

s'en charge.

Ce jour-là, j'étais pleine de bonnes intentions. J'avais quitté discrètement mon app... l'appartement de Tommy. A mi-chemin du bureau, je m'étais rendu compte que j'avais oublié mon courrier sur la table de la cuisine. Il avait fallu que je revienne sur mes pas.

Tommy était levé, déjà en place sur le canapé, télécommande en main. J'entendais la bande son de quelque jeu de course automobile. Peut-être faisait-il semblant de dormir quand je suis partie...

— Salut, dit-il en interrompant sa partie. Je suis content que tu sois revenue me dire au revoir. Tu as filé en douce, tout à l'heure. Je commençais à me demander si tu n'étais pas Lara Croft.

Toutes les références de Tommy avaient un rapport avec les jeux vidéo, ce qui était normal, car il avait lancé un magazine sur le sujet avec son ami Mike. Mais cela m'énervait. Cela m'agaçait qu'il soit déjà en train de jouer alors qu'il n'avait pas à faire la critique de ce jeu dans la demi-heure. J'ai donc préféré lui préciser la vraie raison de mon retour.

— J'avais oublié mon courrier.

— Ah ouais, fit-il d'un air triste. D'accord.

Il se remit à sa console tandis que je me demandais lequel de nous serait le premier à évoquer la nuit de la veille.

— Je vais aux toilettes.

Dans la salle de bains, je m'aspergeai le visage d'eau froide, regrettant de ne plus avoir de produits de beauté sur l'étagère, car ma peau sèche me tirait.

Quand je suis retournée dans le salon, il m'a demandé si je voulais un café. Il avait terminé sa partie. J'ai accepté une tasse. Hélas ! il n'avait pas de lait demi-écrémé, et j'en prends toujours dans mon café. Si l'appartement me semblait familier, quelque chose n'allait plus. Tommy ressentait certainement la même chose.

— Ecoute, à propos d'hier...

Ouf ! Il abordait le sujet. Une petite victoire, pour moi.

— Je n'avais rien prévu, je te jure. C'était super, et j'étais content de te voir, mais je veillerai à ce que cela ne se reproduise plus.

J'avais dit à peu près la même chose la dernière fois. Je bus une gorgée de café noir et amer. Il posa les yeux sur l'horloge Spiderman de la cuisine.

— Je crois que tu devrais faire adresser ton courrier chez Lauryn, conclut-il. S'il en arrive encore, je le donnerai à Beth.

Eh bien... Il avait raison, mais je me rendais compte de ce que cela signifiait : je ne reviendrais plus. J'adorais cet appartement. J'aurais peut-être dû me battre davantage pour le garder.

— D'accord, dis-je, un peu sonnée. Bon, il faut que j'aille au boulot.

En attendant la sentence de Hackett, je parcourus mon courrier. Ma cousine Cheryl épousait Dan, son petit ami. Génial. J'allais devoir me trouver un autre copain. Pis encore, expliquer à ma famille entière toutes les raisons pour lesquelles Tommy et moi n'étions plus ensemble. Ils m'avoueraient alors ce qu'ils pensaient vraiment de lui sans que je leur demande leur avis. Cela promettait...

Ensuite, il y avait mon relevé de crédit bancaire. Je devais environ dix mille dollars. Mon déménagement, deux mois plus tôt, n'arrangeait rien. Je me mis en quête de dépenses imputables à Tommy. Et voilà ! Je cherchais encore des prétextes pour le revoir. Il fallait que ça cesse, que je coupe les ponts. J'en avais la ferme intention, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit si dur.

Tommy avait déjà feuilleté mes quelques catalogues. C'était un obsédé des catalogues. Bon, assez parlé de lui. Décidément, j'étais presque aussi perturbée de Lauryn...

La dernière lettre était une convocation. Je devais me présenter le lendemain au tribunal où je serais peut-être tirée au sort comme jurée. J'avais déjà reçu un avis quelques mois plus tôt, et je savais que je serais convoquée de nouveau. Si j'étais désignée, je devrais consacrer vingt jours ouvrables à cette tâche, le matin ou l'après-midi, au choix. Comme je ne pouvais repousser l'échéance que pendant six mois, pas moyen d'y échapper, cette fois. Génial.

* * *

A 10 h 59, je frappai à la porte de Matt Hackett, qui me fit signe d'entrer. Il était en train de conclure une conversation téléphonique :

— Je sais, on est ravis... Je suis sûr que ce sera formidable... Bob l'éponge ? Eh bien... Je sais, je sais, voyez Britney... Cette démo est pour Julia Stiles. On est tenus par le contrat. Oui... Elle est là... Je vous rappelle.

En quoi sa conversation pouvait-elle avoir un rapport avec moi ? En tout cas, je me suis redressée dès qu'il a posé les yeux sur moi. S'il me reprochait mon retard, j'avais préparé une histoire de chat malade.

— Comment ça va, Becky ?

Personne ne m'appelle Becky. D'ailleurs, j'ai horreur de ça.

— Très bien, Matt. Et vous ?

Hackett était dans le métier depuis si longtemps qu'il me semblait étrange de l'appeler Matt. Mais c'était l'une des règles bizarres de la chaîne — chacun devait s'appeler par son prénom. Le principe, c'était que nous étions tous à égalité. La superficie du bureau de Matt indiquait le contraire.

— Formidable, dit-il.

Je m'attendais presque à ce qu'il m'offre un cigare, mais le règlement l'interdisait, désormais.

— Surtout depuis qu'Esme bénéficie d'une telle publicité, reprit-il. Vous savez que le *Times* va publier un papier dans sa rubrique Art et loisirs, ce week-end ?

Je l'ignorais. Je devrais lire davantage...

— Je croyais que les programmes courts étaient dépassés.

— Absolument pas ! Vous avez lu les résultats des études ? Esme marche du feu de Dieu, même auprès des garçons. Ils la considèrent comme une tête. Ils l'aiment bien. Elle plaît à tout le monde.

Devais-je le remercier ? Pouvais-je interrompre ce flot de compliments ?

— Alors la direction m'a dit : pourquoi s'en tenir au programme court ? Pourquoi pas une série ? Je leur ai répondu que c'était une idée géniale. On aura un pilote pour le salon.

— Le salon ? coupai-je. C'est dans six semaines.

Il s'agissait de la réunion annuelle des annonceurs qui décidaient du budget publicitaire pour chaque chaîne en fonction de leur programmation. Il fallait leur présenter des pilotes aboutis, car c'était un moment crucial.

— Eh bien, en discutant avec Kim, j'ai appris que vous aviez environ quatre séquences de soixante minutes en réserve.

— Oui, enfin je travaille dessus, mais cela ne fait que quatre minutes. Pas de quoi faire un pilote.

Je compris au regard de Hackett que nul ne le contrariait jamais.

— Bien sûr, vous aurez des renforts, répondit-il. On enlève deux animateurs de *Diamond Clubhouse* et on vous engage une nouvelle assistante. Félicitations, vous êtes désormais la productrice d'Esme ! Continuez sur votre lancée et ne perdez pas de vue nos objectifs. Après le

salon, on lance la production à plein tube. Il nous faut treize épisodes pour l'automne. A présent, au travail, et je veux être fier de vous. Meg s'occupe de vous trouver des collaborateurs.

— D'accord, répondis-je, totalement abasourdie. Merci.

En quittant son bureau, j'ai couru me réfugier aux toilettes. J'aurais dû me réjouir de cette promotion, or elle me rendait malade, au contraire. J'avais six semaines pour créer un pilote de vingt-deux minutes, de nouvelles histoires, de nouvelles animations. Ensuite, j'aurais cinq mois pour réaliser treize épisodes. Cela relevait de la mission impossible.

C'est alors, mesdames et messieurs les jurés, que j'ai plus ou moins cédé à la panique.

3

Dans mon entourage, tout le monde semblait connaître un moyen d'échapper à son devoir de juré.

— Dis-leur que ta sœur est avocat, suggéra Kathy.

— N'y va pas, dit Beth.

— Explique-leur que tu as été victime d'un crime violent, proposa Jen, ma nouvelle assistante, qui était par ailleurs la nièce de Matt Hackett.

— Affirme que tu détestes les hommes, me conseilla Lauryn le plus sérieusement du monde.

Nous faisons la queue chez le traiteur. Aucune d'entre nous n'ayant envie de faire la cuisine, on s'était repliées sur le bar à salades.

— A moins que tu n'aies changé d'avis depuis ton orgasme, railla-t-elle.

— Mes *deux* orgasmes, dis-je, histoire d'avoir le dernier mot, en espérant que l'employé n'ait rien entendu.

— Caisse numéro neuf ! annonça-t-il.

— Je n'y crois pas, reprit Lauryn en posant une boîte de tampons bio sur le comptoir. Tu pourrais te retenir, après tout ce qu'il t'a fait subir.

— Justement, il ne m'a rien fait, et c'est en partie le problème. Je l'ai perdu à cause de sa console de jeux. Au cas où tu l'aurais oublié, c'est moi qui l'ai quitté.

— Tu es dans le déni, affirma-t-elle sur le trottoir, tandis que nous regagnions son... notre appartement.

— Je n'ai jamais prétendu avoir fait mon deuil de cette relation. J'avais juste besoin de m'éloigner des bruits de coups de feu et des explosions incessants de ses fichus jeux.

— Sans parler de ses jouets, ajouta-t-elle.

Elle avait raison. Du coup, je n'ai plus rien dit jusqu'au début du repas, à la maison.

Tommy avait toujours été un collectionneur : bandes dessinées, figurines, affiches de cinéma, flippers anciens. Il n'y avait pas assez de place pour tout ce bazar dans l'appartement. Au début, je ne voyais rien. Je trouvais même ça mignon. La goutte d'eau, ce fut le lancement de son magazine, *Jeux et Jouets*. Je me suis rendu compte que je vivais avec un gamin.

Notre relation s'est dégradée. J'avais besoin d'attention. D'abord, je lui ai réclamé un chien, pensant que ce serait un premier pas vers la responsabilité. Tommy travaillait à la maison. Il aurait le temps de promener le chien, entre ses jeux et son travail d'écriture.

— Je suis trop occupé, Rebecca, m'avait-il répondu sans même prendre la peine de s'interrompre dans sa partie.

C'est quand on a arrêté de faire l'amour, peu après, que j'ai compris que c'était terminé.

* * *

Ayant obtenu de Hackett ce qui aurait dû être la promotion de mes rêves, j'ai passé la majeure partie de ma journée à déménager mes affaires de mon poste de travail à mon bureau. Je devais aussi rencontrer mes animateurs, John et Janice, et établir les plannings avec Jen.

Il y avait quelque chose entre John et Janice. Cela sautait aux yeux. En voyant le nombre de canettes vides, dans leur corbeille, j'ai compris qu'ils couchaient peut-être ensemble, mais qu'ils carbureraient avant tout à la caféine et au travail. Exactement ce que qu'il me fallait pour boucler ce pilote en six semaines. Cette perspective me donna une lueur d'espoir.

Je suis vite retombée sur terre. Tout le monde s'attendait à ce que je réussisse. En tant que productrice, je devais leur dire ce qu'ils devaient faire. Animer, écrire des dialogues, ça, j'en étais capable, mais gérer le travail d'autres personnes... D'autant plus que, si tout foirait, ce serait mon échec personnel. Alors, Dieu seul savait ce que je deviendrais...

Je n'avais jamais recherché ce genre de responsabilités, moi.

Pour couronner le tout, je devais me rendre au 60, Centre Street pour savoir si je consacrerai vingt jours au comté de New York. Comme si j'avais le temps !

J'étais en retard, naturellement, mais les lieux étaient bondés. Tout le monde semblait s'être présenté en même temps pour accomplir son devoir civique. Dans la salle, les gens étaient debout. Un homme au fort accent du Bronx nous informa que, à l'appel de notre nom, nous devions répondre matin, après-midi ou ajourné.

— Mais si vous ajournez cette fois, messieurs-dames, vous serez rappelés tous les mois pendant six mois. On finira par vous avoir, alors autant vous porter volontaire tout de suite.

Volontaire ? Parce qu'on était venus pour le plaisir, peut-être... Les conseils de mon entourage ne serviraient à rien. Le seul moyen d'y échapper était de partir pour un autre comté.

J'ai pour habitude de ne jamais remettre au lendemain ce que je peux faire le jour même. Toutefois, je n'imaginai pas comment j'allais pouvoir me libérer trois heures par jour au cours du mois à venir. Cela dit, j'avais l'impression que les six prochains mois seraient encore plus durs, car si le pilote fonctionnait, il faudrait réaliser une véritable série.

En me portant « volontaire », j'avais encore la possibilité de ne pas être tirée au sort. J'avais toujours eu de la chance. Pourquoi pas cette fois ? Le fonctionnaire commença à faire l'appel.

— Cole, Rebecca !

— Après-midi ! lançai-je.

Mon choix n'était peut-être pas judicieux, car les séances commençaient à 9 heures, mais je ne suis pas du matin et je ne me voyais pas commencer ma journée au tribunal. De toute façon, je sentais que je ne serais pas désignée. Il fallait y croire.

Quand les centaines de noms eurent été appelés, les ajournés se retirèrent, ce qui libéra des places. Je mourais d'envie de m'asseoir.

Les noms des « volontaires » furent placés dans une sphère. Après le tirage au sort des quatre jurys du matin, vinrent les jurys de l'après-midi, composés de vingt-trois jurés chacun.

Au bout de trois jurys, je me sentais assez confiante. Si je m'en tirais à bon compte, je serais tranquille pendant quatre ans.

Il ne manquait plus que cinq jurés pour former pour le dernier jury. C'était la preuve que tout allait bien se dérouler. J'avais de la chance, c'était indéniable. Sauf en amour, peut-être...

Plus que trois. C'était le moment de faire un tour à Las Vegas. J'étais certaine d'exploser mon budget grâce à ma promotion. Je gagnerais peut-être suffisamment au blackjack pour rembourser mes dettes...

— Cole, Rebecca !

— Quoi ? fis-je en levant la tête.

Je faisais partie des deux derniers ! Et merde ! J'allais être jurée pendant vingt jours...

Mesdames et messieurs les jurés, c'est à ce moment que je me suis retrouvée coincée, royalement et judiciairement.

4

Pour prendre du recul, rien ne tel qu'une salle d'audience surchauffée au neuvième étage du 60, Centre Street.

Chaque jour, vers 13 h 45, je quittais en trombe le bureau, intimant à John et Janice de poursuivre le travail au lieu de s'enfermer dans mon bureau pour s'envoyer en l'air. Je m'arrêtais pour acheter un café glacé près de la station de métro, avant de faire la queue pour franchir les contrôles de sécurité, à l'entrée du bâtiment.

J'étais le juré numéro trois. Le processus devait rester rigoureusement anonyme. Parfois, je regrettais d'être assise au premier rang, car de nombreux témoins me regardaient, en parlant. Trop souvent, ils ne voyaient qu'un long bâillement.

L'expérience elle-même n'était pas si terrible. J'avais le temps de déjeuner et il y avait des temps d'attente que je mettais à profit pour avancer dans mon travail. Chaque jour, on avait droit à un quart d'heure de pause et, parfois, on pouvait même partir à 16 h 30. Pas mal, non ?

J'avais eu la chance de ne pas être désignée comme secrétaire ou présidente, ce qui aurait été pénible, car j'aurais dû rédiger des trucs et faire jurer les gens. Heureusement, je me contentais d'écouter et de voter.

Si certains jurés posaient un tas de questions agaçantes, la plupart voulaient juste en finir avec les votes. Plus vite on votait, plus vite on était libérés. Mais ne vous méprenez pas : la plupart ne condamnaient que lorsqu'il y avait des preuves. Toutefois, le procureur était efficace et, en général, on condamnait.

J'avais tout le loisir de penser à Tommy. Je réfléchissais beaucoup, sans arriver à grand-chose. Esme était manifestement plus clairvoyante que sa créatrice.

Au bout de la première semaine, j'étais épuisée. Je travaillais jusqu'à 22 ou 23 heures, car je devais rester plus tard que Janice et John. J'étais jalouse parce qu'ils rentraient ensemble, alors que moi, je travaillais aussi dur, mais je trouvais un lit vide.

Ils étaient très doués, tous les deux, bien meilleurs que moi, mais ils semblaient respecter ce que je disais sur Esme. Entre les mains d'un autre animateur, mon personnage commençait à évoluer. Esme était bien mieux que lorsque c'était moi qui l'animais. Les nuances étaient si subtiles que les spectateurs ne les remarqueraient sans doute pas, mais moi si. Mon bébé grandissait. Le lundi, Hackett avait organisé une réunion pour que je l'informe des progrès effectués. Ce qui m'obligeait à travailler samedi. Je m'offris le luxe de dormir jusqu'à 11 heures. En partant, je promis à Lauryn de rentrer à temps pour sortir boire un verre entre filles, ce soir.

J'en était déjà en train de tapoter sur son clavier. Janice et John étaient également à leurs postes.

Or, je n'avais demandé à personne de venir un samedi. Je n'en attendais pas tant. Leur motivation m'impressionnait. En même temps, je me sentais coupable d'être la dernière à arriver. Nous commençons à ressembler à une équipe.

— Salut ! lançai-je avec un sourire. Personne n'a donc plus de vie, ici ?

— Pas jusqu'au salon, répondit Janice en vidant sa canette avant de la jeter dans la corbeille. Trois points. John, tu m'en envoies une autre ?

Enfermée dans mon bureau, je tentai de peaufiner la deuxième séquence du pilote. Les dessins animés étaient souvent découpés en séquences de onze minutes. Janice et John travaillaient sur le moyen d'y intégrer les quatre minutes déjà presque terminées. C'était difficile, mais une solution se profilait. Restait à imaginer une autre aventure pour Esme.

Vers deux heures, j'avais terminé une partie, mais j'avais l'impression d'avoir épuisé mes réserves de créativité. Comment faire si la série était acceptée ? Je passai la tête hors de mon bureau.

— On fait une petite réunion brainstorming ? Je paie les pizzas ! proposai-je.

John, qui n'était pas très causant, fit pivoter son siège et opina.

— J'ai besoin de caféine, aussi, dit-il.

La réunion fut fructueuse. John avait des idées d'aventures complètement dingues pour Esme. Comme moi, Janice préférait voir évoluer le personnage, faire d'elle une vraie fille. Et Jen, très branchée pédagogie, tenait à ce que les jeunes téléspectateurs apprennent des choses sans s'en rendre compte.

Revue de soda et de pizza, je suis retournée dans mon bureau pour esquisser deux scénarios possibles. Je me sentais bien. C'était peut-être toute cette caféine... En tout cas, j'étais en pleine effervescence. Les textes tenaient la route et Hackett serait ravi d'avoir le choix.

A 20 heures, Lauryn m'appela pour confirmer notre rendez-vous. A 21 h 30, je décidai de partir, en exigeant que les autres rentrent chez eux. Je leur ai même fait jurer sur le dieu de la caféine qu'ils ne mettraient pas les pieds au bureau le lendemain.

Dans le taxi qui me conduisait vers le bar, je défis ma queue-de-cheval et mis mon brillant à lèvres préféré. Nous avons rendez-vous dans un restaurant qui, selon un magazine branché, servait une « nourriture métissée de vietnamien et de sénégalais, mais avec l'accent sud-américain ». C'est Beth qui avait choisi. Je ne savais pas à quoi m'attendre.

Le restaurant était bondé et on y jouait de la musique cubaine. Je me frayai un chemin dans la foule vers la minuscule table pour deux où m'attendaient mes trois meilleures amies.

— Te voilà enfin ! dit Lauryn en soufflant un nuage de fumée.

— On a déjà commencé, dit Kathy avec un clin d'œil, avant de m'embrasser.

— Chérie, tu as l'air crevée, commenta Beth en me dévisageant.

Je l'étais, mais je refusais de l'admettre. J'affichai mon air le plus enjoué.

— Mes lentilles me gênent. J'ai passé la journée devant mon écran.

— Tu devrais mettre tes lunettes, me conseilla Kathy, en désignant les siennes, à monture rose bonbon.

J'ignore ce que j'ai mangé. Comme d'habitude, on a laissé Beth passer commande, puisqu'elle avait déniché le restaurant. En général, elle savait choisir les restaurants. Toutefois, c'était un peu bizarre, tous ces mélanges. Et personne n'osait le lui dire. On s'est donc contentées de déguster nos cocktails.

Kathy était fiancée et vivait à Jersey City avec son futur mari. Elle nous a gratifiées des dernières nouvelles des préparatifs du mariage, auquel on était toutes invitées. Beth sortait avec un collègue de travail. Tout semblait se passer très bien, sauf qu'il l'avait invitée à l'accompagner au

Donjon, et qu'elle ignorait s'il s'agissait d'un bar branché ou d'une boîte sado-maso.

Quant à Lauryn, elle était fidèle à elle-même, du moins à l'extraterrestre qui semblait habiter son corps depuis qu'elle avait découvert que son mariage n'était qu'un tour de chauffe pour son mari, qui allait voir ailleurs. Elle prétendait être totalement guérie de ce salaud, mais en réalité, tout la ramenait à Jordan. Dans mon état de fatigue, ces conversations étaient épuisantes.

— Il devrait y avoir une séance d'essayage dans environ deux mois, pour la robe de mariée, précisa Kathy.

— Moi, je pense transformer ma robe de mariée en rideaux et les envoyer à Jordan pour qu'il les accroche dans notre ancien appartement.

— On adore aller voir des films étrangers, dit Beth.

— Je vous ai dit que Jordan avait couché avec au moins trois personnes quand il est allé à ce congrès, à Cancun, non ? insista Lauryn.

Les autres opinèrent.

— Non, on n'assiste pas à un seul procès, mais à plusieurs, en quatre semaines. Certains se prolongent, expliquai-je pour ma part.

— Si je n'avais pas dû déménager, je vivrais encore à Westchester et Rebecca aurait pu échapper à tout ça, car elle n'aurait pas habité le comté de Manhattan, commenta Lauryn.

Ses propos me sidéraient. Dans son esprit, Jordan était responsable de tous nos malheurs.

— Je n'aurais pas pu aller vivre ailleurs qu'ici, dis-je.

— Et si on allait au Barraza ? lança Kathy.

C'était la meilleure chose à faire. On avait besoin de cocktails et de partenaires de danse capables de diriger.

Je ne parvins à avaler que deux *mojitos* avant de m'en aller, vaincue par la fatigue. Beth décida de partager un taxi avec moi, tandis que les deux autres, une divorcée et une future mariée, voulaient continuer jusqu'au bout de la nuit.

Dans le taxi, je fermai les yeux et m'adossai au siège.

— Tu vas y arriver ? demanda Beth. Ce n'est pas facile d'avoir pour amie la sœur de son ex.

— Ouais, dis-je, n'ayant aucune envie d'en parler.

Devant chez moi, j'ai embrassé Beth, qui tendit de l'argent au chauffeur.

— En fait, je descends avec toi.

Mesdames et messieurs les jurés, ce fut le début d'une conversation que je ne voulais pas avoir.

5

— Ecoute, Beth, dis-je en la faisant entrer dans l'appartement, j'ai besoin de dormir.

— Et moi, je voulais te parler de ce qui se passe entre Tommy et toi.

— D'accord. On va boire un thé.

J'espérais gagner un peu de temps dans la cuisine.

A l'université, Lauryn, Beth, Kathy et moi vivions ensemble. L'été suivant notre diplôme, Jordan et Lauryn se sont mariés et j'ai commencé à sortir avec Tommy. Beth n'était pas emballée, mais elle a choisi de ne jamais s'impliquer vraiment. Je me suis toujours efforcée de séparer notre amitié de ma relation avec Tommy.

Bien sûr, quand j'ai commencé à passer les fêtes de fin d'année dans la famille de Tommy, c'est devenu plus difficile. Un jour, Beth m'a confié que, de toutes les filles avec qui son frère était sorti, j'étais sa préférée. Jamais on n'en a reparlé.

Quand je suis partie, je n'ai pas eu le courage de le dire à Beth. J'ai appelé Kathy au bureau pour qu'elle lui annonce la nouvelle.

En servant le thé, je me demandais ce que Beth pouvait avoir à me raconter.

Assise sur le divan, elle feuilletait le magazine où figurait l'article sur Esme. Je lui tendis sa tasse. Elle me sourit.

— C'est une occasion formidable de te faire connaître, dit-elle.

— Je sais. C'est plutôt cool.

Sentant son regard posé sur moi, je me mis à souffler sur mon thé.

— Tommy m'a expliqué ce qui s'est passé, l'autre soir.

— Ah bon.

Ayant vu tant de témoins esquiver les questions, je préférerais me taire tant qu'elle ne m'aurait pas posé franchement la question.

— Tu crois que c'était une bonne idée ?

— Hum..., dis-je en buvant une gorgée qui me brûla la langue. Probablement pas.

— Tu veux te remettre avec lui ?

— Et lui, il veut se remettre avec moi ?

— Tu ne me réponds pas, là, répliqua-t-elle avant de réfléchir un instant et d'affirmer : Non.

— Non ?

Voilà qui m'étonnait. C'était moi qui avais quitté Tommy. Quand j'habitais avec lui, je lui facilitais la vie. Je supportais tout son bordel. Il était nourri et blanchi. Certes, vers la fin, on ne couchait plus tellement ensemble, mais c'était bien chaque fois. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait

choisi d'en finir. C'était moi qui avais quelque chose à prouver !

— Merde !

— Quoi ? s'enquit Beth.

Je venais de me rendre compte que j'avais fait tout ça pour attirer l'attention de Tommy. Mais comment l'avouer à Beth ? J'avais déjà du mal à l'admettre moi-même.

— Je veux dire, comment ça, non ?

— D'après moi, il a compris que votre relation est vouée à l'échec. Il sait que tu es mieux sans lui. Mais si tu vas le voir et que tu couches avec lui, tu le perturbes.

— Ecoute, je n'avais pas l'intention de coucher avec lui.

C'était vrai, mais je n'avais pas été difficile à convaincre...

— Et depuis quand tu as envie de parler de ton frère et moi ?

— Rebecca, je vous aime tous les deux. Or, tu ne sembles pas ravie de la tournure des événements. Le jour où tu es partie, il m'a appelée en pleurant comme un hystérique.

— C'est vrai ? demandai-je.

Quand j'avais fait mes bagages, Tommy semblait simplement furieux.

— J'ai du mal à croire qu'il ait oublié sa console assez longtemps pour remarquer mon départ.

— Rebecca !

— C'est la vérité !

Soudain, je perdais ma contenance. Les témoins professionnels étaient bien meilleurs que moi.

— J'aime ton frère, mais j'ai été malheureuse pendant des mois. Ça ne va pas beaucoup mieux maintenant, mais je crois que c'est mieux ainsi. Zut !

— Rebecca, ne pleure pas.

Trop tard. J'ai sangloté un bon moment. Sympa, Beth est restée pour tenter de me remonter le moral.

— Au moins tu n'es pas aussi amère que Lauryn.

— Je ne le suis pas, mais Tommy me manque vraiment. Il avait un tas de bons côtés, tu sais.

— Je sais.

— En fait, je ne veux pas revivre tout ça. J'ai consacré du temps à ton frère. J'étais bien. On était en phase. Tu te souviens quand je me suis cassé le poignet en jouant au tennis et qu'il a attendu avec moi aux urgences toute la nuit ? Qui va me conduire aux urgences, maintenant ?

J'ai pleuré de plus belle.

— C'est la première et la dernière fois que je t'entends parler de jouer au tennis.

Je m'essuyai les yeux et lui souris.

— Je sais que ça va sembler horrible, mais j'étais habituée à lui.

— Je sais, assura Beth, d'une voix bien plus douce que ne l'était celle du procureur. Je sais.

* * *

Le lundi, l'entrevue avec Hackett ne se déroula pas aussi bien que prévu. La réunion qui devait durer une heure se prolongea de 10 heures à mon départ pour le tribunal. Naturellement, il était contrarié que je m'en aille. Hélas ! je n'avais pas le choix : c'était mon devoir de citoyenne.

Il a bien aimé les deux pilotes que je lui ai proposés, mais il espérait quelque chose de plus dynamique.

— Il faut accrocher les téléspectateurs et les tenir en haleine. L'audience doit être maximale, sur ce coup-là. N'oublie pas qu'on veut vendre des écrans de pub. Trouve-moi une autre approche,

Becky. Recommence.

Il avait aussi un problème avec Ellie, la sœur d'Esme, qui prenait trop d'importance à ses yeux.

— Je crois qu'on devrait donner un frère à Esme. Que dirais-tu d'Edwin ? Créons Edwin. Qu'est-ce que tu en dis ?

Ce que j'en disais ? Qu'il était bien trop tard pour intégrer son Edwin. J'aurais dû lui rappeler qu'Ellie avait contribué au succès des programmes courts. J'aurais dû lui dire que l'échéance était dans quatre semaines, ce qui ne nous laissait pas le temps de travailler un nouveau personnage. On aurait déjà du mal à boucler le programme prévu. J'aurais dû lui dire que ce n'était pas parce qu'il était le patron qu'il pouvait prendre n'importe quelle décision. Et qu'Edwin était un nom débile.

Eh bien, non :

— Euh, ce sont de très bonnes idées. Je vais en parler avec mon équipe...

A 13 h 30, j'ai dû foncer au tribunal sans voir mes collaborateurs, qui allaient certainement se mutiner en apprenant la nouvelle.

Pour couronner le tout, à cause d'un problème sur la ligne de métro, j'ai dû emprunter un autre itinéraire, bien plus long. Je suis arrivée en retard et le greffier m'a réprimandée. Le procureur a cru bon de m'informer que je ne pouvais pas voter parce que je n'avais pas assisté au témoignage de deux personnes. On ne commençait jamais à l'heure, en général. Sauf ce jour-là. Puisque je ne pouvais voter, ma présence était inutile.

Pendant la pause, j'ai voulu appeler le bureau pour demander à Jen de réunir l'équipe, histoire de discuter des décisions de Hackett. Ma batterie était à plat. J'avais oublié de recharger mon téléphone.

— Zut ! dis-je en martelant la table de mon téléphone.

— Euh, il y a une cabine dans le couloir, fit une voix, près de moi.

Je savais que j'en faisais trop, mais je devenais accro à mon portable. C'était débile.

— Merci.

J'ai alors plongé dans le regard bleu azur de mon interlocuteur.

Mesdames et messieurs les jurés, c'est alors que le juré numéro neuf m'a tapé dans l'œil.

6

— C'est impossible, décréta Janice. Il n'y a pas moyen.

Nous étions en pleine réunion sur les corrections exigées par Hackett et cela ne se passait pas bien du tout. Je savais que je demandais l'impossible à mon équipe, mais ce n'était pas moi, c'était le grand patron ! Hélas ! il était de ma responsabilité de veiller à ce qu'ils exécutent les ordres. J'étais dans une position délicate, mais c'était mon boulot.

— Ecoutez, je n'ai pas beaucoup utilisé Ellie dans les programmes courts, dis-je. Et elle est assez jeune, alors on peut la bricoler un peu pour la faire ressembler à un garçon, à Edwin.

— On n'aime pas bricoler, répondit John, soudain très pénétré de son art.

Je lui aurais bien rétorqué un argument que j'avais souvent entendu, en pareilles circonstances, à savoir : ce n'est que de la télé, pas de la neurochirurgie. J'ai préféré la boucler.

— Bon, écoutez-moi tous...

Merde ! Est-ce que j'étais digne d'être chef ? Les choses étaient bien plus simples à l'époque où Esme n'était qu'un projet secondaire sur lequel je travaillais quand je n'étais pas sur les séries en place. Quoi qu'il en soit, le moment était venu de mobiliser mes troupes.

— Ce n'est pas mon choix. Parfois, on doit faire des choses malgré soi. On doit corrompre sa créativité pour des impératifs d'entreprise.

Je regardai John qui caressait son bouc.

— Esme, c'est mon bébé. Et, franchement, c'est tout ce que j'ai, en ce moment, dis-je à Janice qui, ayant un petit ami, aurait peut-être un peu de pitié pour moi. Je sais qu'on se démène tous. C'est le pire moment possible pour être jurée. Mais il ne me reste que deux semaines à tirer, au tribunal. Ce projet est une occasion géniale pour nous tous. (Je m'adressai à Jen qui, je le savais, avait de l'ambition.) Si la série fonctionne, c'est le tabac garanti, au salon. Ce qui signifiera plus de personnel, plus d'initiatives et peut-être...

— Plus d'argent, intervint John.

— Euh... oui, et plus de respect, aussi.

— Quand se termine ton procès ? s'enquit Jen.

Je dus lui expliquer une nouvelle fois qu'il ne s'agissait pas d'un seul procès. J'en avais encore neuf, en espérant qu'ils se terminent à temps.

A leur place, je n'aurais peut-être pas cru tout ce que je racontais. Je redoutais une mutinerie prochaine. Je serais alors contrainte de me retirer, déchue. Esme serait transformée en garçon, comme Ellie. C'était trop dur à supporter.

— Bon, concéda Janice. On fera ce qu'on pourra. Au fait, Edwin, c'est vraiment nase, comme

La semaine suivante, je consacrai tout mon temps à travailler sur un script susceptible d'impressionner tous les annonceurs. Pour tenir le coup, je buvais beaucoup de soda et de café.

Mon travail de jurée était bien plus intéressant depuis que je reluquais à loisir le juré numéro neuf, de l'autre côté de l'allée. Il ne portait pas d'alliance, mais cela signifiait-il quelque chose ? Il pouvait avoir une copine, voire un petit copain. Et il vivait avec.

Pendant les pauses, j'essayais d'engager la conversation. Sans vouloir le harceler, j'allais chercher un gobelet d'eau au distributeur chaque fois qu'il se rendait aux toilettes. J'étais alors parfaitement placée pour échanger avec lui quelques idées sur les différentes affaires. Tout ça m'aidait à passer le temps.

C'était pénible de devoir y aller tous les jours, mais j'ai fini par m'y habituer. La femme assise à côté de moi, la jurée numéro quatre, était une quadragénaire du Sud qui employait un tas d'expressions cocasses. Elle se disait célibataire et peu regardante et recherchait « un homme, un vrai », ce qui ne me semblait pas si mal.

— Si mes nichons étaient aussi dressés que les tiens, ma belle, je n'aurais aucun problème à trouver.

Je ris et me tournai vers le numéro neuf. Il afficha un sourire narquois puis se détourna.

Il avait donc écouté notre conversation... Maintenant, il savait que j'étais libre. La balle était dans son camp. Moi, j'avais autre chose à faire que le draguer. S'il était partant, tant mieux. En attendant, j'avais une émission à terminer, notamment le changement de sexe de l'un de mes personnages.

Lors des procès, certains détails sordides excitaient le jury. Nous avons tant d'affaires à traiter que nous avons nos préférées. A chaque cas, il fallait attribuer un nom de code. C'était assez amusant. J'étais fière quand le code que je suggérais était choisi, car je subissais la concurrence d'un rédacteur assis au fond de la salle.

Le jury était également friand de photos. Plus que les témoignages, la photo du défendeur pesait lourd dans la balance. On se passait ces clichés, on scrutait les visages... Comment jauger la culpabilité d'une expression sur une photo prise au cours d'un mariage ?

En retournant au bureau, j'ai sorti une photo de mon portefeuille : Tommy et moi, avec Jordan et Lauryn, à leur mariage. On semblait tous heureux et bourrés, avec des expressions qui n'exprimaient ni culpabilité ni innocence. Il n'y avait aucun moyen de savoir ce que deviendraient nos relations.

Je secouai la tête. A quoi bon se donner la peine de vivre une relation avec quelqu'un ?

Tout ça me donnait mal au crâne.

Jeudi, nous avons un brouillon de première séquence à montrer à Hackett, avec des esquisses grossières d'Eric (une concession faite à Janice) à la place d'Ellie. Pourvu que Hackett ne soit pas trop attaché au nom d'Edwin...

J'ai emmené tout le monde à la réunion. J'avais besoin de soutien et je voulais qu'ils se sentent tous impliqués. De plus, s'ils voyaient Hackett me malmener, ils comprendraient que je n'étais pas responsable de tous ces changements qui contraignaient tout le monde à rester au bureau jusqu'à minuit.

En évoquant Eric, je n'en menais pas large, mais Hackett ne parut pas s'en rendre compte. Il a aimé le nouveau script pour la deuxième partie. En examinant l'extrait, il n'a pas dit grand-chose.

Souvent, les grands pontes jugeaient bon d'intervenir à tout bout de champ, ce qui retardait tout le processus.

Il a voulu revoir la séquence. Jen, qui s'occupait de la vidéo, rembobina nerveusement. La tension était palpable. Après un second visionnage, le verdict est tombé. Si seulement on pouvait obtenir l'approbation par vote... Hackett avait trop de pouvoir. A mes yeux, le vote du jury était la seule méthode juste.

— J'aime bien le nouveau script de la deuxième séquence, mais je trouve quand même l'enchaînement avec les quatre minutes d'origine un peu faible. L'histoire du panda fonctionne. Je la prends. Mais les trois autres minutes doivent dégager. Si l'émission est acceptée, on pourra les intégrer plus tard dans la saison. Sinon, on les laissera en soixante secondes. C'est du bon boulot. Continuez.

Autrement dit : vous pouvez disposer. On est sortis du bureau à la queue leu leu. Ce n'était pas si mal. Il aurait pu tout refuser en bloc. On avait trois trous de soixante secondes à combler. Hélas ! notre planning était si serré que cela semblait irréalisable. Normalement, on aurait déjà dû être en train d'animer la deuxième partie.

— Ecoutez, leur dis-je avant que quelqu'un ne démissionne, contentez-vous de respecter le planning. Pour les trois minutes, je me débrouillerai.

De retour dans mon bureau, j'ai songé au suicide. Je savais que je devais y arriver pour que l'équipe tienne le coup, mais comment ? Jen frappa à ma porte et entra.

— Les bulletins de paie sont arrivés, annonça-t-elle en me tendant mon enveloppe.

Pas le temps de bavarder. En ouvrant mon enveloppe, je suis restée bouche bée. C'était mon premier salaire depuis ma promotion et il était astronomique ! Je n'en croyais pas mes yeux. Certes, la charge de travail était surhumaine, mais j'étais riche. J'allais pouvoir rembourser une bonne partie de mes dettes. Soudain, je savais comment résoudre les problèmes du pilote.

Mesdames et messieurs les jurés, c'est alors que j'ai décidé de m'offrir un relooking.

Quand on ne peut changer sa vie, on peut toujours changer de coiffure, dit-on. Tandis que Maholly, ma coiffeuse, me coupait les cheveux au rasoir, je me disais que c'était le début de quelque chose d'énorme. Je fis pivoter mon fauteuil pour découvrir ma nouvelle tête et souris. En principe, je n'aurais aucun mal à entretenir ma coupe à la maison, mais je savais que je n'aurais jamais meilleure allure qu'en cet instant.

Après le salon de coiffure, cap sur Henri Bendel, un grand magasin prestigieux où je n'avais jamais mis les pieds. Mais j'avais désormais un gros salaire, de quoi éponger mes dettes, ce qui était une première. Alors pourquoi ne pas franchir le seuil de cet antre du luxe ?

J'acceptai de subir un relooking avec une femme s'exprimant avec un fort accent étranger. Elle travaillait pour une société dont je n'arrivais même pas à prononcer le nom. En un clin d'œil, je me suis retrouvée avec un masque « contour des yeux », en train d'essayer des crèmes pour le visage et un soin hydratant. Il y avait des boîtes et des flacons partout. Ma tête pesait des tonnes. Tout ça m'était jusqu'alors inconnu. Je ne me maquillais presque jamais. Pour les occasions spéciales, je mettais un peu de brillant à lèvres, et je me lavais le visage avec un produit de parapharmacie.

— Votre peau, très important, vous savez. Il faut prendre soin. C'est ce qu'on voit en premier. Comme vos cheveux, déclara l'experte.

J'avais l'impression qu'elle critiquait à la fois mes cheveux et ma peau. C'est alors que je me suis rendu compte à quel point elle avait mauvaise haleine. L'haleine n'était peut-être pas la première chose que les gens voyaient, mais c'était important aussi.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? demandai-je avec un mouvement de recul.

— Vous n'avez pas écouté, répondit-elle sur un ton réprobateur. Je vous l'ai dit. Des formants.

— Des formants ?

— Oui, comme dans yaourt.

— Ah, des ferments, dis-je, ravie de la corriger.

Elle opina et entreprit de me maquiller. Elle appliqua une tonne de fond de teint, malgré sa promesse d'un résultat naturel. Ensuite, elle me tendit un miroir : j'avais l'air d'un clown.

— Très bien, dis-je poliment.

Elle me demanda ce que je voulais acheter. Je choisis un brillant à lèvres et un masque anticernes, car mes soirées tardives ne me réussissaient pas.

— Pas masque pour le visage ?

— Non.

— Ni fond de teint ?

— Non.

— Ni ombre à paupières ? Très joli.

— Non.

— Ni hydratant au sperme de baleine ?

— Non, ce sera tout.

Elle semblait vraiment déçue, ce qui m'améliora guère son attitude. C'était étonnant parce que les deux articles revenaient quand même à 85 dollars. Je crus l'entendre soupirer en me rendant ma carte de crédit.

Si c'était ça, l'ascension sociale, je n'étais pas certaine d'être prête.

Il était déjà trop tard pour aller au tribunal. Demain, je dirais au greffier que j'avais été retenue au bureau. Pourvu qu'il ne remarque pas ma nouvelle coupe et mon teint de pêche...

Mais je n'avais pas envie de rentrer à la maison, non plus. Lauryn avait parlé d'une réunion un peu sexy, prévue pour le week-end. Un genre de réunion Tupperware destinée à vendre des vibromasseurs. Je n'avais pas envie de l'entendre organiser ça.

Si je retournais au bureau, je devrais me précipiter aux toilettes avant que quelqu'un ne remarque mes sept couches de fond de teint. Et comment justifier ma coiffure ? Je décidai donc d'aller au seul endroit où je pensais encore être tranquille. Je n'y pouvais rien.

— Tu as l'air du clown de Twisted Metal, commenta Tommy en ouvrant la porte.

Encore une référence à un jeu vidéo. Il me tendit un verre de vinho verde. Je l'embrassai et posai le verre sur la première surface venue. Il fallait que je reste sobre.

— Merci. J'ai fait un relooking.

— Tu as beaucoup d'ombre à paupières, aussi.

— Je n'en ai pas acheté. La fille m'avait promis un maquillage très naturel. A voir ton expression, elle m'a menti. Je peux aller dans la salle de bains ?

Il opina. Je suis allée me rincer le visage. J'en ai profité pour examiner les lieux en quête d'une trace de présence féminine. Rien. En fait, le gel pour les cheveux que j'avais laissé dans le placard était intact.

— C'est bien mieux, dit-il quand je réapparus, le visage nettoyé.

J'eus même l'impression qu'il me faisait un clin d'œil.

— Tu es occupé ? demandai-je en prenant des chips dans le sachet qu'il me tendait.

— Non. Tout est parti à l'impression la semaine dernière. Le bouclage a été pénible. Et toi, tu en es où, avec Esme ?

— C'est l'horreur. On est à la bourre. On a transformé Ellie en Eric.

— C'est cool. J'ai toujours pensé qu'il fallait que ce soit un garçon. C'est un choix de Hackett ?

— Bien sûr, répondis-je. Il a aussi fait des commentaires sur le pilote. Il veut qu'on oublie ce que j'avais déjà fait.

— Tu plaisantes ? Le coup du panda, c'est génial !

Tommy avait l'œil, décidément.

— Il a dit qu'on pouvait garder cette partie-là, mais le reste doit sauter. Tu es le clone de Hackett ou quoi ?

— On s'est mis d'accord pour t'espionner en permanence. Il me manque encore quelqu'un à placer au tribunal pour te surveiller.

Je pensai au juré numéro neuf. Le silence s'installa pendant une minute. Je pris une autre chip. J'aurais peut-être dû garder mon verre de vin.

— Tu l'as apporté, ce pilote ? demanda-t-il.

Avant, je lui montrais toujours mon travail. Je me fiais vraiment à son opinion. Parfois, c'était réellement utile.

— Oui. Tu veux le voir ?

— Volontiers.

On s'est installés sur le canapé pour regarder le pilote.

— Tu dois l'imaginer sans les trois minutes que tu connais.

— J'ai compris.

Il m'a enlacée, mais je l'ai foudroyé du regard.

— Désolé. Un vieux réflexe.

Il m'a expliqué tout ce qui, selon lui, n'allait pas, dans ce pilote. Je l'ai interrompu pour me munir d'un papier et d'un stylo. C'était bien d'avoir le point de vue extérieur de quelqu'un qui connaissait Esme. Et surtout, il a trouvé un excellent moyen de sauvegarder la cohérence de l'histoire en utilisant le panda qui nous était si cher. Tout était parfait. Je n'y croyais pas.

— C'est une idée géniale. Je suis impatiente d'en parler à l'équipe.

— C'est bien que tu aies une équipe, maintenant.

— Oui, c'est cool, répondis-je en baissant les yeux.

Il me prit la main, puis la lâcha, et la reprit.

— Tout va bien se passer.

— Quoi ?

— Tout.

J'avais envie de le croire. J'avais vraiment envie que tout se passe au mieux.

— On ne devrait pas faire ça, dis-je.

— Quoi ? demanda-t-il.

J'ai désigné nos mains jointes.

— Je ne fais rien, protesta-t-il sans conviction.

— Je sais, dis-je en me penchant pour l'embrasser. Mais moi, si.

Mesdames et messieurs les jurés, c'est alors que je sombrai dans la récidive.

8

Tandis que je cherchais comment intégrer les changements de Hackett dans la deuxième séquence du pilote, j'ai reçu un appel de la rédactrice en chef du magazine *En marge*.

— Bonjour, Rebecca. C'est Eve Vitali, d'*En marge*. On a parlé d'Esme, il y a quelques mois. Je suis très fan.

— Merci. Vous savez, cet article a eu pas mal de retombées.

— Je sais. On a vu l'article dans *Variety* et il paraît que vous êtes en train de réaliser une série à partir des programmes courts.

— Comment vous savez ça ? Le salon des annonceurs n'a même pas encore eu lieu.

— Je connais des gens qui connaissent des gens...

Eve était très posée. J'enviais son assurance.

— Si je vous appelle, c'est parce qu'on prépare un article sur les femmes qui exercent le métier de leurs rêves et on voudrait vous interroger. Nos lecteurs adorent ces histoires-là. Moi aussi, d'ailleurs.

— Le métier de leurs rêves ?

— Oui. D'après notre dernière conversation, je pense que vous exercez le métier de vos rêves, non ?

— Sans doute. Je n'ai jamais eu le temps d'y réfléchir. C'est arrivé comme ça.

— La vie est ainsi, répondit Eve d'un ton plein de sagesse et de gaieté. Alors, ça vous intéresse ?

— Absolument, mais je vais devoir vous rappeler pour parler du moment.

— Super. On pensait à dans quinze jours.

— Parfait. Le salon des annonceurs sera passé. Je saurai si j'ai obtenu le boulot de mes rêves ou si ce n'était qu'un rêve, justement.

— Je crois que ce sera un peu surréaliste, quoi qu'il arrive. Bonne chance, et à bientôt.

— Au revoir.

* * *

Pour ma dernière semaine au tribunal, il faisait très chaud. La salle était étouffante, au point que je me réjouissais, malgré tout, d'en avoir bientôt terminé. Je ne me voyais pas continuer durant un long été torride.

Etre jurée m'avait compliqué la vie, mais je n'avais aucun regret. Cette expérience m'avait fait

du bien. C'était intéressant de voir comment une décision pouvait influencer sur toute une vie.

Le dernier jour, j'étais dans la salle de repos, en train de fixer le distributeur d'eau, tout en guettant discrètement le juré numéro neuf. En sortant des toilettes, il m'a souri. Il avait les dents très blanches et les yeux très bleus.

— Salut, dit-il. Alors, contente que ce soit terminé ?

— Plutôt. Je vais sans doute devoir travailler davantage, maintenant.

— Je vois ce que tu veux dire, répondit-il en riant. Comment tu t'appelles, au fait ?

— Rebecca.

— On te surnomme Becky ?

— Parfois, mais je n'aime pas ça.

— D'accord, alors ce sera Rebecca. Moi, c'est Seamus (super, comme prénom !). J'ai remarqué plusieurs bons restaurants, dans le quartier. Tu aimes les restaurants ?

— Bien sûr. Qui n'aime pas ça ?

Allait-il m'inviter à sortir ? Étais-je prête à accepter ? Cela signifiait-il que j'étais remise de Tommy ? L'étais-je ? Tout se passait trop vite.

— Tu sais, j'ai été très occupée, ces derniers temps. Je veux dire, je n'ai pas vraiment eu de vie privée. Enfin, à part mes amis... Et je viens de sortir d'une relation durable, même si je ne suis pas sûre d'en être vraiment sortie. Enfin, je crois que je veux m'en sortir, mais...

— Oh la la ! s'exclama-t-il en levant les mains au ciel. Je te propose un dîner, c'est tout.

— Je sais. Mais je suis si... enfin, je ne sais pas... ces derniers temps.

— Bon, écoute, dit-il en me tendant sa carte, appelle-moi quand tu le seras moins...

Il me sourit.

— Je t'appelle, promis, répondis-je.

— Génial. J'ai adoré t'écouter chercher des noms de code. J'ai aussi remarqué que tu posais toujours les questions que j'avais envie de poser.

— C'est vrai ? C'est cool. J'aime bien tes dents.

Pourquoi lui dire ça ? Quel était mon problème ? Il se mit à rire, de sorte que je pus mieux les voir. Pas mal.

— Très bien. Bonne chance dans ton travail et dans ta vie. J'attends de tes nouvelles.

Et ce fut tout. La balle était dans mon camp, cette fois. Je devais prendre une décision sans l'aide d'un jury, de Tommy ou de Hackett. Et j'allais le faire, mais pas tout de suite.

L'idée de Tommy pour utiliser le panda fonctionna à merveille. Shootée à la caféine, j'ai travaillé pendant trois jours d'affilée. A la fin, je voyais des pandas partout. J'en avais marre, mais Janice et John semblaient impressionnés. C'était comme s'ils me croyaient enfin capable d'animer.

Hackett a aimé, lui aussi. Naturellement, il a voulu apporter mille changements à la deuxième séquence, mais j'avais prévu le coup dans le planning, de sorte qu'on n'a eu qu'une semaine de retard. Plus le temps passait, plus j'avais l'impression qu'on allait peut-être y arriver. Et alors j'aurais conçu et produit une émission de télé.

Lauryn avait organisé sa « soirée sexy », à laquelle j'avais dû renoncer à cause de mon boulot. D'après Kathy, c'était très sympa. Elle a beaucoup apprécié la peinture pour corps comestible. Beth a acheté des menottes, au cas où les choses chaufferaient avec son collègue, et s'est gardée de tout commentaire sur ma nuit avec Tommy. C'est mieux ainsi.

Lauryn a décidé de commencer une thérapie pour gérer les conséquences de son divorce. Elle m'a demandé si je voulais être sa partenaire, mais je n'ai vraiment pas le temps.

Mes trois prétendues amies m'ont offert un panda en peluche affublé d'un sex-toy rose bonbon.

Elles l'ont posé sur mon lit. Juste ce dont j'avais besoin après trois journées de travail non-stop. Je suis sûre que je trouverai ça drôle, un de ces jours.

J'ai toujours l'impression d'être prise dans un tourbillon, mais j'ai un peu repris le contrôle de la situation. Je n'ai plus qu'à m'adapter. Qui sait ce que m'apportera ce nouvel article de presse ? Tout, peut-être, ou rien du tout. Et si les grands pontes de la pub n'apprécient pas Esme, je devrai gérer mon échec. C'était une belle expérience. Je me demande si je cesserai un jour d'avoir l'impression d'être à côté de la plaque.

Bon, d'accord, j'y viens. Tommy. On a passé une très bonne soirée, mais je crois que c'est vraiment fini. Bon, d'accord, je ne sais pas. En tout cas, la vérité, c'est que c'est bel et bien terminé.

Cependant, il risque de faire appel. En tout cas, je ne retournerai plus là-bas. Je me le suis promis. Il faut qu'on réfléchisse, tous les deux.

Donc c'est tout, pour l'instant. Je dois parler à Janice et John pour la conclusion. Il nous reste la bande son. Je ne dormirai pas cette nuit. Je crois que je suis en train de devenir accro à la caféine.

Mes masques anti-cernes vont beaucoup me servir.

Mesdames et messieurs les jurés, à vous d'en juger.

TITRE ORIGINAL : JURY DUTY

Traduction française : AUGUSTA RONDEAU

© 2002, Ariella Papa. © 2009, Traduction française : Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

KYRA DAVIS

Rupture et conséquences



**RED
DRESS**
I N K®

1

Pour la huitième fois en dix minutes, je jette un coup d'œil à ma montre. Plus de doute : il m'a posé un lapin.

— Il est peut-être bloqué dans les embouteillages, suggère mon amie Leah, tout en berçant son fils endormi dans sa poussette.

— Quels embouteillages ? je réponds en lui montrant les rues de San Francisco. Non, je te dis que je me suis fait poser un lapin, par mon ex-mari et par mon chien par la même occasion. C'est pitoyable, hein ?

— Je comprends ce que tu ressens, fait-elle en se lissant les cheveux. Hier soir, Bob n'a pas quitté le bureau avant 20 heures, alors que je l'avais prévenu que je préparais du faisán pour dîner.

— Tu as cuisiné du faisán ?

— Oui, une recette du *Martha Stewart Living*.

Je me pince les lèvres pour ne pas éclater de rire. Avec une mère juive et un père afro-américain, Leah s'est tout de même débrouillée pour être plus WASP que Martha et Paris Hilton réunies. Je repousse mes cheveux blonds derrière mes épaules et compose le 121 sur mon mobile.

— Bienvenue au 121. Qui souhaitez-vous appeler ?

— Appelle l'Abruti, chez lui, dis-je en articulant exagérément, pour m'assurer que le répertoire à reconnaissance vocale comprenne bien.

— Appeler... Abruti... chez lui. Veuillez patienter.

Antoine décroche à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Oui, c'est Becca. Ça fait trois quarts d'heure que je t'attends à notre point de rendez-vous habituel, au Marina Green.

Long silence à l'autre bout du fil.

— Antoine ? T'es toujours là ?

— Ouais. Je suis avec Yvonne, là.

— Ah, okaaay...

En vérité, j'ai un peu de mal à voir en quoi la présence de sa petite amie concerne notre conversation, mais bon, je ne lâche pas l'affaire.

— Quand comptes-tu m'amener Bailey ?

— Je ne te l'amènerai pas.

— Pardon ?

— Bailey est ma chienne, et cette idée de la partager est totalement stupide.

— Quoi ?

Je retiens mon souffle en m'attendant à l'entendre s'esclaffer de sa propre blague, mais rien. Pas même un début de gloussement.

— Antoine, tu n'es pas sérieux ?

Nouveau silence. Prise de panique, j'essaie de rester rationnelle :

— Je ne comprends pas. Ça fait plus de six mois qu'on se partage Bailey sans aucun problème. Qu'est-ce qui a changé ?

— Tu fais une fixation sur moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Le seul homme sur qui je fais une fixation, c'est George Clooney.

— Tu utilises Bailey pour me retenir, je ne suis pas dupe, mais c'est fini maintenant.

— Hé ! attends un peu !

Je me lève et commence à faire les cent pas, attirant sur moi le regard compatissant d'une jeune passante. Même si je n'ai rien d'une femme fatale, mon mètre quatre-vingts suffit en général à impressionner les gens quand je m'énerve. Et là, je suis très énervée.

— Ce n'est pas parce que ma relation avec toi est terminée que ma relation avec Bailey l'est aussi. Tu ne peux pas me la retirer comme ça. Méfie-toi !

Sur ce, la ligne est brusquement coupée.

Avec un soupir, je recompose son numéro manuellement, en tapant frénétiquement sur les touches, mais je n'ai que son répondeur.

— Antoine, je ne sais pas ce que tu as en tête, mais sache que je n'ai pas l'intention d'abandonner Bailey comme ça. Je te laisse jusqu'à la fin de la semaine pour te ressaisir, mais ensuite je...

A court d'idée, je couvre le micro et me tourne vers Leah.

— Vite, aide-moi, de quoi est-ce que je peux bien le menacer ?

— T'as qu'à lui dire que... que tu vas informer les impôts qu'il a fait passer ses vacances au ski en frais professionnels.

— O.K., c'est bon ça.

Et, découvrant le micro, je reprends :

— ... je vais dire aux impôts d'éplucher ton dossier. Je ne plaisante pas, Antoine. Je veux mon chien.

Et je fourre mon téléphone dans mon sac. Je hais les hommes. Je m'affale sur le banc à côté de Leah et plaque les mains sur mon front.

— Il va se ressaisir, hein ? je demande calmement à mon amie. Il n'essaye pas sérieusement de me séparer de mon bébé ?

— Bien sûr qu'il va te la rendre. Antoine n'est pas fou au point de te déclarer la guerre pour un chien.

Je détourne la tête. Leah ne comprend pas. Bailey n'est pas un chien ordinaire. C'est *le* chien, avec un grand C. Et soudain, me revient à la mémoire le jour où Bailey est entrée dans ma vie. Ça faisait des mois que j'asticotais Antoine pour qu'on ait un chien... en vain. Mais un jour, pile une semaine avant notre premier anniversaire de mariage, je rentre à la maison et trouve Antoine en train de s'ébattre gaiement avec un boxer de 3 mois. Il m'a suffi de plonger mon regard dans les grands yeux noisette du chiot pour tomber définitivement sous le charme.

Deux ans plus tard, je suis rentrée un soir à la maison pour trouver Antoine en train de s'ébattre gaiement avec Yvonne. De Bailey ou d'Antoine, lequel est le plus chien ? Pour moi, il n'y a pas

photo...

2

Assise dans la salle d'attente du cabinet de Nick Abramson, je feuillette négligemment un exemplaire du *New Yorker*. Un numéro récent, je précise. Ce qui est plutôt bon signe. Pour un médecin, c'est normal d'avoir des magazines datant de Matusalem dans sa salle d'attente, mais pas pour un avocat : s'il fait les poubelles pour donner de la lecture à ses clients, c'est qu'il ne doit pas gagner beaucoup de procès.

— Becca Lansky ?

Je lève les yeux de mon magazine et là, mon cœur chavire. La fraîcheur des journaux, c'est une chose, mais un bon avocat se reconnaît aussi à son apparence. En règle générale, il a l'air d'un homme mûr, distingué, voire un peu distant, et a les tempes grisonnantes. Je n'aurais pas été choquée par exemple de voir Abramson débarquer en marmonnant dans sa barbe quelques sous-entendus indécents... s'il avait ressemblé à William Shatner, alias le Capitaine Kirk. Mais l'homme que j'ai devant moi a les cheveux dorés, avec des boucles adorables qui ne demandent qu'à être taquinées, d'immenses yeux bleus et — mon Dieu, je n'y crois pas — des fossettes !

Un peu nerveuse, j'avale ma salive et m'efforce de lui tendre la main naturellement.

— Vous êtes donc Nicolas Abramson, bonjour. Je vous remercie de me recevoir aussi rapidement.

Il me gratifie d'une franche poignée de main : j'aurais préféré un sourire... à cause des fossettes !

— Aucun problème. Et je vous en prie, appelez moi Nick.

Je le suis dans son bureau où, pour ne rien arranger, je note un manque inquiétant de meubles en acajou.

Il m'invite d'un geste à m'asseoir tandis que lui-même prend place derrière son bureau.

— J'ai relu votre dossier et j'aurais quelques questions à vous poser.

— Allez-y.

— D'après vous, y a-t-il une chance que... (il parcourt ses notes)... Antoine batte en retraite si nous lui envoyons une ou deux lettres d'avertissement ?

— Qui sait ? Je crois que la moitié du temps, Antoine lui-même ne sait pas ce qu'il va faire.

— Ce monsieur n'a pas l'air d'être un modèle de stabilité.

— Je ne vous le fais pas dire. Il tergiverse plus que le magazine *People*.

Nick se met à rire en continuant à fouiller dans ses papiers.

— Essayons la lettre pour commencer. Mais si cela ne marche pas, vous devez savoir...

Je l'arrête d'un geste.

— Vous êtes le cinquième avocat que je vois en cinq semaines et croyez-moi, je sais déjà ce que vous allez me dire.

— Ah bon ? Et quoi donc ?

— Que je n'ai aucune preuve que Bailey est un cadeau qu'il m'a fait, aucun document écrit stipulant qu'Antoine et moi avons décidé de nous en partager la garde. Et oui, je sais que cela va me coûter cher si on porte l'affaire devant les tribunaux. Mais ça m'est égal. Cette chienne, c'est comme le soufflé au chocolat du monde canin. Elle peut vous coûter un prix exorbitant, mais une fois que vous l'avez, elle vous procure une joie inédite.

— Cette analogie me plaît, dit Nick, les yeux pétillant d'amusement. Mais je n'avais nullement l'intention de vous inciter à abandonner votre cause.

— Vraiment ?

— Absolument. J'allais vous dire en revanche qu'un accord oral crée pour les contractants une obligation presque aussi forte qu'un accord écrit et qu'à San Francisco, les animaux de compagnie sont moins considérés comme des objets que comme des individus, à qui l'on doit soin et affection. Ce qui signifie qu'Antoine viole les droits élémentaires de Bailey en la privant de la personne qui s'en occupe le mieux, autrement dit : vous. C'est ce que nous prouverons. De plus, sa tentative de vous écarter de Bailey est une intention délibérée de susciter chez vous une détresse émotionnelle — pour laquelle vous êtes en droit de réclamer une compensation.

Sur ces mots, Nick se penche en avant et me lance un éblouissant sourire à fossettes.

— On va le coincer.

3

— Vous avez les évaluations de l'équipe de Harvey ?

La voix de mon patron me fait sursauter, et je m'éclabousse de café au passage. Zut ! J'attrape un mouchoir sur mon bureau et tente d'absorber les taches sur mon chemisier de soie blanche.

Roslyn me jette un regard amusé avant de prendre un siège et de s'installer à son bureau, qui fait angle avec le mien.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien. C'est juste ces saletés d'évaluations.

La cause est perdue. J'abandonne mon chemisier à son triste sort et agite une petite liasse de papiers en l'air.

— Comme d'habitude, Harvey a noté les femmes de son équipe en fonction de leur taille de soutien-gorge. Le plus incroyable, c'est qu'aucune d'entre elles ne lui ait encore collé un procès.

Roslyn hausse ses larges épaules.

— Tu es aux ressources humaines depuis assez longtemps pour savoir qu'il faut toujours demander à Harvey de réviser ses évaluations au minimum deux fois. Tu n'obtiendras rien à moins.

— Oui, eh bien, il faudrait peut-être que ça change. Quel genre de boîte est Harmony Tech pour garder des types comme Harvey ?

— Le genre de boîte qui n'aime pas payer des indemnités de licenciement. Ça te dérange tant que ça ? demande Roslyn en levant sur moi ses yeux noisette.

Je baisse la tête avec un soupir.

— Mon avocat a envoyé un recommandé à Antoine il y a trois jours. Je ne sais pas du tout comment il va réagir, et rien que de l'imaginer me donne mal au ventre.

Roslyn prend soudain un air si contrarié que des rides se dessinent sur son front.

— Ne me dis pas que c'est à cause de ce stupide chien ?

— Bailey n'est pas stupide.

— Il ne s'agit pas d'un enfant, Becca. Laisse-lui donc le chien, et vis ta vie.

J'inspire lentement pour me calmer et retourne à mon histoire d'évaluations. En général, j'apprécie la franchise de Roslyn, mais cette fois-ci, elle est à côté de la plaque. Comme la plupart de mes amis. Comme Leah, qui m'a même laissé entendre qu'Antoine n'avait pas tout à fait tort en prétendant que je me servais de Bailey pour garder contact avec lui. Elle a tout faux.

En fait, mon dernier fantasme en date serait plutôt que la NASA appelle Antoine, le persuade d'être le premier civil à passer sa vie dans l'espace et l'envoie en orbite. Comme ça, Bailey et moi, on serait tranquilles.

Mon téléphone sonne et je manque de renverser de nouveau mon café. Roslyn lève les yeux au ciel tandis que je décroche.

— Harmony Tech, service des ressources humaines, Becca à l'appareil.

— C'est Nick. Antoine a répondu.

Je m'agrippe au bord de mon bureau pour me donner du courage.

— Alors ? Il cède ?

— Je crois plutôt qu'on est partis pour un procès.

— Ô mon Dieu ! dis-je en m'effondrant au fond de mon siège. Est-ce qu'il se rend bien compte qu'en acceptant de me laisser Bailey un mois sur deux, il peut nous éviter d'en arriver là ?

— Oui, mais il refuse tout compromis. Ecoutez... à mon avis, le chien n'est pas le fond de l'affaire.

— Ah bon ? C'est quoi alors ? dis-je d'une voix suraiguë qui me vaut un signe de tête désapprobateur de la part de Roslyn.

— Je crois que son but est de vous faire du mal.

— Pardon ?

J'entends Nick soupirer à l'autre bout du fil.

— J'ai consulté les documents relatifs à votre divorce. Vous n'avez revendiqué aucune part des bénéfices de son commerce de voitures d'occasion, pas de pension alimentaire, ni même une partie de sa retraite.

— Et ça le dérange ?

— Ça va peut-être vous paraître dingue, mais je crois que vous l'avez blessé dans son ego en le laissant partir aussi facilement.

Ma mâchoire commence à me tirailler.

— Il aurait préféré que je flatte son ego en le mettant sur la paille ? Il devrait laisser sa carte Visa à Yvonne. Un tour chez Neiman, et l'ego de Monsieur sera comblé.

Nick se met à rire.

— Ecoutez... il faut qu'on discute de notre stratégie. Peut-on se voir aujourd'hui ?

Un coup d'œil à la pendule et je réponds :

— Aucune chance que je puisse quitter le boulot avant 18 heures.

— Bien. Dans ce cas, je vous propose de nous retrouver pour dîner. Je vous invite. Chez Gary Danko, ça vous va ?

Est-ce normal pour un avocat d'emmenner ses clients dîner dans un restaurant chic et romantique ? Tout en regardant les évaluations de Harvey, qui sont toujours sur mon bureau, je me fais cette réflexion : depuis mon divorce, j'ai refusé toute occasion de sortir avec un homme. Pour une seule raison, facile à résumer : les hommes sont nuls.

— Vous savez, j'ai déjeuné tard... On ferait peut-être mieux de se voir demain à votre bureau.

— Demain, je serai au tribunal toute la journée. Si vous ne voulez pas dîner, on passera directement au dessert. Ils font un délicieux soufflé au chocolat...

Je souris malgré moi.

— O.K. Je vous retrouve là-bas.

4

En sortant du boulot, je m'arrête chez moi en vitesse pour me changer, puis je file chez Gary Danko pour retrouver Nick.

A peine entrée dans le restaurant, je repère immédiatement ses boucles de chérubin. Il est assis au bar, en train de siroter un breuvage clair et pétillant. Très inquiétant. Moi qui croyais que les avocats avaient besoin de boire beaucoup d'alcool pour alléger la culpabilité qui pèse inmanquablement sur eux s'ils font bien leur job...

Je ravale mes doutes et me dirige droit dans sa direction.

— Bonsoir.

— Bonsoir, vous êtes pile à l'heure. Le maître d'hôtel est en train de préparer notre table.

— En fait... j'ai eu un peu de mal à me garer.

C'est peu dire... j'ai tourné vingt minutes dans le quartier avant de trouver une place !

— Ils ont un vestiaire, si vous voulez.

Je rejette poliment sa proposition d'un signe de tête. La vérité c'est que, vu l'argent que je vais mettre dans cette affaire, j'aurais bien de la chance s'il me reste deux sous de monnaie. Alors le vestiaire à dix dollars, non merci !

Nick se lève de son tabouret et, dans la minute qui suit, une hôtesse nous mène à notre table.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas dîner ? me demande Nick pendant qu'on s'installe. Les fruits de mer sont exquis ici.

Comme je ne réponds pas tout de suite, il insiste :

— Vous allez avoir besoin de forces pour affronter la bataille juridique qui nous attend. Laissez-moi vous inviter.

— Non, je vous en prie.

— J'y tiens.

— Très bien. Dans ce cas, je prendrai le thon ahi en entrée, puis les Saint-Jacques aux champignons et je terminerai par le soufflé.

— Ah, je vois que vous avez retrouvé votre langue.

— Oui, mais bon, je parle gastronomie, alors que nous sommes là pour parler affaire, non ?

Je me tortille sur mon siège, mal à l'aise.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je suis prête à tous les sacrifices pour récupérer Bailey, mais je me demandais quand même... euh... combien ça va me coûter ?

Nick avale une grande gorgée de sa boisson avant de me répondre.

— Je suis prêt à baisser mes tarifs pour vous.

— Et pourquoi diable feriez-vous ça ?

A peine les mots sont-ils sortis de ma bouche que je me mords la langue de regret. Je suis en train de foncer droit dans la gueule du loup.

— Disons que je suis touché par ce cas d'atteinte outrancière à la morale. Antoine vous a fait du mal et ne doit pas s'en tirer impunément.

Avec un timide sourire, il ajoute :

— Sans compter que... j'adore les chiens.

— C'est vrai ? Vous avez quoi, comme chien ?

En guise de réponse, Nick sort son portefeuille et me montre une photo. De surprise, je cligne des yeux :

— Vous avez un caniche français ?

— Ah, ah, ah, fait Nick en agitant son doigt devant moi. Oui, on peut dire cela. Mais Dandy s'est très bien adapté aux Etats-Unis. Et il comprend parfaitement notre langue.

Je ris en me calant contre le dossier de mon siège.

— C'est la première fois que je rencontre un homme qui a un caniche... du moins, un hétérosexuel.

— Dois-je prendre cela comme une question ?

— Pas du tout, cela ne me regarde pas...

— Pour ma part, je ne suis pas homo mais, ajoute-t-il sur le ton de la confiance en se penchant vers moi, j'ai surpris Dandy en train de faire les yeux doux au wiener schnauzer du voisin.

Je ris tellement fort que j'attire les regards inquisiteurs d'autres convives.

— Mais alors, pourquoi un caniche ?

— En fait, Dandy appartenait à ma mère.

— Votre mère est décédée ?

— Non, mais elle a la maladie d'Alzheimer. Elle est dans une maison spécialisée, maintenant, et j'emmène Dandy la voir quatre ou cinq fois par semaine. Je crois qu'elle se souvient mieux de lui que de moi.

Un fan de chien qui rend des visites régulières à sa mère malade. Si je ne haïssais pas les hommes, celui-ci ne m'aurait pas déplu.

— Becca ! Je savais bien que c'était toi !

Je lève les yeux sur Leah, qui se tient debout près de notre table et fixe Nick bizarrement.

— Le monde est petit ! Nick, je vous présente mon amie Leah. Leah, voici mon avocat, Nick.

— C'est vous qui défendez Leah dans son affaire de garde de chien ?

— Leah pense que je suis folle de me battre pour un vulgaire chien.

— En fait, j'ai changé d'avis à ce sujet, dit-elle avec un grand sourire. Bailey est un chien adorable. Tu as totalement raison d'aller jusqu'au bout.

— Pourquoi ne m’as-tu pas dit que ton avocat était aussi mignon ? me demande Leah tout en fourrant une cuillerée de yaourt dans la bouche de Jack, son fils.

— Euh... parce que c’est hors sujet ?

Je jette un coup œil à ma montre en avalant une bouchée de nouilles chinoises. Leah a insisté pour qu’on se voie au Rincon Center pendant ma pause, mais j’aimerais bien avoir le temps de finir de manger avant de reprendre le boulot.

— Un avocat mignon et célibataire n’est jamais hors sujet.

— Sauf quand on a juré de renoncer aux hommes.

Leah laisse échapper un petit soupir agacé et réplique :

— Tu es pire que ma sœur, toi, hein. Elle vient d’avoir trente ans et elle passe plus de temps à parler à son chat qu’à des hommes.

Et, me menaçant de sa cuiller, elle ajoute :

— Si tu n’y prends garde, tu vas finir comme elle.

— Si je m’en souviens bien, ta sœur est un auteur à succès, classée sur la liste du *New York Times* !

J’avale une bouchée de nouilles aux bambous et je reprends :

— Je crois que je pourrais supporter de devenir comme elle... si ce n’est que pour ma part, je préférerais parler à mon chien.

— C’est là toute la beauté de la chose ! dit-elle en levant théâtralement les bras au ciel. Nick va récupérer ton chien auprès d’Antoine et toi, tu vas récupérer Nick au passage !

— Leah, tu n’écoutes pas ce que je te dis. J’ai accepté son invitation à dîner, mais j’ai détesté ce moment. J’ai été mariée et j’ai détesté ça. Tout ce que je veux maintenant, ce sont des amis fidèles, un bon boulot et mon chien.

— Et des enfants, non ? ajoute Leah en me montrant son fils... avant de l’attraper vivement par le poignet. Non, mon trésor, ton pot de yaourt n’est pas un chapeau.

— Tu vois, depuis deux ans et quelques que j’ai Bailey, elle n’a jamais confondu un pot de yaourt avec un accessoire de mode. Voilà pourquoi je m’en tiens aux chiens.

Mon portable se met à sonner et je décroche sans laisser à Leah l’occasion de répliquer.

— Becca, c’est Nick. Antoine a répondu à notre assignation.

— Ça a été rapide, dis-je, le ventre noué par la nervosité. Pouvez-vous me faxer sa réponse ?

— A vrai dire, je préférerais vous en faire part en personne.

— O.K. Je pourrais venir à votre bureau demain à environ...

— Pourquoi ne pas nous retrouver au Grand Café ce soir, quand vous sortirez du bureau ?

La semaine dernière, invitation à dîner. Cette semaine, invitation à prendre un verre. Sournoisement, l'image de son franc sourire et de ses cheveux bouclés s'insinue dans mon esprit et une nouvelle pointe de stress me vrille l'estomac, me dégoûtant du plat que je suis en train de manger.

— Ça ne peut pas attendre l'ouverture des bureaux, demain ?

— Ça pourrait attendre un jour ou deux, mais...

— Mais quoi ?

— A mon avis, quand vous lirez ces lignes, vous ne serez pas mécontente d'être dans un lieu où l'on sert de l'alcool.

Je me raidis.

— Bailey n'a rien, au moins ?

— Non, elle va bien, mais... Antoine vous accuse de choses absolument terribles.

Mon Dieu ! Lequel de mes péchés Antoine a-t-il révélé ? A-t-il parlé de la fois où j'ai demandé à Bailey d'aller chercher son jouet dans ma chambre et qu'elle est revenue avec mon vibromasseur dans la gueule ? Si Nick savait ça... que penserait-il de moi ? Et pourquoi cela me gêne-t-il qu'il le sache ?

6

Après le déjeuner, je rejoins mon poste à Harmony Tech, mais j'aurais aussi bien fait d'aller au cinoche, vu comme je n'ai rien fichu de l'après-midi. Mes mains tremblaient tellement qu'on aurait dit que j'avais la maladie de Parkinson.

En arrivant au Grand Café, je repère Nick immédiatement : il est installé à une petite table, un verre de rouge à la main et ce qui ressemble à un Martini devant lui. Lors de notre dernière rencontre, il avait bu de l'eau de Selz, ce que j'avais pris pour le signe que tout allait bien. A présent, il boit de l'alcool et je redoute ce qui a pu l'y amener.

Il m'aperçoit et me fait signe de le rejoindre.

J'affiche un sourire forcé et m'efforce de contrôler les battements de mon cœur avant de me glisser sur une chaise en face de lui.

— C'est ça ? je demande en pointant du doigt un dossier blanc et lisse.

Il fait oui de la tête.

— La dernière fois qu'on s'est vus, vous m'avez dit que vous aimiez bien le Lemon Drops, alors j'ai pris la liberté de vous en commander un.

Et il pousse devant moi le verre bordé de sucre.

— Il est immense ce verre, je fais remarquer.

— C'est un double.

— Ah bon ? Vous me faites peur : faites-moi voir la réponse d'Antoine, maintenant.

Je tends la main vers le dossier, mais Nick m'arrête, et garde sa main posée sur la mienne.

— Allez-y, lisez sa réponse. Mais sachez que très peu de choses, dans ce qu'il a écrit, sont en mesure d'avoir du poids dans notre affaire, et les quelques accusations qui pourraient intéresser le juge seront faciles à démonter.

— Alors pourquoi cette double dose de vodka ?

— Je préfère que vous ne soyez pas en état de conduire jusqu'à chez lui pour lui casser la gueule. Parce que ça, pour le coup, ça aurait du poids dans notre affaire.

Je fronce les sourcils et libère ma main. Le dossier contient un document de cinq pages et commence par la phrase suivante : « Becca Lansky est psychologiquement instable ». La suite est à l'avenant.

Au dire d'Antoine, je souffre de crises psychotiques chroniques, nourris le fantasme de tuer ma mère et suis atteinte d'une MST potentiellement mortelle. Le pire est à venir : il m'accuse de maltraiter mon chien. Je ferme le dossier lentement et avale une grande gorgée de vodka.

— Ça va aller ? dit Nick, d'un ton si gentil que je me retiens de ne pas éclater en sanglots dans

ses bras.

— Rien de tout cela n'est vrai, dis-je à mi-voix.

— Becca...

— Je n'ai jamais frappé mon chien.

— Vous n'avez pas à me le dire. Je sais bien que ce n'est pas votre genre.

— Et je n'ai pas de MST ! dis-je, un peu trop fort sans doute, car la serveuse qui s'approchait de notre table fait demi-tour illico avant de repartir dans l'autre sens.

Nick sourit.

— Inutile également de me le préciser. Honnêtement, je suis surpris que son avocat l'ait laissé soumettre ce document à la cour. Ça ne fait que lui donner l'air amer et rancunier.

— Ça oui, il a l'air rancunier, mais pourquoi ? C'est lui qui m'a trompée ! C'est lui qui a fichu en l'air notre mariage !

— ... et c'est lui qui ne s'en remet pas, conclut Nick.

Je suis au pied des marches du tribunal et, comme si cela ne suffisait pas à me rendre malade d'angoisse, Yvonne se tient juste à l'entrée du bâtiment. Elle porte un ensemble rose, que j'avais remarqué dans la vitrine de chez Bebe, et ses cheveux blond platine sont tirés en arrière, mettant en valeur ses lèvres pulpeuses, ses pommettes sculptées et son nez décidé (le tout dû au Dr Gordis, son ex-mari, un chirurgien plastique renommé). En bas de l'escalier, hésitante, je cherche un moyen de l'éviter quand elle m'aperçoit et me fait signe. Je fais une rapide prière pour que Dieu m'accorde patience, et je gravis les marches.

Comme je m'y attendais, Yvonne me barre le passage. Je détourne la tête pour ne pas respirer la fumée de sa cigarette.

— Oui ? Je peux faire quelque chose pour toi ?

Elle fait la moue, de ses grosses lèvres siliconées :

— Tu ne gagneras pas.

— C'est pour me dire ça que tu es restée là à attendre ? C'est vraiment... ridicule. Où est Antoine ?

— Regarde ! me fait-elle en me mettant sous le nez un énorme solitaire rose en forme de cœur. Antoine et moi, on est fiancés.

— Félicitations. Et où il est, là, maintenant ?

— Ça veut dire que c'est vraiment terminé entre vous.

— Yvonne, qu'est-ce que tu ne comprends pas dans la phrase « Où est-il ? ».

— Ça te met en rogne, hein ? ajoute-t-elle en minaudant et en admirant sa bague. Tu ne fais plus partie du tableau. Antoine et moi, on a mis une option sur une jolie petite maison à San Mateo, avec un jardin, parfait pour que Bailey...

En l'entendant prononcer ce nom, je serre les poings et recule d'un pas pour mieux la prendre de haut.

— Yvonne, je me fiche de ce que tu fais avec mon ex-mari, mais si tu crois un seul instant que tu vas aussi me voler mon chien...

— Becca ! Vous êtes en avance !

Je me retourne : Nick se tient derrière moi, un léger sourire aux lèvres. Il porte un costume bleu sombre, qui aurait pu faire strict, mais lui donne l'air d'un étudiant rebelle qu'on aurait forcé à s'habiller pour un mariage.

— Et si on entrait ?

Il me prend par le bras et me conduit vers l'entrée du tribunal.

— En tant qu’avocat, je me dois de vous prévenir que, d’un point de vue juridique, menacer une personne sur les marches d’un tribunal est tout simplement stupide.

— Oh, ça va, je murmure entre mes dents. Laissez-moi juste lui faire exploser un de ses implants.

— Une autre fois. Aujourd’hui, nous devons avoir un comportement irréprochable.

— Parfait... mais vous me direz, hein, quand je pourrai lui en exploser un ? dis-je en ouvrant mon sac à l’intention du type de la sécurité.

— Elle parle d’un ballon, lui précise Nick, mal à l’aise.

— Un ballon ? dis-je avec un rire amer. La seule chose de gonflée ici, ce sont ses chevilles !

— Becca !

Je ne dis plus rien tandis que nous avançons dans le hall de marbre. Au bout d’une minute de silence, Nick me jette un regard timide et me dit :

— Au fait, vous êtes ravissante.

— Merci.

— Et votre parfum, c’est Escape, n’est-ce pas ?

Surprise par cette remarque, je réponds avec un temps de retard :

— Vous avez le nez fin, dites-moi !

Pourquoi le fait qu’il ait su reconnaître mon parfum me fait-il frémir au plus profond de moi-même ? D’un geste automatique, je retrousse les manches de mon blazer et tente de ramener la conversation sur un terrain plus professionnel.

— Alors, vous pensez toujours qu’aucune décision ne sera prise aujourd’hui ?

— Oui, le juge va très probablement nous convoquer à une audience plus longue, pour permettre à chaque partie de développer davantage ses arguments.

J’acquiesce et m’apprête à poser une nouvelle question, mais les mots restent coincés dans ma gorge : à quelques mètres de moi, se tient Satan — autrement dit mon ex-mari.

Je m'arrête net et fais signe à Nick de faire de même.

— C'est lui !

— Qui ? demande Nick en baissant les yeux sur sa montre.

— Lui ! Le maître du mal !

— Antoine ?

Suivant mon regard, Nick aperçoit l'homme, debout, tout près.

Antoine s'avance à deux mètres de nous.

— Mon avocat m'a interdit de vous parler.

— Eh bien, ferme-la, alors ! je réponds tout bas.

Antoine se retient de répliquer, et commence à passer son chemin.

— Antoine, attends ! Je m'élançai derrière lui pour l'arrêter mais Nick attrape ma main et me retient... tandis qu'Antoine se retourne vers moi.

— Il vaudrait mieux que son avocat soit là, marmonne Nick dans sa barbe.

D'un geste agacé, je rejette l'avertissement et lance à Nick :

— Ecoute, tout cela est vraiment inutile. Si seulement tu te montrais raisonnable...

— Je suis parfaitement raisonnable, répond Nick dans un grognement. Bailey est mon chien et je n'ai pas l'intention de le partager.

Sur ces mots, il émet un nouveau grognement et secoue la tête.

— Antoine, mon chéri !

Yvonne me frôle et court prendre Antoine par le bras.

— Viens vite ! Clint nous attend.

Et elle l'entraîne sans me laisser le temps d'ajouter un mot.

— Elle ne supporte même pas de me laisser lui parler trois secondes, dis-je tout bas.

— Elle vous craint, cela me paraît clair, répond Nick en me guidant. Mais bon, c'est pas plus mal qu'elle l'ait emmené. Ce n'est pas le bon moment pour bavarder avec lui.

— Vous connaissez son avocat ?

— J'ai déjà affronté Clint Gallagher une fois. J'ai gagné, ajoute-t-il avec un sourire malicieux.

Je pousse un soupir de soulagement et m'arrête tandis que nous passons devant des toilettes.

— Il faut que je fasse une pause rapide.

— O.K. Je vous retrouve dans la salle d'audience.

J'entre dans les toilettes et me regarde dans le miroir. C'est la première fois que je me retrouve dans un tribunal. Comme je n'avais aucune revendication au moment de mon divorce, tout avait été

réglé devant le notaire. Je me passe la main dans les cheveux et tente de me donner l'air déterminé et confiant. Mais le mieux que j'obtiens, c'est un air vaguement nauséeux. J'inspire profondément une dernière fois et ressors des toilettes. Pour me trouver nez à nez avec Antoine, qui m'attendait là.

— Tu voulais me parler ? me dit-il sèchement.

Je déglutis lentement. Bon sang, j'ai partagé tant de choses avec cet homme... ma maison, mon lit, mon compte bancaire. Dire qu'à présent il m'est un parfait étranger !

— Alors ? reprend Antoine, tout en jetant des coups d'œil nerveux alentour.

Un millions d'insultes et de reproches défilent dans ma tête, mais impossible de les exprimer. Je m'en tiens à un pauvre :

— Pourquoi tu fais tout ça ? prononcé d'une voix minable qui me fait frémir.

— Je te l'ai déjà dit : Bailey est à moi.

— C'est faux : elle est à nous. Et tu sais parfaitement que c'est moi qui la sortais, tous les jours, qui l'emmenais chez le véto et tout le reste. Si tu cherches juste à éviter de me croiser, nous pouvons sûrement trouver un moyen...

Je crois voir une lueur de colère briller dans ses yeux, mais qu'importe. Poussée par le désespoir, je continue.

— J'ai trouvé un chenil journalier à Mariposa. L'un de nous pourrait y déposer Bailey le jour de l'échange, et l'autre l'y récupérerait.

— Ce serait trop contraignant pour moi.

— Contraignant ? dis-je en serrant les poings. On est au tribunal, on a passé les dernières semaines à s'envoyer des recommandés et à remplir des formulaires, on est en train de se ruiner tous les deux, mais déposer Bailey au chenil serait trop contraignant ?

— O.K., O.K. Ce n'est pas juste que c'est contraignant...

— J'avais compris. Antoine, j'ai lu ta déclaration. Tu as délibérément écrit un tissu de mensonges, que tu as soumis à la cour dans le seul but de me blesser.

— Je n'ai pas menti.

— Ah non ? dis-je durement. Tu crois donc vraiment que j'ai une MST et que je suis violente avec Bailey ?

Antoine hausse les épaules d'un air agacé.

— Et c'est quoi cette histoire comme quoi je veux tuer ma mère ?

— Ben quoi, c'est la vérité, répond-il en pointant sur moi un doigt accusateur. A mon trentième anniversaire, je t'ai entendue confier à Leah que tu rêvais d'étrangler ta mère.

— C'est de ta mère que je parlais, espèce d'idiot !

— Becca !

Je lève les yeux. C'est Nick, qui me regarde d'un air sombre et réprobateur avant d'ajouter :

— L'audience va bientôt commencer.

9

Je laisse Antoine pénétrer dans la salle d'audience avant d'y entrer moi-même avec Nick. Et là, impossible de cacher ma stupéfaction quand je découvre la pièce : elle est littéralement bondée ! Les gens qui se trouvent là sont-ils vraiment tous impliqués dans un procès ? Mais comment ont-ils les moyens de porter leurs griefs devant la cour alors que, pour la plupart, ils s'habillent à l'Armée du Salut ?

Nick me propose une place assise.

— Ça va prendre combien de temps, à votre avis ?

— C'est ce que tout le monde se demande, répond-il d'un ton un peu plus froid que d'habitude.

De quoi avez-vous parlé, avec Antoine ?

— De physique quantique.

En voyant Nick pincer les lèvres, j'ajoute :

— Ecoutez, je n'ai pas provoqué cette conversation.

Je me rapproche légèrement de lui, espérant vainement que sa présence me protégera de l'épreuve qui s'annonce.

— Il m'a coincée à la sortie des toilettes. Je ne lui ai rien dit de neuf.

— A partir de maintenant, vous avez interdiction de lui parler si je ne suis pas avec vous.

Cette recommandation, son ton protecteur me rendent toute chaude et fondante à l'intérieur. Je regarde dans le vague en jouant avec les boutons de mon blazer.

— Est-on vraiment obligés de défendre notre cause en présence de tous ces inconnus ?

— J'en ai bien peur.

— Quand ils sauront qu'on est là pour un chien, ils nous prendront pour des idiots.

Nick sourit.

— Vous n'êtes jamais venue au tribunal, n'est-ce pas ?

J'acquiesce.

— Croyez-moi, me rassure-t-il en me tapotant le genou, l'idiot du village est un cran au-dessus de la moitié des gens qui sont ici.

Je lui jette un regard sceptique mais n'ai pas le temps de lui poser d'autres questions, car la juge fait son entrée. Le premier plaignant appelé a un grief tout à fait raisonnable contre son propriétaire. L'accusation du second plaignant a l'air un peu moins légitime. Le troisième plaignant s'en prend à son collègue, dont il trouve la mauvaise haleine offensante. Après ça, je me détends un peu. Il faut tout de même attendre quarante minutes avant qu'on ne soit appelés.

La juge salue de la tête Nick ainsi que l'avocat d'Antoine.

— Monsieur Abramson, monsieur Gallagher, bonjour. Si je comprends bien, vous êtes là au sujet de la garde d'un chien.

— Votre Honneur, commence l'avocat d'Antoine en gonflant la poitrine. Selon nous, la plaignante n'a aucune raison de réclamer la garde de cet animal. Mon client est propriétaire du chien, qu'il a acheté avec son argent et dont il n'a jamais souhaité faire don à Mme Lansky.

Nick se racla la gorge avant de prendre la parole à son tour.

— Votre Honneur, M. Gallagher voudrait nous voir traiter ce cas comme une simple affaire de propriété, mais comme le sait toute personne qui a déjà eu un animal de compagnie, ces derniers ne sont pas des biens ordinaires. C'est pourquoi d'ailleurs les documents officiels de la majorité des villes de la région se réfèrent aux propriétaires d'animaux comme à des gardiens d'animaux. Ma cliente considère ce chien comme un membre à part entière de sa famille. Elle s'est occupée de lui, l'a aimé et a déboursé de l'argent pour satisfaire ses besoins pendant plus de deux ans. Si l'occasion nous en est donnée, nous pourrions produire des documents et des témoins attestant que Becca Lansky a toujours été la principale personne à s'occuper du chien. Malgré cela, Antoine Rodriguez a décidé d'empêcher ma cliente de le voir.

La juge fronce un sourcil et jette un coup d'œil aux documents déposés devant elle.

— A ce que je vois, vous demandez une audience longue.

— C'est exact, fait Nick avec un signe de tête.

La juge me regarde, puis regarde Antoine et conclut :

— La demande de la plaignante est accordée.

10

Jusqu'à ce jour, je croyais que sautiller dans des escarpins à bouts pointus et à talons bobine était une impossibilité physique... mais je me trompais.

— Elle est de notre côté, c'est clair ! je hurle en descendant l'escalier du tribunal.

— Elle nous a accordé une audience longue, c'est tout, dit Nick avec un large sourire qui vient contredire la prudence de ses paroles.

— D'après vous, qu'est-ce qui l'a ralliée à notre cause ?

J'écarte la mèche de cheveux qui tombe dans mes yeux, mais deux secondes après, le vent la ramène sur mon visage.

— ... votre promesse de produire des preuves ou la façon dont Antoine ne cessait de la fixer ?

— Cela peut être n'importe quoi, mais à mon avis, Antoine s'est tiré une balle dans le pied avec sa propre déclaration.

A ces mots, Nick s'arrête en bas de l'escalier et se tourne vers moi.

— Quiconque lit son document comprend qu'Antoine a quelque chose de personnel à régler avec vous. Et laissez-moi vous dire une chose...

Il s'approche d'un air de conspirateur.

— ... je connais suffisamment le juge Thompson pour savoir qu'elle n'a aucune indulgence pour les règlements de comptes.

Je rassemble mes mains en signe de prière.

— Je jure devant Dieu que si jamais j'ai une petite fille un jour, je lui donnerai le prénom de cette femme !

— Ne nous emballons pas, Becca.

— Non, ne vous emballez pas, dit une voix de femme derrière nous.

Yvonne. Elle est là, avec Antoine et leur avocat, Clint Gallagher, à nous regarder depuis la dernière marche de l'escalier. Yvonne plisse les yeux et attaque :

— Tu ne l'emporteras pas au paradis, tu sais. On va gagner la prochaine manche et on n'aura plus jamais à voir ta sale tête.

Visiblement mal à l'aise, Clint baisse les yeux sur ses chaussures et dit :

— Si on y allait, maintenant ?

Antoine acquiesce, et prend Yvonne par la taille pour l'emmener avec lui.

— Vous savez à qui elle me fait penser ? me demande Nick en les regardant s'éloigner. A Cruella.

— C'est exactement ça ! Si ce n'est que Cruella avait meilleur goût pour les mecs !

— Ah bon ? Cruella avait une histoire d'amour ?

— Pas que je me souviene, en fait, mais quand on connaît Antoine, on sait qu'il vaut mieux être seule qu'avec lui.

— Et pourtant, vous l'avez épousé...

Je pousse un soupir résigné.

— O.K., je n'ai jamais dit que *mes* goûts pour les mecs valaient mieux que les siens ! En plus, il m'a fait sa demande en haut de la Tour Eiffel. Comment aurais-je pu refuser ?

Songeur, Nick reprend :

— Mais avant, il a bien dû faire quelque chose qui vous a plu pour que vous le laissiez vous emmener en haut de la Tour Eiffel ?

Je me sens rougir d'embarras.

— Oui, il a fait quelque chose qui m'a plu : il m'adorait. J'ai toujours su qu'il n'était pas l'homme de ma vie, mais cette façon qu'il avait d'être aux petits soins, de me faire la cour... J'ai dû m'imaginer qu'il aimait assez pour deux.

Nick me regarde puis secoue la tête.

— S'il n'en faut pas plus pour vous faire dire oui, je suis étonné que vous n'ayez été mariée qu'une seule fois.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Parce que, Becca, ça doit être très facile d'adorer une femme comme vous.

— Il t'a dit ça ? s'écrie Leah.

— Hé ! pas de quoi en faire toute une histoire !

Je m'affale sur le canapé de Leah et défais mes chaussures.

— Il a dit que cela devait être facile de m'adorer, pas qu'il m'adorait effectivement.

— Mais il *pourrait* t'adorer.

Leah s'assoit sur le bras du canapé, en face de moi et fait claquer ses mains sur ses genoux.

— Tu *pourrais* être adorée par un avocat ! C'est tellement mieux que de l'être par un vendeur de voitures d'occasion.

Je souris et secoue la tête.

— Sauf qu'Antoine n'est pas un simple vendeur. Cette minable affaire lui appartient.

Leah hausse les épaules.

— Bon, reste que Nick est diplômé *magna cum laude* de l'école de droit de Stanford, tandis qu'Antoine a foiré son cursus au City College.

Et, tout en lissant les plis de sa robe kaki, elle ajoute avec un sourire malicieux :

— Qu'est-ce que tu vas porter au dîner annuel de l'American Bar Association ?

Je proteste de la main.

— Je n'ai pas l'intention de sortir avec Nick.

— Allez, Becca, reconnais-le : il est parfait pour toi.

— Tu m'as dit ça de chaque mec avec qui je suis sortie.

— C'est faux, répond-elle en secouant la tête énergiquement. Je ne l'ai jamais dit d'Antoine.

— O.K., un point pour toi. (Je soupire.) Je crois même que tu m'avais dit que tu ne le sentais pas trop.

— Et j'avais raison. Pourquoi tu t'amouraches toujours des mauvais mecs ?

— Parce que si je m'en tenais aux bons, je pourrais toujours attendre...

— Il y a plein de types tout à fait bien autour de nous. Tiens, prends Bob par exemple.

Je lève les yeux au ciel : on est samedi après-midi, Jack vient juste de s'endormir pour sa sieste après avoir hurlé pendant deux heures, il a été un vrai petit monstre toute la semaine, notamment à cause d'une méchante infection à l'oreille. Mais croyez-vous que Bob se serait proposé pour rester à la maison et aider Leah à s'occuper du petit ? Non, il a préféré aller faire du golf.

Un instant, je songe à rappeler cette réalité à Leah, mais je trouve une meilleure repartie.

— O.K., dis-je en triturant l'air de rien mon vernis à ongles écaillé. Il y a sans doute quelques mecs bien sur cette Terre... En fait, si je devais donner un nombre, je dirais... huit.

— Huit ?

— Ouais. Un mec bien par continent... et peut-être deux au Tibet.

— T'es vraiment impossible, comme fille.

— Pourquoi ? Parce que je ne ressens pas le besoin de vivre une grande histoire d'amour ?

Ecoute, Leah, il n'y a qu'une chose qui me manque, dans la vie : mon chien.

— Je crois que tu oublies une chose, reprend Leah en se penchant vers moi. Les hommes *sont* des chiens. Comme eux, ils doivent être éduqués très jeunes ; s'ils ont été mal élevés, tu ne peux pas grand-chose pour eux. Il ne reste plus qu'à les faire piquer.

— Je ne suis pas une fan de l'euthanasie pour les animaux, je réponds en riant. Peut-être qu'on peut se contenter de les neutraliser.

— Et puis, il y a les autres, les bons, continue Leah. Les mignons, les affectueux, qui sont fidèles et protecteurs, et ne vont pas traîner dans les jambes des autres femmes.

— Il existe aussi des hommes comme ça ?

— Becca, ton avocat est un homme comme ça. Et en plus, ajoute-t-elle avec un grand sourire satisfait, il t'adore !

— Bonjour Nick, désolée, je suis en retard. Le...

Je m'arrête net en apercevant le caniche noir couché devant le bureau de Nick.

— Bonjour Becca, répond Nick en tripotant son stylo. Désolé pour Dandy : visiblement, il ne se sent pas très bien aujourd'hui et je préfère garder un œil sur lui.

— Ah, O.K. Aucun problème.

Je me baisse pour caresser la fourrure de Dandy, au moins aussi bouclée que les cheveux de son maître. En signe de reconnaissance, il lève vers moi ses grands yeux noirs avant de s'étirer jusqu'à l'écuelle remplie d'eau qui se trouve à côté de lui.

— Il a une bonne descente à ce que je vois.

— Oui, il s'est mis à picoler ces derniers temps. Mais ça va, je ne m'en fais pas. J'ai sans doute été trop protecteur avec lui, répond Nick en riant... d'un rire forcé.

— Ecoutez, on peut repousser notre rendez-vous si vous voulez...

Nick fait non de la tête et m'invite à m'asseoir.

— Votre chien n'est pas moins important que le mien, et je sais qu'il ne vous est pas facile de venir en semaine.

— C'est vrai, mais votre chien...

— ... va s'en tirer, termine Nick. J'étais à l'instant au téléphone avec la dresseuse de Bailey. Elle a promis de témoigner en votre faveur. Selon elle, Antoine ne vous a jamais accompagnée quand vous emmeniez Bailey à l'école de dressage. Cela dit, d'après votre déclaration, il serait venu une fois...

Sur ces mots, Dandy se lève, fait deux pas... et pisse sur mes chaussures. Nick, tout confus, se lève d'un bond et fait le tour du bureau.

— Je suis vraiment désolé ! Il ne fait jamais ça !

Il attrape un Kleenex et se baisse pour essuyer mes chaussures.

— Je vais le faire, ne vous inquiétez pas.

Je m'empare du Kleenex et lui fais signe de s'éloigner.

— J'ai toujours eu des chiens et tous m'ont pissé dessus à un moment ou à un autre.

— Vous êtes une femme d'expérience, vous ! Hein, mon pote, pas vrai ? ajoute-t-il en prenant Dandy par le menton. A votre avis, c'est quoi son problème ?

— Sans doute une simple infection urinaire.

— Peut-être. En deux jours, c'est la seconde fois que ça lui arrive. Mais c'est vrai qu'il a un comportement bizarre depuis plus longtemps que ça. Sans compter qu'il a perdu du poids. Vous ne le

trouvez pas un peu maigre ?

— Oui... il pourrait prendre un kilo ou deux, mais ce n'est pas non plus le Calista Flockhart du monde canin. Si ça vous inquiète tant que ça, pourquoi ne pas l'emmener chez le vétérinaire ?

— C'est bien tout le problème, répond Nick en secouant la tête. Avant que ma mère n'entre en maison spécialisée, elle et Dandy vivaient à Los Gatos, et je n'ai pas encore trouvé de véto dans la région.

— Alors emmenez-le aux urgences.

— A vrai dire, je n'ai pas eu à m'occuper d'un chien depuis la mort de mon labrador, il y a huit ans. Et je ne sais pas où se trouvent les cliniques.

Il ne m'en faut pas plus. Je saisis mon sac et me lève :

— Allons chez mon vétérinaire. Si le Dr Degen n'est pas disponible, quelqu'un d'autre le sera.

— Vous êtes sérieuse ?

Nick se lève, puis rougit et se raidit soudain.

— Merci de votre aide. Mais vous n'avez pas à m'accompagner, vous savez...

Je remarque un léger tiraillement aux coins de ma bouche. Malgré ses fossettes et ses magnifiques yeux bleus, j'avais cru que Nick était un avocat implacable, prêt à voler à mon secours et à massacrer le dragon qu'est mon ex-mari. Mais l'homme qui se tient devant moi n'a rien d'implacable. C'est juste un gars adorable, qui aime vraiment son chien. Et en cet instant, il est vraiment l'homme le plus sexy du monde. Alors, en le prenant par le bras, je me lance :

— Je viens avec vous.

— Il a effectivement une infection urinaire, mais il y a plus grave.

Le Dr Degen tapote la tête de Dandy.

— Il faut attendre les résultats des analyses pour confirmer le diagnostic, mais je pense qu'il souffre de diabète.

— Ô mon Dieu ! dit Nick, horrifié.

Le Dr Degen ourle les lèvres d'un sourire amusé. Je tente de rassurer Nick en lui disant, avec une tape amicale sur le bras :

— Vous savez, beaucoup de chiens font du diabète et, tout comme les hommes, ça ne les empêche pas de vivre longtemps et tout à fait normalement.

— Mais à quoi est-ce que c'est dû ?

— Il y a de nombreux facteurs, explique le Dr Degen en penchant la tête sur le côté. Par exemple, votre chien fait-il beaucoup d'exercice ?

— Je l'emmène courir avec moi 2 km chaque matin.

J'examine de haut en bas la fine silhouette de Nick et je le crois que parole.

— O.K., ce n'est pas une question de poids, mais il y a d'autres explications possibles. En particulier celle selon laquelle les caniches auraient une prédisposition génétique au diabète. Comme je vous l'ai dit, le mieux est d'attendre les résultats du labo et s'ils confirment mon diagnostic, alors je le mettrai sous insuline.

Nick acquiesce solennellement.

— Faudra-t-il que je l'amène ici tous les jours pour le traitement ?

— Non, répond le Dr Degen en s'avancant vers Nick. Vous pourrez lui faire les piqûres vous-même. Je sais, c'est impressionnant, mais vous devriez y arriver, non ?

En m'adressant un clin d'œil, elle se dirige vers la porte.

— On vous appellera demain pour les résultats, et si vous le jugez nécessaire, vous pourrez venir suivre une petite formation pour apprendre à faire les piqûres. Je vous donnerai aussi quelques conseils alimentaires pour Dandy.

Nick attend qu'elle soit sortie de la pièce pour se tourner vers moi.

— Merci mille fois de m'avoir emmené ici. Vous me prenez sûrement pour un type totalement fou et ridicule...

— Ouhouh, ressaisissez-vous ! Je suis simplement une femme qui vous paie quelques milliers de dollars pour obtenir la garde de mon chien.

— Hum. Vous avez raison.

Nick sourit et s'agenouille devant Dandy.

— Il est presque 15 heures. Allez-vous retourner au bureau ?

— J'ai dit à ma chef que ma sœur devait passer une autre série d'examens médicaux et que je prenais aussi mon après-midi pour l'accompagner.

Quittant Dandy des yeux, Nick porte sur moi un regard inquiet.

— Qu'est-ce qu'elle a, votre sœur ?

— Eh bien, pour commencer, je n'ai pas de sœur. Mais comme ma chef m'a clairement fait comprendre qu'il était hors de question que je prenne des congés pour une histoire de garde de chien, je me suis soudain trouvé des liens de famille avec une femme invisible atteinte de problèmes cardiaques.

Nick hausse les sourcils :

— Et c'est passé ? Elle n'a pas trouvé une étrange coïncidence dans le timing des problèmes cardiaques de cette toute nouvelle sœur ?

— Venant de quelqu'un d'autre, elle n'aurait sans doute pas gobé un tel mensonge. Mais j'ai la réputation d'être l'une des personnes les plus honnêtes et les plus morales de la boîte. Je ne sais pas si ça veut dire grand-chose, j'ajoute en regardant le plafond, mais en tout cas, ça les impressionne beaucoup.

— Mais cette fois-ci, vous n'avez pas trouvé d'autre solution que de mentir ?

— Comment faire autrement ? L'audience ne pouvait pas avoir lieu le week-end, si ?

Je fourre mes mains dans les poches de mon manteau et je précise :

— Bien sûr, je préfère rester fidèle à mes principes moraux, mais quand il s'agit du bien-être de mon chien, je suis prête à tous les sacrifices... Y compris celui de mon honneur.

— Becca, votre honneur n'est pas en cause.

A cet instant, nos yeux se croisent, et la voix de Nick se perd. Les battements de mon cœur s'accroissent. C'est la première fois que je me sens aussi excitée chez le vétérinaire. C'est ce moment que choisit Dandy pour se mettre à geindre, laissant échapper un filet d'urine sur le lino.

Nick secoue la tête.

— Je crois que je ferais mieux d'emmener Dandy dehors jusqu'à la fin de la journée. Une petite balade à Crissy Field, ça vous dit ?

Je souris. Une petite balade tranquille le long de la baie, en compagnie d'un homme charmant et de son caniche incontinent... le paradis ! Le plus flippant, c'est que je ne suis même pas ironique.

— Alors, dites-moi... ça fait combien de temps que vous avez Dandy ?

Nick regarde son chien qui gambade devant nous avant de s'arrêter pour faire connaissance avec le derrière d'un autre chien.

— Je m'en occupe depuis six mois, mais avant ça, ma mère l'a gardé sept ans.

— Et pendant ce temps, vous n'aviez pas de chien ?

Nick acquiesce. Je me surprends en train d'observer la façon dont ses boucles semblent bondir dans le vent, plutôt que d'être emportées.

— Comme je vous l'ai dit l'autre jour, j'ai eu une chienne labrador, qui s'appelait Lacy et qui est morte il y a huit ans. Quand j'ai perdu Lacy, tous mes amis s'en sont mêlés, me répétant sans cesse que je devrais aller à la SPA et adopter un autre chien.

Je grogne de dégoût :

— Comme si les chiens étaient des biens interchangeable !

— C'est exactement ce que je me suis dit ! s'écrie Nick. J'avais aimé Lacy. Prendre un autre chien n'allait pas me consoler comme ça, ni m'exonérer de ma peine.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Un homme qui aime les chiens et qui emploie le mot « exonérer » au détour d'une phrase !

— Ça va ? me demande Nick. Vous avez l'air contrariée ?

— Quoi ? Ah, non, non, ça va.

J'inspire profondément pour me donner confiance.

— En fait, j'étais en train de penser au lien si particulier qui existe entre un chien et son maître.

Je me love dans mon manteau.

— Tout le monde autour de moi pense que je suis folle de me donner autant de mal pour récupérer Bailey, mais ils n'étaient pas là quand ma grand-mère est morte. Quand ma mère m'a appelée pour m'annoncer la nouvelle, Antoine était sorti je ne sais où — sans doute pour batifoler avec Yvonne. Je me suis assise sur le canapé — je m'en souviens parfaitement — et je me suis mise à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Bailey est venue poser sa tête sur mes genoux et est restée près de moi comme ça. Elle ne m'a pas quittée de la nuit.

Nick sourit d'un air compatissant.

— Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, les chiens sont des êtres compréhensifs. Quand ma mère a commencé à aller vraiment mal, j'ai d'abord cru que je pourrais la prendre chez moi et m'occuper d'elle.

Nick regarde dans le vide, revoyant sans doute quelque image de son passé.

— Je ne suis pas bête. Je sais bien ce qu'est Alzheimer. Je sais qu'une fois que la maladie a atteint un stade avancé, le malade a besoin de soins spécifiques, mais...

— ... mais c'est votre mère, je termine à sa place.

— Exactement.

Nick pousse un soupir.

— Elle était chez moi depuis moins d'une semaine quand elle a cessé de me reconnaître. Elle me prenait pour un intrus. Elle a commencé à me jeter des objets à la figure avant de s'enfermer dans sa chambre.

— C'est dur à croire.

— Moi qui l'ai vécu, j'ai toujours du mal à y croire, répond-il avec un petit rire sans joie. Un moment, j'ai failli appeler la police pour la faire sortir... mais c'est là que Dandy s'est avancé et a commencé à gémir devant la porte fermée.

— Ne me dites pas que...

— Et si ! Elle lui a répondu. Deux minutes plus tard, elle a ouvert la porte, s'est agenouillée et l'a pris dans ses bras. Je ne sais pas exactement si elle l'a reconnu ou si elle a juste vu en lui un animal qui pouvait la reconforter, toujours est-il que c'est grâce à Dandy qu'elle est revenue vers moi ce soir-là.

— Waouh ! Et comment va votre mère, à présent ? Se souvient-elle encore de vous ?

— Oui, plus souvent que l'inverse, répond Nick doucement. En général, elle me sourit quand j'arrive et que Dandy court se blottir contre elle. Puis on allume la télé... j'ai remarqué que *The Crocodile Hunter* était un bon choix d'émission.

— Ah bon ? dis-je avec une grimace. Et pourquoi ?

— Disons que... ma mère se répète souvent, comme tous les gens atteints de cette maladie. Ça a le don de m'agacer. Mais quand on regarde Steve Irwin se battre contre des reptiles venimeux ou vaincre de dangereux serpents, la phrase qu'elle répète sans cesse est : « Pourquoi il fait ça ? » Et vous savez quoi ? Elle peut la poser tant qu'elle veut, la question est toujours pertinente.

Je ris, tandis que Dandy, qui nous devançait de quelques mètres, revient en courant vers de son maître. Nick lui sourit et j'entrevois ses fossettes.

— C'est drôle hein ? dit-il.

— Quoi donc ?

— La façon dont un chien peut rapprocher les gens.

Il est 3 heures du matin et je n'arrive pas à m'endormir.

Je réajuste mon oreiller et je me repasse mentalement ma conversation avec Nick pour la millièème fois. J'essaie de me convaincre que je me fais des films. Après tout, ce n'est pas comme s'il m'avait déclaré un amour inconditionnel. Et pourtant... le ton de sa voix quand il a fait cette remarque sur les chiens qui rapprochent les gens...

Je me force à fermer les yeux. Je me fais des films, c'est sûr. Nick est un super avocat et il est sans aucun doute un très bon maître pour son chien... Mais c'est aussi un homme et les hommes ne sont pas super.

Si on commençait à sortir ensemble, il serait d'abord charmant et attentionné. Il m'emmènerait boire des verres et dîner, peut-être même faire un pique-nique romantique. Tout ne serait que douceurs et merveilles. Puis viendrait ce jour affreux où il oublierait mon anniversaire pour regarder un match de football américain.

Il se rattraperait en m'achetant une carte à quatre-vingt-quinze cents « prête l'envoi ». A l'intérieur, le message pré-imprimé serait : « J'espère que tu as passé une journée supercool », ou une autre bêtise du même genre. Mais je lui pardonnerais cette indélicatesse, car tout le reste serait parfait entre nous.

On emménagerait ensemble et je serais tellement heureuse que je fermerais les yeux sur le coût des chaînes payantes sur notre facture de télé. Il prendrait de plus en plus ses aises, commencerait à me demander de répondre au téléphone quand je serais plongée dans un livre (après tout, il aurait raison, ce ne serait que de la *littérature de gare* !) et une fois qu'il m'aurait bien martyrisée, je rentrerais à la maison pour trouver sa secrétaire la main dans son slip.

Je me retourne dans mon lit, satisfaite de moi : j'ai réussi à me dissuader de commettre la pire erreur de ma vie. Mais voilà que ça recommence : la secrétaire de Nick est une vieille pie de cinquante-huit ans.

Frustrée, énervée, je me lève pour aller chercher un somnifère.

Sept heures de sommeil artificiel plus tard, je me réveille en pensant à Nick. Je jette un œil au réveil posé sur ma table de nuit : 10 heures ! Je me lève en sursaut avant de me rendre compte qu'on est samedi. Bon, de toute façon, je déteste ne rien faire de la matinée. Quand Bailey était là, elle me réveillait toujours à 7 h 30 pétantes. Penser à ma chienne me rappelle cruellement son absence. On se marrait tellement le week-end, quand elle était là.

Je m'extrai du lit et examine mon reflet dans le miroir.

— Allez, j'arrête de m'apitoyer sur mon sort, dis-je tout haut, je vais sortir et profiter de cette

belle journée.

Trois quarts d'heure plus tard, je suis au Mountain Lake Park, en train de lancer du pain rassis à un groupe de canards. Si je pensais réellement passer du bon temps en faisant ça, j'avoue que ce serait assez pitoyable. Mais la seule raison pour laquelle je suis venue dans ce parc, c'est que c'est celui où j'avais l'habitude de venir avec Bailey. Une pulsion masochiste m'a poussée à y retourner pour ruminer mon malheur. Bien entendu, je le reconnais, c'est absolument pitoyable.

Je porte mon regard à l'endroit du parc où les chiens sont autorisés à courir en liberté. Je vois un homme parler à une jolie rousse — de dos, on dirait un peu Antoine. La rousse se penche et flatte le chien.

Et le chien, c'est Bailey.

— Bailey !

Bailey regarde dans ma direction et sa queue se met à frétiller. Et là, en même temps, on se met toutes les deux à courir l'une vers l'autre. Comme dans un de ces films romantiques qui passent tard la nuit sur *Lifetime*. Sauf que Bailey dépasse de loin tous les beaux mecs qui jouent dedans. Finalement, elle bondit sur moi et je la serre dans mes bras tandis qu'elle me lèche le visage.

— Laisse-la tranquille !

Bailey et moi tournons la tête, ne sachant pas très bien à qui de nous deux Antoine s'adresse.

— Allez, viens, Bailey, reviens ici !

Antoine se frappe les cuisses et commence à siffler pour encourager Bailey. Mais celle-ci le flaire et recommence à me lécher le visage. En deux secondes, Antoine nous rejoint.

— Bon Dieu, tu fais quoi, là ?

— Je dis bonjour à ma fi-fille, dis-je, couverte de bave de chien.

— Elle n'est pas ta fi-fille. Elle ne se souvient même pas de toi.

Je lève les yeux vers lui. C'est dingue comme certaines personnes peuvent prendre leurs désirs pour des réalités. Je m'agenouille pour être plus proche de Bailey.

— Cette rousse à qui je t'ai vu parler, c'est qui ?

— Juste une autre propriétaire de chien. On comparait les mérites des différentes races.

Je bondis sur mes pieds.

— Attends une minute. Ne me dis pas que tu te sers de Bailey pour draguer des nanas ?

— Bien sûr que non ! répond-il, mais la couleur de ses joues raconte une toute autre histoire.

— C'est incroyable ! Tu as Bailey, tu vis avec Yvonne, et tu sors Bailey pour qu'elle t'aide à tromper Yvonne ? Comment tu peux encore te regarder dans la glace ?

— Premièrement, Bailey n'est pas un enfant. Ensuite, qu'est-ce que ça peut te faire, ce que je fais à Yvonne ? Je croyais que tu la détestais ?

— Bien sûr, que je la déteste, mais c'est ma prérogative. Toi, en revanche, tu t'es engagé à épouser cette femme. Comment peux-tu manquer à ce point de respect envers elle ?

— Tu es dingue, tu le sais ça ?

Antoine croise les bras.

— Le jour où tu m'as surpris avec Yvonne, je me sentais affreusement mal. J'aurais fait n'importe quoi pour me rattraper.

— Ah oui ? Alors quand tu m'as ordonné de faire mes valises, c'était ta façon de te repentir ?

— Je n'ai pas fait ça avant que...

— Que quoi ? Qu'est-ce que j'ai donc fait pour que tu me haïsses tant ?

Antoine détourne la tête et regarde dans le vague.

— Rien, murmure-t-il. Rien du tout.

A ces mots, une rage froide s'empare de moi.

— C'est ça le problème, hein ? Tu aurais voulu que je sois plus contrariée ? Tu espérais que j'allais défier Yvonne et me battre avec elle pour tes beaux yeux.

Je secoue la tête.

— Nick m'a bien dit que c'était ça ton problème. Mais je ne l'ai pas cru. Je ne pensais pas que tu pouvais être un tel *loser*.

— Je suis un *loser* de vouloir que ma femme soit passionnément amoureuse de moi ?

— Non, mais de tenter de gagner l'amour de ta femme en couchant avec miss Barbie-refaite, en revanche, oui, ça fait de toi un *loser*.

— C'est pas grave, dit Antoine d'un air sombre. De toute façon, j'aurais pu t'offrir une douzaine de roses chaque jour de la semaine, tu ne m'aurais jamais aimé autant que ce chien.

Je jette un coup d'œil à Bailey, qui s'est mise à courir autour de moi et à me faire la fête à grand renfort de jappements joyeux.

— Tu as sans doute raison. Mais soyons justes. Bailey est un chien très spécial. Elle a un tempérament drôle et généreux et une force de caractère appréciable dans les situations difficiles.

Je lève de nouveau les yeux et croise le regard d'Antoine.

— ... autant de qualités que tu n'as jamais eues.

La bride de ma chaussure me martyrise le pied tandis que je fais les cent pas devant le tribunal.

— Becca.

Je sens une bouffée d'adrénaline quand j'entend la voix de Nick. Je me retourne.

— Où étiez-vous ? Je suis là depuis une demi-heure !

Nick consulte sa montre.

— Mais l'audience ne commence pas avant quarante minutes.

J'agite la main l'air, balayant l'idée que l'horaire de l'audience puisse avoir le moindre lien avec l'heure d'arrivée d'un avocat à la cour.

— Le Dr Degen et Maria ne sont pas encore là. Vous croyez qu'on devrait les appeler ?

— Non, je crois qu'on devrait les attendre. Je leur ai parlé hier à toutes les deux, et elles sont très désireuses de témoigner en votre faveur.

J'approuve d'un signe de tête.

— Bon, ça devrait bien se passer. Je veux dire, avec le témoignage du véto et de la dresseuse de Bailey, l'affaire devrait être vite pliée, non ?

Nick hésite.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Mon Dieu, Antoine a fait quelque chose, c'est ça ? Il a quitté la ville avec Bailey ? Il essaye de vous corrompre, de vous faire renoncer au procès ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Dites-moi !

Nick m'arrête d'un geste de la main.

— Relax. Antoine n'a rien fait de nouveau. C'est juste que je ne crois pas qu'il existe des affaires gagnées d'avance. Il y a toujours une place pour des coups inattendus.

A ces mots, mon cœur chavire.

— Quel coup pourrait-il nous faire ?

— Le coup ne viendra peut-être pas de lui. Comme je vous l'ai dit il y a quelques jours, l'affaire a été réattribuée au juge Cole. Comme il est nouveau, je ne sais pas trop à quoi m'attendre de sa part.

Nerveuse, je tire sur les pointes de mes cheveux.

— Je déteste ce moment. Vivement que tout soit fini.

— Eh ben tu sais quoi ?

Je me retourne pour voir Yvonne, plantée devant moi, les bras croisés sur sa poitrine à huit mille dollars.

— Pour une fois, on est d'accord sur quelque chose.

Yvonne. Son nom ne me laisse pas dans la bouche le même petit goût acide que d'habitude. Puis j'aperçois Antoine qui s'avance sur le trottoir, et la haine m'embrase de nouveau. Dès qu'il arrive près d'Yvonne, il s'agrippe à son bras.

— Viens, on entre.

Et il l'entraîne dans l'escalier.

— Bon, je vous vois là-haut ! je leur crie à tous deux. Au fait, Yvonne, tu t'es refait décolorer les cheveux ?

Yvonne se retourne et me lance un regard assassin.

— La prochaine fois, choisis le roux.

Je regarde Antoine dans les yeux.

— Il paraît que les hommes préfèrent les rousses.

Je suis presque sûre que, si elle n'avait été bourrée de Botox, Yvonne serait devenue rouge de honte.

— Viens, on y va, dit Antoine.

Et ils disparaissent à l'intérieur du bâtiment.

— Les hommes aiment les rousses ? me demande Nick. Ça sort d'où, ça ?

— De nulle part. C'est rien.

Je plonge dans les yeux bleus pétillants de Nick et ressens une soudaine bouffée de tendresse.

— Merci, Nick. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi dans cette affaire, pour m'avoir écouté médire sur mon ex et pour...

Ma voix se perd et Nick lève des sourcils interrogateurs.

— Pour ?

— Pour être l'un des huit mecs bien de cette Terre.

— Tout le monde debout. La session est ouverte sous la présidence du juge Cole.

Tout le monde se lève. J'ai le cœur au bord des lèvres. Nick me serre la main pour me donner du courage. Un homme corpulent, un peu chauve, s'installe à la place du juge.

— Première affaire. Lansky contre Rodriguez.

Je me mords la lèvre pour ne pas pleurer.

— Nous débiterons par votre plaidoirie.

— Votre Honneur, commence Nick. Je suis Nicolas Abramson, l'avocat de Becca Lansky. Ma cliente et son ex-mari, Antoine Rodriguez, partageaient la garde de leur chien, Bailey, depuis six mois, suite à leur divorce. Chaque mois, ils se retrouvaient au même endroit pour faire l'échange. Aucune des deux parties ne nie ce fait. Mais à présent, Antoine affirme qu'il n'y a jamais eu d'accord verbal pour mettre en place cet arrangement. Et il interdit à Mme Lansky de voir son chien. Il prétend même qu'elle est violente et négligente envers le chien. Or, ce point est en contradiction avec le fait que c'est Mme Lansky qui a toujours emmené le chien à l'école de dressage comme à toutes ses visites chez le vétérinaire. La vérité, c'est que M. Rodriguez sait parfaitement que le chien est bien mieux traité quand il est avec Mme Lansky. Ses motifs de la tenir éloignée de l'animal n'ont rien à voir avec le bien-être du chien, mais répondent au désir de M. Rodriguez de causer à ma cliente une souffrance émotionnelle. Nous prouverons aujourd'hui non seulement que M. Rodriguez devrait se voir contraint d'abandonner la garde totale de Bailey à Mme Lansky, mais aussi qu'il est coupable d'avoir volontairement infligé à ma cliente une détresse émotionnelle, qui mérite une compensation.

Nick se rassoit et me serre de nouveau la main. Mais cette fois-ci, je m'y accroche une seconde de plus que la dernière fois.

L'avocat d'Antoine se lève à son tour.

— Votre Honneur, mon client n'a aucun intérêt à faire souffrir gratuitement Mme Lansky. Il souhaite simplement conserver la garde de son chien — chien qu'il a acheté avec son argent personnel et qui vit avec lui depuis douze semaines. M. Rodriguez a, il est vrai, permis à Mme Lansky de rendre visite à Bailey suite à leur divorce, mais il n'a jamais eu l'intention de pérenniser cet arrangement. Un divorce est toujours un événement traumatisant sur le plan émotionnel. Heureusement, M. Rodriguez et Mme Lansky n'ont pas d'enfants. Le partage de leurs biens devrait donc être plus simple que pour d'autres couples séparés. Et pourtant, Mme Lansky essaye maintenant de profiter de la situation en traînant mon client devant un tribunal pour la garde du chien. M. Rodriguez aime Bailey. Il lui a toujours procuré soins et affection. Tout ce que nous demandons, c'est que le *statu quo* soit maintenu et que M. Rodriguez puisse poursuivre sa vie tranquillement.

Je jette un regard inquiet à Nick. Il me gratifie d'un petit sourire.

— Restez forte, me murmure-t-il. La bataille a commencé : le bien contre le mal.

— Oui, je réponds à voix basse. Mais c'est bien connu : ce ne sont pas toujours les bons qui gagnent.

Nick sourit.

— Cette règle ne tient plus quand le méchant est un crétin.

Les témoins sont appelés un par un. La dresseuse comme la vétérinaire témoignent brillamment de mon attention et de mon dévouement pour mon chien. Cela dit, Antoine aussi a de bons témoins à citer : le propriétaire d'une boutique d'accessoires pour chiens (qui se trouve également être un de ses vieux potes de foot de l'époque du lycée) et une voisine — trop attirante pour être honnête — qui affirme avoir souvent croisé Antoine en train de promener Bailey quand elle-même sortait son cocker.

Enfin, Nick m'appelle à la barre.

— Madame Lansky, dit-il en s'adressant à moi sur un ton plus formel que jamais, pouvez-vous nous dire exactement quand Antoine a acheté Bailey ?

— Le 12 février 2003, moins d'une semaine avant notre anniversaire de mariage.

— Le chien était-il un cadeau d'anniversaire ?

J'acquiesce.

— Oui. Antoine a longtemps refusé d'avoir un chien, mais il savait que j'en voulais vraiment un, alors... (je hausse les épaules) il m'a offert Bailey.

— Qui a eu l'idée de ce nom, Bailey ?

— C'est moi. Sa couleur me rappelait l'irish coffee, alors je me suis inspirée, pour le baptiser, du Bailey's, la crème de whisky irlandaise.

— Madame Lansky, porter cette affaire devant les tribunaux vous a coûté énormément de temps et d'argent. Pouvez-vous expliquer à la cour ce qui vous a poussée à un tel investissement juste pour un chien ?

— J'aime Bailey. Je l'ai vue grandir, je l'ai soignée quand elle était malade. Et quand c'est moi qui étais malade, Bailey était aussi là pour moi. Quand j'avais besoin de réconfort, elle ne faisait jamais défaut. Bailey mérite les meilleurs soins, elle mérite le respect. J'ai toujours veillé à lui apporter tout cela, et je ne demande qu'à pouvoir continuer à le faire. Je sais que pour Antoine, elle n'est qu'un animal de compagnie, mais pour moi... (je reprends mon souffle en tremblant d'émotion) ... pour moi, Bailey fait partie de la famille. Et pour sa famille, on se bat.

Nick sourit.

— Je n'ai plus de questions, merci.

Clint Gallagher se lève à son tour et s'avance à la barre.

— Madame Lansky, mon client vous a-t-il jamais dit que Bailey était un cadeau ?

— Eh bien, il n'a pas employé ce...

— Répondez par oui ou par non, s'il vous plaît.

J'avale ma salive et je réponds :

— Non, il...

— Vous a-t-il donné une carte qui le suggérerait ?

Quelle question injuste ! En trois ans de vie commune, Antoine ne m'a jamais offert une seule carte.

— Non, mais...

— Vous affirmez avoir toujours payé les visites de Bailey chez le vétérinaire, mais n'est-il pas vrai que tant que vous étiez mariés, vous avez réglé ces frais avec l'argent de votre compte commun ?

— Tant que nous avons été mariés, oui, c'était le cas, mais ensuite...

— Un oui ou un non suffit, je vous le répète, madame Lansky. Avez-vous déjà vu mon client se montrer violent envers le chien ?

— Non, je réponds, les mains serrées.

— Ainsi, votre seul argument pour réclamer la garde d'un chien que mon client a acheté, est que vous croyez l'aimer davantage que M. Rodriguez ?

— Non, réponds-je fermement. Je ne *crois* pas l'aimer davantage.

Et j'ajoute, en regardant Antoine dans le blanc des yeux.

— J'en suis sûre.

— Ma décision est arrêtée.

Le juge Cole se racle la gorge solennellement.

— Monsieur Rodriguez, je ne doute pas que Bailey compte beaucoup pour vous et je n'ai aucune raison de penser que vous l'avez maltraitée.

— Oh ! mon Dieu ! dis-je dans un murmure.

Nick glisse sa main dans mon dos pour m'encourager.

— Cela dit, l'argument selon lequel vous n'aviez aucun arrangement écrit pour vous partager la garde de Bailey, après l'avoir effectivement fait pendant des mois, me semble plus que douteux. Par ailleurs, j'ai lu votre déclaration. Elle ne ressemble pas du tout au discours d'un homme prêt à poursuivre sa vie de son côté. On dirait plutôt, à le lire, que l'objectif premier du document est de faire souffrir quelqu'un d'autre. La plupart de vos accusations à l'encontre de Mme Lansky n'ont rien à voir avec votre chien. Il est évident que vous n'êtes plus tous deux en mesure de vous partager la garde de Bailey. C'est pourquoi la cour se prononce en faveur de la plaignante. M. Rodriguez devra rendre le chien à Mme Lansky d'ici à la fin de la semaine et, à partir de ce moment-là, elle en assumera seule la garde. De plus, M. Rodriguez s'est rendu coupable d'avoir volontairement infligé à la plaignante une réelle détresse émotionnelle et, à ce titre, paiera à Mme Lansky six mille dollars de réparations. L'affaire est close.

En entendant ce verdict, je me mets à crier de joie et à applaudir. Je ne crois pas que ce soit très approprié dans un tribunal, mais je ne peux m'en empêcher. Nick se penche vers moi et me serre dans ses bras — une étreinte brève mais intense — et m'invite à me lever. Antoine n'est pas aussi prompt à bouger. Il me fusille du regard tandis que je m'éloigne de mon siège. Je m'en fiche. Après tout, pourquoi m'en soucierais-je ?

Nick et moi sortons de la salle d'audience. Je le serre de nouveau dans mes bras — plus longuement cette fois-ci.

— Vous avez réussi ! Grâce à vous, je vais récupérer mon bébé !

Antoine entre dans le hall avec Yvonne.

— Je vais faire appel, dit-il, et d'après mon avocat, on peut demander une suspension de la décision du juge jusqu'à l'appel. Une fois que j'aurais obtenu ça, je...

— Tu vas lui rendre le chien, dit Yvonne. Aujourd'hui même.

Antoine la regarde sans comprendre.

— Il s'agit d'un chien, Antoine. Un chien que tu as acheté pour ton ex-femme, bon Dieu ! Rends donc Bailey à Becca et achète-moi un nouveau chien. Je préférerais avoir un *petit* chien, de toute

façon. Tu sais, du genre de ceux qui rentrent dans un sac à main.

— Tu n'es plus avec moi dans cette affaire, alors ? gémit Antoine.

Yvonne ne répond pas. C'est inutile, à vrai dire.

Antoine semble au bord des larmes.

— On t'amènera Bailey vers 17 heures, annonce Yvonne sèchement. Tu as intérêt à être chez toi.

Et elle s'en va, furieuse, Antoine sur ses talons, la queue entre les jambes, comme on dit.

— N'oublie pas mon chèque ! je lui crie, avant de me retourner vers Nick en souriant. Je crois que c'est le plus beau jour de ma vie.

— Je suis heureux pour vous, Becca, répond-il, en se balançant d'un pied sur l'autre... mais je me demandais une chose : vous n'auriez pas par hasard acheté un chat avec Antoine, quand vous étiez mariés ?

— Euh... non.

— Alors un hamster, peut-être ? Ou n'importe quel animal pour lequel vous seriez prête à traîner Antoine en justice ?

— Non, nous n'avons que Bailey. Pourquoi ?

— Parce que j'espérais trouver un prétexte pour continuer à vous voir. Il rougit et rit de bon cœur. Si vous me trouvez grossier, n'hésitez pas à me gifler.

Avec un léger sourire, je réponds :

— Vous me croyez assez stupide pour frapper mon avocat en plein tribunal ? Sans compter que je n'ai aucune envie de vous gifler.

Nick cligne des yeux.

— Ah bon ? De quoi avez-vous envie, alors ?

— De ça.

Je me penche vers lui et mes lèvres effleurent les siennes. Ses mains trouvent ma taille et m'attirent tout contre lui. Leah avait raison : les hommes sont des chiens, et Nick est le meilleur d'entre eux.

TITRE ORIGINAL : FOR THE LOVE OF A DOG

Traduction française : CLOTILDE MEYER

© 2005, Kyra Davis. © 2009, Traduction française : Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

JANE SIGALOFF

Toute la vérité



**RED
DRESS**
I N K®

1

Fébrile, Katie Fletcher consulta plusieurs fois sa montre en courant dans les couloirs des studios de télévision aussi vite que le lui permettaient ses talons aiguilles. Avec sa chevelure parfaite flottant dans son dos, elle avait tout d'une publicité vivante pour un shampoing. Depuis longtemps déjà, Katie était experte dans l'art de dissimuler ses sentiments. Ces derniers temps, elle avait atteint l'apogée de ses talents d'actrice.

En entrant dans le studio 6, elle ajusta la veste de son tailleur et prit une profonde inspiration. Forte de plus de deux cents émissions et d'une récompense décernée par un magazine télé, Katie perdait rarement son sang-froid. Si seulement sa gueule de bois pouvait se dissiper... Elle sentait encore l'atmosphère enfumée du bar où elle se trouvait douze heures plus tôt. Quelle idée, de boire ainsi ! L'erreur était humaine, mais pour les médias, son faux pas était une aubaine. Car la soirée de la veille était la cerise sur le gâteau qu'ils attendaient...

* * *

— On s'en va ! lança Tom. Je te rappelle que tu as une émission à présenter, demain après-midi.

— Comme tous les jours. Allez, un dernier verre pour la route...

— Tu disais déjà ça avant de t'enfiler tes trois derniers *mojitos*. Je doute que la route ait encore soif. Si je ne te connaissais pas, et si tu n'étais pas ma patronne, je croirais que tu n'as pas envie de rentrer chez toi.

Tom s'interrompit, de peur d'être allé trop loin. Après tout, il n'était qu'un modeste enquêteur — éméché, certes — et même si toute hiérarchie s'était dissipée à la seconde où ils avaient franchi l'entrée de ce bar, Katie pouvait le remettre à sa place à tout moment.

— Vite, convoque les journalistes ! railla-t-elle en songeant aux tabloïdes. Je vois d'ici les gros titres : « Katie Fletcher se soûle à mort, un soir de semaine, au S Cargo », « Accro au sexe et à l'alcool » « Qu'est-il donc arrivé à l'animatrice préférée des téléspectateurs ? » Il faudra que je découpe les articles pour mon album.

— Allons, on n'en est pas là, quand même, répondit Tom en riant.

— C'est pourtant mal parti, je t'assure, dit Katie, en quête de l'oubli que procure l'ivresse.

Comment pouvait-elle avoir éclusé plus de cinq cocktails et se sentir encore sobre ?

— Tous les journaux ne parlent que de ça, reprit-elle.

— Je vais t'appeler un taxi. Si tu dois faire l'émission de demain avec des lunettes noires, je ne veux pas que ce soit par ma faute.

— D'accord. Tu as gagné...

Si seulement elle pouvait se téléporter dans son lit d'un simple claquement de doigts...

— Mais prends garde à toi, Tom. Je suis une briseuse de ménages, après tout.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux.

— Moi non. Mais les lecteurs croient tout ce qu'ils lisent. Nuance.

— De toute façon, je ne suis pas marié.

— Il faut dire que tu as à peine douze ans, railla Katie.

— J'en ai vingt-quatre, protesta Tom.

— Cela revient au même.

— J'ai une copine, assura-t-il, et c'est du sérieux.

— Ne t'en fais pas, je ne suis pas intéressée, de toute façon.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire..., bredouilla Tom.

Katie fut amusée de le voir se troubler de la sorte.

— C'est juste que... Tu n'as que dix ans de plus que moi.

— Huit, précisa Katie.

— D'après le *Herald*, tu as trente-quatre ans.

— Génial. Non seulement ils me font une réputation de délurée, mais ils me vieillissent en plus !

— Stuart m'a dit que, selon un autre article, tu as même trente-huit ans.

— Tel que je connais Stuart, les paris sur mon âge réel vont bon train, au bureau. Si ces maudits journalistes ne sont même pas capables de donner mon âge sans se tromper, comment leurs lecteurs peuvent-ils gober les horreurs qu'ils écrivent ?

Les paris étaient ouverts, en effet, même s'ils n'avaient misé qu'une livre sterling chacun et qu'ils n'étaient que huit à jouer.

— J'ai trente-deux ans à peine, déclara Katie.

Seigneur... Tom avait la certitude qu'elle n'en avait que trente et un.

— Simple curiosité, les collègues pensent que j'ai couché avec Jamie Joseph, ou pas ?

Réticent, Tom rougit.

— Alors ? Sérieusement, j'aimerais bien savoir, insista la jeune femme.

— Non. Mais un tas de filles disent que tu es folle de ne pas l'avoir fait. Apparemment, il a des abdos d'enfer.

— Et un ego surdimensionné... Sans parler d'une épouse légitime, bien sûr.

Dans les faits, Katie avait dîné au restaurant avec Jamie Joseph — ancien footballeur, mannequin et dragueur impénitent depuis que son couple allait à vau l'eau — mais uniquement pour le persuader d'accorder une interview exclusive à son émission.

Certes, Jamie était un beau parleur, un vrai séducteur. Katie s'était évanouie sur son canapé après avoir bu plus que de raison. Mais rien de plus. Et il suffisait d'examiner de près la photo de son départ piteux, à 2 heures du matin, pour constater qu'elle avait dormi tout habillée. Elle avait même des marques sur la joue, là où le coussin avait laissé son empreinte.

Hélas ! maintenant que Jamie était officiellement retourné auprès de sa femme, c'était la faute de Katie s'ils avaient rompu, au départ. Pure fiction. Les tabloïdes d'un jour avaient beau finir par tapisser la litière du chat le lendemain, Katie savait que la presse ne pourrait plus jamais dresser son portrait sans que cette histoire ne remonte à la surface. C'était sa parole contre celle de Jamie et, aux yeux des journaux à scandales, elle était coupable tant que son innocence n'était pas prouvée.

En prenant connaissance de ses messages téléphoniques, Katie constata avec effroi qu'il était plus de minuit. Ils n'étaient sortis que pour prendre un verre vite fait après le boulot, histoire de créer

une cohésion au sein de l'équipe. Or, il ne restait apparemment plus que Tom et elle, au bar.

Sur le trottoir, Katie trébucha et perdit soudain tout contrôle de sa chaussure gauche. Elle se rattrapa *in extremis* en s'accrochant au bras de Tom. Les flashes se mirent aussitôt à crépiter. Son faux pas venait d'être capturé par une poignée de paparazzi avides qui n'étaient venus que pour traquer les people présents au bar.

Et Katie venait, malgré elle, de leur servir sur un plateau l'épisode suivant de sa vie dissolue...

* * *

— Antenne dans dix secondes, neuf, huit, sept, six...

Stuart, le réalisateur, fit tranquillement le décompte pendant que Fiona, la productrice de Katie, aboyait des instructions de dernière minute dans l'oreillette de la jeune femme, au son d'un générique tonitruant.

Les spectateurs présents dans le studio se mirent à applaudir, à crier, tandis que le chauffeur de salle agitait follement les bras pour encourager le groupe d'invités. De toute évidence, le public était chaud. Katie entendit à peine son signal. Elle n'osait croire qu'ils étaient sincèrement heureux de la voir...

— Trois, deux...

De là où elle se tenait, derrière le plateau, les acclamations semblaient chaleureuses. La gladiatrice préférée de la ménagère se prépara à surgir dans l'arène.

— ... Un !

Dès que le panneau coulissa pour révéler la présentatrice, les applaudissements s'intensifièrent. Avec un hochement de tête professionnel, Katie avança jusqu'à son repère, ignorant le public, et adressa un sourire radieux à la caméra. Une journée de travail comme les autres, en somme...

— A toi, Katie !

— Bonjour à tous ! Aujourd'hui, dans *Toute la vérité*, nous allons évoquer le thème des secrets dévoilés. Nos invités du jour ont en effet porté pendant des années le poids d'un lourd secret...

Heureusement qu'il y avait le prompteur, car Katie avait l'esprit ailleurs. Les journaux du soir n'allaient pas tarder à paraître. Publieraient-ils une photo d'elle avec Tom ? Le problème, avec le mois d'août, c'est que c'est un mois creux, côté actualité. Elle pria en silence qu'un événement important survienne. Oh, rien qui bouleverse le monde ou qui mette des vies en péril, non, juste un petit scandale financier, un politicien corrompu ou une grossesse royale... De quoi faire diversion.

— Nous demanderons à nos invités s'ils trouvent judicieux de cacher certaines choses à l'être aimé et si la vérité finit toujours par éclater au grand jour. La franchise est-elle forcément la meilleure solution ? Notre premier invité, lui, a décidé de ne plus vivre dans le mensonge. Il vient de tout avouer à sa femme, après dix-huit mois de mariage.

Le public retint son souffle.

— On passe sur la caméra deux et trois... C'est ça. Super, entendit-elle dans son oreillette.

Écoutant les instructions de Stuart, Katie se tourna vers la caméra de droite. Sur l'estrade, un siège vide attendait le premier témoin.

— Merci d'accueillir Daniel Red... fern.

Son hésitation fut à peine perceptible, mais, en son for intérieur, Katie était au bord de la panique. Ce nom lui était par trop familier. Si seulement elle avait pris le temps de consulter ses notes, ce matin...

Au moment où Daniel prenait place, Katie croisa son regard. L'estomac de la jeune femme se

serra. Il avait moins de cheveux et perdu un peu de poids, mais c'était bien son ex-petit-ami qu'elle venait de présenter au pays tout entier, en direct !

Il s'était donc marié... Elle l'ignorait. Cela faisait presque deux ans qu'elle ne l'avait pas vu. Mais quand votre mec vous quitte pour votre meilleure amie, il n'y a qu'une façon de réagir : mal.

2

— Bonjour, Daniel.

— Vous pouvez m'appeler Dan.

Bien sûr. Quand ils étaient ensemble, elle l'appelait Dan. Mais à l'époque, il affirmait aussi être hétérosexuel, alors il pouvait avoir changé de diminutif, non ? Trois petites lettres en plus ou en moins, ce n'est pas grand-chose, même quand ces trois lettres sont un g, un a et un y, songea-t-elle amèrement.

— Très bien. Donc, Dan, depuis combien de temps êtes-vous conscient de votre homosexualité ?

Cela faisait deux ans que Katie n'avait pas posé les yeux sur lui. Et voilà que, dans la tourmente de sa vie personnelle, elle était sur le point d'interviewer son ex sur sa sexualité, en direct à la télévision ! Elle allait devoir faire appel à tout son professionnalisme et son courage pour tenir le coup.

— Pour être honnête, depuis le début de mon adolescence, je crois...

— Le début de votre adolescence ?

Les deux années qu'ils avaient passées ensemble n'avaient donc été qu'une imposture ! Si Dan avait été honnête, elle aurait moins souffert de son départ avec Sarah. Ou encore Sarah n'aurait pas été attirée par lui. Et Katie n'aurait pas perdu à la fois sa meilleure amie et son petit ami.

— En tout cas, c'est à cette époque que j'ai compris que j'étais attiré à la fois par les filles et les garçons. Je suppose que c'est une chance. En tout cas, j'ai toujours apprécié mes rapports avec les femmes.

Ses rapports avec les femmes ! En tout cas, il avait su lui donner l'impression qu'elle était spéciale, à l'époque. Elle aurait dû déceler des signes, non ? Quelque force supérieure aurait pu lui envoyer un texto pour la mettre en garde.

— Sachant que vous préféreriez les hommes, vous vous êtes tout de même marié ?

L'audience de *Toute la vérité* ne cessait de grimper depuis la révélation des frasques supposées de Katie, dont le moral était, lui, au plus bas. Dan n'avait pas changé. Par chance, personne d'autre dans le studio ne semblait avoir deviné leur passé commun.

— Oui, il y a dix-huit mois. Je le regrette pour elle.

Ce type ne s'attendait quand même pas à ce qu'elle ait de la peine pour lui ?

— Mais pourquoi vous-êtes marié si vite ? Je sais que nos téléspectateurs se posent aussi la question...

Pas autant que moi, songea-t-elle.

— ... Vous êtes encore jeune. Pourquoi vous presser ?

— Il a presque trente-trois ans, entendit Katie dans son oreillette.

Dans un bruissement de papier, Fiona consultait le dossier de son invité. Une intervention superflue : l'anniversaire de Dan tombait quinze jours avant celui de Katie. Dans son coffret à bijoux, elle avait encore le bracelet d'argent qu'il lui avait offert l'année précédente.

— Nous nous connaissions depuis un certain temps, nous avons tous les deux passé le cap de la trentaine, nous avons connu des moments difficiles, alors nous nous sommes dit, pourquoi attendre ?

— Des moments difficiles ?

Il ne s'était donc pas contenté de la quitter pour Sarah... Il était allé jusqu'à l'épouser. C'était écœurant. Mais cela n'expliquait pas pourquoi il avait décidé de passer dans son émission sans l'appeler au préalable. Un sketch pour la caméra cachée, peut-être ?

— Eh bien, oui, des hauts et des bas. D'une certaine façon, tout cela nous a rapprochés.

Katie prit une profonde inspiration. Elle allait y arriver.

— Et comment votre femme a-t-elle pris votre aveu ?

— En fait, c'est elle qui a abordé le sujet. Elle m'a obligé à affronter certaines choses. Elle était d'un grand soutien, pour moi.

— Elle *était*... ?

— Ces épreuves-là ne sont jamais faciles et je n'aurais jamais tenu le coup sans elle. Mais plusieurs mois se sont écoulés, et elle a sa vie à reconstruire. Je ne lui ai pas apporté ce qu'elle espérait, car j'étais en quête d'autre chose. Elle méritait mieux.

Toutes les femmes du public opinèrent.

— Effectivement, les femmes se marient rarement en rêvant d'une vie sans enfants et d'un divorce provoqué par un mari homosexuel de longue date.

— Doucement, Katie, fit la voix de Fiona dans son oreille — une mise en garde nécessaire et bienvenue.

— Non, admit Dan, les yeux baissés, sachant que sa gêne lui attirait la compassion du public. Mais ce *coming out* est la meilleure chose que j'aie jamais faite. J'ai l'impression d'être libéré d'un grand poids. Mon soulagement est énorme. Pour la première fois de ma vie, je suis honnête envers moi-même...

Cet entretien était encore plus pénible que Katie ne l'avait imaginé, mais c'était aussi le meilleur moyen de savoir si elle était capable d'encaisser une telle révélation devant un public de cent vingt personnes et plus de deux millions de téléspectateurs.

— Je regrette seulement de ne pas m'être déclaré plus tôt. J'ai reçu des marques de soutien incroyables...

— Quelqu'un lève la main dans la section A, coupa Fiona, interrompant les pensées de Katie.

Dan voulait poursuivre sur sa lancée.

— Un instant, Dan. Nous avons ici un spectateur qui aimerait prendre la parole.

Katie lui tendit volontiers son micro. Pendant que les caméras étaient sur Dan, elle en profita pour se ressaisir et jeter un coup d'œil furtif au public. Par chance, elle n'y vit aucune femme qui ressemblât de près ou de loin à Sarah.

— Je voulais seulement dire à Dan de ne rien regretter. Moi, j'ai souffert pendant des années avant de faire mon *coming out*. Au début, mon entourage l'a mal vécu. Très mal, même. Vous avez eu du courage, Dan, et vous pouvez être fier de vous. Je vous félicite.

Les applaudissements crépitèrent.

— Merci.

— Dites-moi, Dan, comment votre famille a-t-elle pris la nouvelle ? reprit Katie. A-t-il été plus difficile de parler à votre mère qu'à votre femme ?

— Excellente question, intervint Stuart dans l'oreillette. C'est poignant. Caméra 4, prends la réaction du public ! lança-t-il vivement.

— En fait, mes parents ne le savent pas encore, avoua Dan.

Très professionnelle, Katie arqua les sourcils face à la caméra 2.

— Il faut dire que nous ne sommes pas très proches. Pour être franc, je ne sais pas comment ils vont réagir. C'est qu'ils sont très attachés aux traditions, et très conventionnels dans un tas de domaines...

— N'aurait-il pas été plus judicieux de leur parler avant de venir vous épancher en direct sur une chaîne nationale ?

— Ils savent que mon couple est fichu et en sont très déçus. Je leur ai avoué que c'était ma faute, que j'étais infidèle, mais j'avais l'impression qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas m'écouter.

Pourvu que les parents n'attendent pas en coulisses ! songea Katie, qui se rappela aussitôt qu'elle n'organisait que très rarement ce genre de confrontation sordide digne de Jerry Springer.

— Vous étiez infidèle ? demanda-t-elle.

Dan n'avait donc pas changé...

— J'ai honte de l'admettre, mais oui. Ma femme a eu des soupçons et un jour, elle a tout découvert. Dès lors, notre couple était mort.

— Comment l'a-t-elle appris ?

— J'ai été imprudent. Elle a lu un texto très explicite sur mon portable.

— Très bien ; donc vous étiez marié, vous aviez des relations adultères mais, au plus profond de vous-même, vous saviez que vous étiez homo. Du moins, bisexuel.

— Oui. Je dois avoir des appétits sexuels hors normes.

Les plus jeunes spectateurs gloussèrent.

— En fait, je n'ai jamais vraiment su qui j'étais. Et ce depuis mon adolescence...

Touché, le public murmura.

— Cela paraît manifeste...

— Ce n'étaient que des aventures sans importance. Parfois même des rencontres d'une seule nuit, précisa Dan.

— C'est beaucoup plus acceptable, pour votre femme ! railla Katie non sans sarcasme.

— Tout le monde commet des erreurs, dans la vie. Ce fut pour moi une période très pénible.

— Coupure pub dans vingt secondes ! Vas-y doucement, ajouta Stuart.

Sauvée par le gong.

— Merci à Dan pour sa franchise. Après la pause, nous poursuivrons cet entretien et nous verrons ce qu'en pense notre public. Nous avons également une surprise pour Dan.

En déchiffrant son texte sur le prompteur, Katie sentit sa gorge se nouer. Elle eut soudain l'impression de regarder son émission en téléspectatrice.

— ... Nous demanderons à sa future ex-femme de nous exposer sa version des faits. Restez avec nous ! On se retrouve après la pub !

3

— Coupez mon micro, en régie !

Dès le début de la coupure, Katie quitta le plateau. Stuart l’observa sur les moniteurs avec inquiétude. La coupure pub ne durait que peu de temps.

— Qu’est-ce qu’elle fout ? Caméra 2, tu la vois ?

La voix de Dave se mit à crépiter.

— Elle arrive en régie, Stuart.

Presque aussitôt, Katie entra en trombe, mue par une poussée d’adrénaline.

— Je le connais, ce type ! Tu étais au courant ?

— Tu as fait du bon boulot. La première partie était géniale, ça se présente vraiment bien...

Pour apaiser sa présentatrice, Fiona ignore le ton belliqueux de Katie au profit d’une approche conciliante :

— Le monde est petit, décidément...

— Arrête, coupa Katie. Je le connais, je te dis ! On a été ensemble ! Il m’a quittée, il y a presque deux ans, pour ma meilleure amie. Meilleure amie qu’il a épousée, apparemment. Grâce au prompteur, je viens de l’annoncer comme étant ma prochaine invitée.

— Quand je pense que les critiques ont le culot d’affirmer qu’on n’apprend jamais rien, dans cette émission...

— Tu n’es pas drôle, Stuart ! Ecoute...

Katie hésita.

— Ces micros sont coupés, j’espère !

Stuart vérifia sa console et échangea un regard avec Bill, l’ingénieur du son.

— Oui.

— Je ne vais quand même pas jouer les médiateurs en direct entre ces deux-là ?

Katie se mit à arpenter la régie, sous le regard perplexe de Fiona et Stuart. Elle ne pouvait se mettre à hurler ; or, il fallait qu’elle se défoule, qu’elle libère sa colère, et vite, pour ne pas exploser en direct. Ce serait sans doute un grand moment de télévision, une première, même, mais elle n’était pas prête à lâcher la rampe. Elle avait encore beaucoup de projets à réaliser.

— Qui s’est occupé de la sélection des invités, bordel ? demanda Katie, ivre de rage. Où est-ce qu’ils l’ont trouvé, celui-là ?

Elle savait qu’elle était en partie responsable de cette débâcle. Si seulement elle avait lu le dossier, dans la matinée, au lieu d’essayer de limiter les dégâts de sa cuite de la veille... Cette émission partait en vrille. Pourvu que sa carrière n’en pâtisse pas.

Fiona décrocha son téléphone pour convoquer l'enquêteur dans l'antre du lion pendant que Stuart s'efforçait d'apaiser la tension palpable de Katie, qui avait perdu tout son sang-froid.

— Je suis sûr qu'il y a une explication plausible. Sinon, on se contentera de virer n'importe qui, railla-t-il.

Il sourit et troqua son humour malvenu contre des encouragements :

— Tu as dû recevoir un sacré choc, dis-moi.

— D'après toi ? rétorqua la jeune femme. C'est vrai, quoi, mon ex est gay et sur le point de divorcer de celle qui était ma meilleure amie !

— D'accord, je n'imagine même pas ce que tu traverses en ce moment, mais sois sympa, fais un effort et tiens-toi pendant...

Stuart regarda les secondes s'égrener sur son écran.

— Pendant encore dix-sept minutes. Et surveille ton langage. Je n'ai pas envie de bipper au montage. Sérieusement, Katie, tu peux y arriver. Tu es la reine du talk-show. Essaie de garder ton calme.

Katie hocha la tête. Elle avait eu du mal à surmonter la trahison de Dan et Sarah, mais s'ils lui imposaient cet ultime défi, elle serait à la hauteur. Au moins pendant dix-sept minutes.

Fiona posa son casque.

— Dan nous a été recommandé par une association gay, expliqua-t-elle. Il n'a pas évoqué vos relations au cours des entretiens préliminaires. Il n'a même pas dit qu'il te connaissait. Tom te promet de tout te raconter ensuite. Il t'en parlerait bien maintenant, mais il ne reste que deux minutes avant l'antenne.

— Génial...

Katie s'écroula sur une chaise, sous le regard plein d'effroi de Fiona et Stuart.

— Sois raisonnable, Katie. Je ne peux pas obliger nos enquêteurs à demander aux invités potentiels s'ils ont couché avec la présentatrice de l'émission. Je m'étonne simplement que son nom ne t'ait pas rappelé quelque chose quand tu as lu le dossier, ce matin.

Ce n'était pas le moment pour Katie de la ramener...

— Je sais. J'ai dû me dire qu'il existait plus d'un Daniel Redfern.

Elle se trouvait pathétique.

— Ecoute, tu devrais retourner au boulot. Sarah attend derrière la porte, à gauche.

— D'accord.

Affichant son plus beau sourire forcé, Katie se prépara donc à affronter son passé, ignorant le brouhaha impatient qu'elle percevait dans la salle.

— Sarah est prête. Tu la connais, elle aussi ? railla Fiona, non sans sarcasme, dans l'oreillette.

Agacée de constater que sa productrice n'avait manifestement pas écouté ce qu'elle racontait, Katie parla dans son micro :

— Je te l'ai dit. Je la connaissais avant de rencontrer Dan.

— Ah oui. La meilleure amie...

Katie trouva suspecte l'exaltation qu'elle percevait dans la voix de Fiona :

— Hum... Je vais peut-être organiser une conférence de presse. Il y a de quoi faire un bon sujet. Avec une séance photo ensuite...

Katie posa la main sur son micro pour créer une certaine intimité, même si toute l'équipe allait l'entendre.

— Laisse tomber, Fiona.

Katie était sincère, mais elle savait que l'instinct de journaliste de Fiona était aux abois.

— Et si tu évoquais ton passé avec Dan et Fiona, lors de l'entretien ? On n'aura qu'à dégager les autres invités.

C'était donc cela, songea Katie. Fiona était toujours à l'affût d'un scandale.

— Je ne peux pas en parler comme ça. D'ailleurs, qui ça intéresse ?

— Au moins deux millions de téléspectateurs, répondit la productrice. Ce sera de la télé spontanée. Et il n'y a pas de meilleur endroit qu'un talk-show pour révéler une vérité. Si Dan et Sarah voulaient mener une vie tranquille, ils n'avaient qu'à pas venir laver leur linge sale en direct.

Le silence de Katie fut soudain assourdissant.

— Laisse-la faire, Fiona, intervint Stuart. Elle a un instinct incroyable. Elle sait ce qu'elle fait.

Katie aurait pu embrasser Stuart.

— Mais qu'est-ce qui le motive ? Si ça se trouve, Dan n'est pas venu pour aider les autres, mais pour revoir Katie et connaître son quart d'heure de gloire.

Fiona avait la fâcheuse habitude de toujours envisager le pire. Cela dit, ils savaient tous que son instinct acéré la trompait rarement.

— Il n'est pas comme ça, affirma Katie, plus pour sauvegarder sa propre crédibilité que pour défendre son ex.

— Ecoute, tu ignorais qu'il était homo. Et il t'a quittée pour ta meilleure amie. Tu ne lui dois rien. D'ailleurs, il a signé son contrat. Fonce ! Avec un peu de chance, les journaux vont adorer... Plus qu'ils n'ont aimé te voir quitter le S Cargo avec le jeune Tom, hier soir...

L'emploi de cet adjectif était méchant et superflu.

— Et ce sera génial pour l'audience, conclut Fiona.

Katie ignore sa productrice, car elle refusait toute instrumentalisation, qu'il s'agisse d'elle-même ou de ses invités.

— On parle de cette fameuse soirée dans les éditions du soir ?

— Il paraît que oui, mais personne n'en a eu de preuves tangibles. Tom se renseigne chez le marchand de journaux.

— On n'est pas sortis ensemble. J'ai trébuché, c'est tout.

— Peu importe.

— Stuart te racontera, insista Katie. On est allés dans ce bar avec plusieurs membres de l'équipe. Les journaux voulaient des ragots, alors ils en ont inventé de toutes pièces.

— Dans ce cas, donne-leur du concret. Ils cesseront peut-être de harceler ce pauvre Tom. Des journalistes l'ont traqué tout l'après-midi.

Pauvre Tom ? Ce n'était pas parce qu'elle était mieux payée que lui qu'elle n'éprouvait pas de sentiments...

— Trente secondes !

Katie reprit sa place sur le plateau et fit de son mieux pour sourire à Dan, même s'il venait d'avouer publiquement qu'il avait multiplié les infidélités. Or, il lui avait juré ne pas avoir couché avec Sarah tant qu'ils étaient encore ensemble...

— Tu es prête, ma belle ?

Au moins, Stuart était gentil avec elle, ce jour-là. Un jour, il finirait certainement par être civilisé, celui-là.

Katie hocha la tête.

— Attention, dix, neuf, huit...

Katie déglutit et chercha à se calmer. Il fallait qu'elle y parvienne. Le pire de toute cette histoire avait été de perdre sa meilleure amie et, dans sept secondes, elle allait la revoir pour la première

fois depuis deux ans.

— Cinq, quatre, trois... A toi, Katie, fonce ! lança Stuart, qui faisait de son mieux pour l'encourager.

Les paroles de Fiona se mirent à tourner dans sa tête. Elle n'était pas certaine de vouloir inviter la presse dans sa vie privée. Mais peut-être devait-elle prendre l'initiative, après tout ? Et elle était la victime, non ?

— Un...

Le prompteur afficha sa phrase d'introduction. Franchir ou pas la limite...

— Antenne !

Le spectacle pouvait commencer.

4

Katie Fletcher avait envie de poser un tas de questions à Sarah :

« Tu étais censée être ma meilleure amie. Qu'est-ce qui t'a pris de me voler mon mec, puis de l'épouser ? Ne penses-tu pas que tu n'as que ce que tu mérites ? Et pourquoi ne m'as-tu pas appelée quand les choses ont mal tourné ? »

Mais la version officielle qu'entendirent le public présent en plateau et le 1,85 million de téléspectateurs assis sur leur canapé, à la maison, fut différente :

— Dites-moi, Sarah, depuis combien de temps étiez-vous mariée quand vous vous êtes rendu compte que Dan n'était pas celui que vous pensiez ?

— Avec le recul, j'aurais dû me douter tout de suite que quelque chose n'allait pas. Même notre rencontre s'est déroulée de façon inhabituelle.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Katie en plongeant dans le regard de la jeune femme, curieuse de voir comment elle allait s'en sortir.

— Eh bien, Dan et moi nous sommes mis ensemble après que sa petite amie de l'époque...

Katie faillit soupirer de soulagement. Pour l'heure, son nom n'avait pas été prononcé.

— Enfin, elle l'a accusé d'avoir une liaison avec moi. D'une certaine façon, c'est presque comme si elle nous avait jetés dans les bras l'un de l'autre... Après tout, c'est grâce à elle que nous nous sommes connus, et nous avons déjà des relations amicales. Elles ont facilement évolué vers d'autres sentiments.

Sarah ne suggérait tout de même pas que tout était sa faute ?

— Nous avons tous les deux nié avoir une liaison, mais elle a refusé de nous croire. Cette accusation m'a fait mal.

Katie lui coupa la parole. C'en était trop.

— Tout à l'heure, Dan nous a confié qu'il avait eu de nombreuses aventures durant chacune de ses relations suivies, qu'il avait toujours eu l'impression qu'il lui manquait quelque chose, qu'il recherchait d'autres sensations depuis son adolescence.

— Pour ça, oui, il en a eu, des liaisons ! Naturellement, je n'en savais rien en m'engageant avec lui, mais je le sais, maintenant. Son ex avait raison de se méfier. Cependant, il ne s'est rien passé entre nous avant qu'elle ne le mette officiellement à la porte.

— Vraiment ?

— Vraiment. Cela lui a d'ailleurs épargné ce que j'ai enduré par la suite. Je vous avoue que, pendant un moment, je me suis demandé si elle savait ce que j'ignorais encore et ne s'est pas tue pour me donner une leçon.

Katie secoua la tête, geste que les téléspectateurs durent prendre pour de l'incrédulité. Seule Sarah y vit du soulagement. Dan lui avait menti sur tant de choses qu'elle ne savait plus que croire. Encouragée, elle poursuivit :

— Ce fut une période très tourmentée et je soutiens sa décision de faire son *coming out*. Je sais qu'il faut beaucoup de courage et que c'est très dur. Mais si je suis là aujourd'hui, c'est pour une autre raison...

Katie retint son souffle et pria pour que la phrase suivante ne contienne pas son nom.

— S'il n'est pas heureux de me voir ici, c'est sans doute parce que je tiens à remettre les pendules à l'heure. Ce qu'il a oublié de préciser, et que je suis venue lui rappeler, c'est qu'il enchaînait les aventures extraconjugales avec des hommes.

Le secret de Katie était encore bien gardé, mais cette révélation provoqua en elle une sensation étrange. Un froid s'installa sur tout le plateau. De toute évidence, le public prenait fait et cause pour Sarah, désormais, et non plus pour Dan. Katie se tourna vers son ex, tout en se concentrant sur sa respiration, pour garder une contenance. Des liaisons avec des hommes...

— Dan, sommes-nous censés vous plaindre ?

Au moment de passer à l'offensive, elle se retint. Le public n'avait qu'à se forger sa propre opinion. Son boulot à elle était de rester neutre, même si c'était difficile, en de telles circonstances.

— Comment ?

— Je vais m'exprimer autrement. Sous prétexte que vous étiez un peu perdu, nous serions censés trouver vos aventures homosexuelles acceptables ? On est infidèle ou on ne l'est pas. Comment peut-on faire cela à sa femme ? Il n'y a rien de plus cruel que de découvrir que son mari vous trompe avec un homme.

— C'est génial, commenta Fiona dans l'oreillette de Katie, qui l'entendit à peine, tant elle était concentrée.

— C'est sûr, on ne peut qu'être d'accord avec Sarah. Pendant tout ce temps, j'ai cru que ce serait plus facile, car il n'y avait pas de concurrence directe, disons.

— C'est ça...

Katie ne savait plus que dire. Quel gâchis ! Cet entretien était à n'en pas douter un grand moment de télévision mais, s'agissant de sa propre vie, c'était bien moins génial...

Stuart, Fiona et Tom, qui observaient la scène en régie, furent soulagés de la voir enchaîner avec une nouvelle question avant qu'il n'y ait un blanc peu professionnel.

— Puis-je vous demander, Sarah, s'il y avait des indices, dans vos rapports physiques, indiquant que Dan éprouvait des difficultés dans sa sexualité ?

— Au départ, non, fit Sarah en rougissant, tout comme Katie, au souvenir de leurs ébats si passionnés. Nous nous sommes toujours bien entendus, sur ce plan-là.

Katie n'avait aucune envie d'y penser, mais après tout, elle avait posé la question.

— Excellent, commenta Fiona. Question dans le public. Secteur C, deuxième rang, pull bleu.

Katie s'approcha avec son micro. La jeune fille qui levait la main était séduisante. Pas étonnant que Fiona veuille la faire passer à l'antenne.

— Oui, mademoiselle ?

— J'ai une question à poser à Dan.

Katie l'encouragea d'un signe de tête.

— Je voulais lui demander s'il ne pensait pas être bisexuel, et non homo.

Dan se crispa.

— A l'entendre, on le dirait bien, reprit la spectatrice. Personnellement, j'ai eu des relations

avec des hommes et des femmes...

Les quelque 1,85 million de téléspectateurs, les cent dix-neuf spectateurs en plateau, plus les membres de l'équipe technique redoublèrent soudain d'attention.

— Et je sais à quel point cela peut être troublant.

Katie était dépassée. De toute évidence, elle n'avait pas vu grand-chose, dans la vie...

— Qu'en pensez-vous, Dan ? fit Katie tandis que la caméra se posait de nouveau sur lui.

Il semblait bien moins à l'aise qu'au début de l'émission. Puis Katie se souvint que Sarah n'avait pas couché avec lui tant qu'ils étaient encore ensemble. Il fréquentait le lit d'un homme. Un seul, ou bien un bataillon ? Avait-elle perdu sa meilleure amie pour rien ? Mille questions se bousculaient dans sa tête, et il n'y avait qu'un moyen d'obtenir les explications qu'elle était en droit d'exiger.

Soudain, l'idée de Fiona lui semblait moins grotesque. C'était peut-être la lumière des projecteurs qui jouait sur ses nerfs. Katie était-elle encore capable de prendre une décision rationnelle ? Il ne lui restait que quelques secondes, le temps que Dan se ressaisisse.

— Non, je ne crois pas, répondit-il finalement. Enfin, je ne déteste pas les femmes... J'ai vécu des moments torrides avec des filles.

Son regard s'attardait-il sur elle, en cet instant ? Katie en eut l'impression.

— Mais j'ai le sentiment que, au plus profond de moi-même, je suis avant tout attiré par les hommes. J'ai longtemps été dans le déni. J'avais tellement peur... Et c'est Sarah qui m'a fait comprendre que je vivais dans le mensonge. Je lui en suis reconnaissant. Je regrette que des personnes aient souffert, mais c'est la vie, je suppose...

Des applaudissements spontanés crépitèrent. Dan la victime était de retour.

— Quelqu'un d'autre lève la main. Même rangée, annonça la régie.

Katie tendit son micro.

— Nous vous écoutons.

— Dan, pensez-vous que si votre précédente petite amie vous avait fait confiance, vous vous seriez confié à elle et vous ne vous seriez jamais marié ?

— C'est une question intéressante..., admit Dan, pensif.

— De telles hypothèses ne sont ni justes ni pertinentes.

Katie comprit aussitôt qu'elle venait de commettre une erreur. Avec deux ans de recul, la situation lui apparaissait sous un nouveau jour.

Elle regagna le centre du plateau, avec Dan et Sarah en arrière-plan, et s'adressa à la caméra 4. En régie, Stuart la suivait de son mieux et Fiona croisa les doigts en espérant que Katie oublie carrément le conducteur de l'émission.

— Je crains qu'il n'y ait autre chose, déclara-t-elle. Un détail que je tiens à vous faire partager, chers amis qui êtes chez vous. Un élément que je croyais pouvoir ignorer, mais nous abordons aujourd'hui le thème du secret. Il serait hypocrite de ma part de vous en cacher un. Je dois vous avouer que je connais mes deux invités. Mieux que vous ne pouvez l'imaginer...

Un murmure parcourut le studio tandis que Katie se confessait. Depuis deux ans, sa carrière avait prospéré grâce au soutien qu'elle apportait aux autres. Ce jour-là, c'était à elle-même qu'elle venait en aide. Elle avait laissé tomber le prompteur, mais Stuart et Fiona s'en moquaient.

— Passe sur la caméra 3, ordonna Stuart. Bien. C'est très courageux et, parfois, très émouvant.

A son tour, Fiona interrompit Katie :

— Super, dit-elle dans son oreillette. Je sens venir le prochain prix du public...

Avec une assurance qu'elle était loin de ressentir, Katie se leva de la marche sur laquelle elle s'était assise et s'adressa à la caméra 3.

— Voilà, vous savez tout. Nous avons commencé l'émission en parlant des secrets et, une demi-heure plus tard, nous pouvons en conclure qu'il existe au moins deux versions de chaque histoire. Il est facile de tirer des conclusions hâtives, mais les conséquences peuvent être terribles. Il faut s'efforcer de rester circonspect et surtout de mettre de côté ses préjugés pour écouter ceux que l'on aime... Je présente mes excuses à tous les invités qui n'ont pas eu le temps de s'exprimer aujourd'hui. Je remercie Dan et Sarah d'être venus, ainsi que le public et vous tous qui nous regardez de chez vous. Je vous donne rendez-vous demain pour *Toute la vérité*. Nous parlerons avec des témoins passionnants de la vie après la mort d'un proche. Et n'oubliez pas que cette émission n'existerait pas sans vous. A demain !

La conclusion de Katie fut saluée par des applaudissements nourris.

— Générique dans quatre, trois, deux, un...

La vie après la mort d'un proche. Katie se réjouissait de ne pas être concernée par ce sujet. Elle ôta son micro et se retint de prendre ses jambes à son cou. Elle quitta le plateau le plus rapidement possible, sans croiser Dan et Sarah. Elle avait besoin d'une douche, d'un verre et d'un moment de tranquillité pour recouvrer ses esprits. En regagnant sa loge, elle arrêta le premier assistant qu'elle vit.

— Dites à Dan et Sarah que je les retrouverai en bas. J'en ai pour vingt minutes maximum.

* * *

Après s'être lavée des épreuves de cette journée, Katie se drapa dans un peignoir. En sortant de sa cabine de douche, elle eut la surprise de trouver Stuart dans sa loge.

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien, dit-il en étreignant la présentatrice, qui se réjouit de ce geste de soutien.

— Pour être honnête, je suis crevée. Je ne m'attendais pas à ce que cet après-midi soit aussi épuisant, sur le plan émotionnel. Je n'arrive pas à croire que cette journée n'est pas terminée.

— Eh oui, on est encore mercredi.

— Un mercredi de folie...

* * *

Tom se dirigea vers la loge de Katie avec les journaux du soir. Il avait les mains moites, mais pas assez pour effacer les gros titres, hélas ! Pas en première page, mais presque. En page quatre et six. Ils avaient même déterré une photo de lui avec Louise, sa copine, prise lors de la fête de Noël. Une photo affreuse. Tous ses amis, et surtout Louise, avaient dû lire les journaux. Pis encore, les amis de Louise. Et il ne pouvait pas laisser son portable éteint éternellement.

— Katie, j'ai les journaux ! annonça-t-il.

Il frappa et entra presque aussitôt. Tom ne s'attendait pas à trouver Katie dans les bras d'un autre homme. Enfin, un autre homme dans les bras de...

Ces dernières vingt-quatre heures commençaient vraiment à lui porter sur les nerfs.

— Je t'attends dehors, dit-il.

Sur ces mots, il referma la porte, s'appuya contre le mur et patienta.

* * *

— On ferait mieux de descendre, histoire d'empêcher ton ex de tuer ton ancienne meilleure amie.

— Merci, Stuart. Je descends dans une minute.

— Tu dois être impatiente, mais prends ton temps. Je suis sûr qu'ils t'attendront.

— Je suis impatiente de voir Sarah, c'est vrai... J'espère que... Oh, et puis je n'en sais rien...

— Tout va s'arranger, tu verras, assura le réalisateur.

— Je l'espère.

— Ecoute, c'est un garçon séduisant. Pas étonnant que tu aies craqué pour lui.

— Si je n'avais pas craqué, j'aurais eu la vie plus facile.

— Ne culpabilise pas. On a tous connu des galères. Ta vie aurait été plus simple si Sarah n'avait pas craqué pour Dan, elle aussi. Du moins s'ils ne s'étaient pas embarqués dans cette histoire.

— C'est vrai.

— Bon, à tout de suite. Je fais entrer Tom ?

— Pourquoi pas ? Je doute que ce qu'il a à me montrer soit pire que le reste. Stuart... Tu peux demander qu'on me serve une vodka tonic, en bas ?

— D'accord. Double, avec des glaçons et très peu de tonic. Je sais.

Dès que Stuart se fut éloigné, Tom entra en trombe sans frapper. Par chance, Katie était encore en peignoir.

— Salut, Tom. Désolée pour tout à l'heure.

— Pas la peine de t'excuser. Tu n'as pas à te justifier.

— Hé ! on parle de Stuart, n'oublie pas ! Tel que je le connais, il va sans doute draguer mon ex.

— Ne sois pas ridicule.

— Je m'en moque, de toute façon. Il vient d'annoncer à la terre entière qu'il fait partie de l'orchestre, selon l'expression consacrée, et Stuart a toujours aimé les hommes.

— Stuart n'est pas homo... Il n'est pas très viril, c'est vrai, mais il est résolument hétéro.

— Ah bon ? Bon sang...

— Quoi ?

— Pourquoi ma vie est-elle si compliquée ? Pourquoi mon meilleur ami gay ne peut-il pas être vraiment gay, et non un hétéro potentiel mu par des motivations cachées ?

* * *

Pensif, Stuart récupéra sa veste et son téléphone portable à la régie.

— Bill ? C'est Stuart. Ecoute, Katie a emporté un micro dans sa loge et il est resté allumé.

— Je sais. On a tout entendu. Dis-moi, tu ne devrais pas être en train de séduire Dan, l'invité ?

— Très drôle.

* * *

— Je crains que la situation n'empire encore...

— Ne sombre pas dans le mélo, Tom.

— Ils sont vraiment durs. En plus de tout le reste, ils t'accusent de « les prendre au berceau », maintenant.

— Je croyais que je n'étais pas beaucoup plus vieille que toi.

— Huit ans, je sais, mais pour eux, tu es trentenaire et moi, j'ai quitté l'université il y a deux ans.

— Génial...

— La bonne nouvelle..., reprit Tom.

— Parce qu'il y a une bonne nouvelle ?

— C'est que Sarah a envie de te parler. Elle veut te voir seule avant que tu ne descendes à l'accueil. Elle se trouve à la cafétéria. Je lui ai dit que j'irais la chercher dès que tu serais prête. Et si tu acceptes de la voir.

— J'adorerais lui parler !

La tendance allait peut-être s'inverser, finalement. Il sortirait quelque chose de bon de cette journée si mal commencée...

— Super. Je vais la chercher.

— Merci, Tom.

Katie venait d'enfiler son jean quand on frappa à la porte. Sarah avait dû courir !

— Entrez !

Bill passa la tête dans l'entrebâillement.

— Euh... Désolé de te déranger. Je viens chercher ton micro.

— Désolée, Bill. J'ai oublié de le rendre. J'étais tellement pressée de quitter le plateau...

— Pas de problème. Je te comprends. Ça a dû être dur pour toi.

— C'est gentil.

— Mais il vaut mieux l'éteindre, quand même.

Katie rougit en songeant aux conséquences de cette erreur grossière. Bill lui adressa un clin d'œil avant de s'éclipser.

— Tu ferais bien de descendre avant que ton patron ne drague ton ex...

Il l'avait donc entendue...

— Tu ne diras rien, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Bouche cousue. C'est promis.

Bill referma la porte derrière lui. Katie eut envie de se cogner la tête contre le mur. Qu'avait-elle raconté, déjà ? Et surtout, où se trouvait Stuart, deux minutes plus tôt ?

6

Katie sursauta en entendant frapper de nouveau à la porte. Elle n'était toujours pas prête, alors qu'elle devait descendre sans tarder, avant que Dan n'ait l'idée de rentrer chez lui ou ne déclenche la colère de toute l'équipe de production. De plus, elle leur devait des excuses. Elle aurait dû lire le dossier avant l'émission. Or, elle n'avait même pas été capable de le faire...

— Qui est-ce ?

Pourvu que ce ne soit pas Stuart... La voix était hésitante mais familière.

— C'est Sarah. Je peux entrer ? Tom m'a dit que oui...

— Bien sûr.

Après avoir enfilé un T-shirt et des chaussures de sport, elle était prête. Physiquement, en tout cas.

— Salut.

— Salut.

Les deux anciennes amies se toisèrent dans un silence gêné. Puis Katie alla embrasser Sarah, un peu crispée, mais c'était déjà un pas vers elle. A ce contact, Katie sentit toute tension se dissiper.

Sarah aperçut les journaux posés sur le bureau.

— Oh non, pas encore...

— Si, confirma Katie. Encore un tissu de mensonges.

— Qui peut inventer des titres pareils ? « Faux-pas éloquent dans la jungle amoureuse », « Katie Fletcher prise sur le fait au S Cargo », « Katie la mangeuse d'hommes », « Deux conquêtes en deux semaines »... Je crois que je préfère encore le premier, mais je dois dire que ce n'est pas ta meilleure photo. Tu as l'air complètement éméchée.

— Merci, c'est sympa. J'ai juste les yeux à moitié fermés.

— Je suis franche, c'est tout. D'ailleurs, Tom est aussi moche que toi, là-dessus.

— Oui, mais ce n'est pas lui qui est soupçonné d'avoir un problème d'alcool. Selon eux, je suis bonne pour la cure de désintox.

— Je ne voudrais pas te retarder, railla Sarah.

Elles se mirent à rire. Soudain, Katie eut l'impression de se retrouver deux ans en arrière. Malgré le malaise ambiant, elle était heureuse de revoir Sarah.

Celle-ci se jeta à l'eau :

— Ecoute, je regrette vraiment ce qui s'est passé. Tu ne sais pas tout, mais même quand les choses ont mal tourné avec Dan, je n'ai pas osé t'appeler. J'étais certaine que tu m'en voulais encore et je te comprenais. Je ne sais pas comment faire amende honorable, si une telle chose est encore

possible. J'ai beaucoup appris, au cours de ces deux dernières années. Sur Dan, bien sûr, mais aussi sur moi-même. Tu crois qu'on pourrait repartir sur de nouvelles bases, toutes les deux ?

Un an plus tôt, une réconciliation aurait été impossible. Un mois... Peut-être. Vingt minutes... Eh bien, tout était envisageable. Si Katie avait appris une leçon, grâce à son émission, c'était qu'il ne fallait jamais attendre qu'il soit trop tard pour donner à ceux qu'on aime une chance de s'expliquer.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé pour me dire que tu passais à l'émission ? demanda-t-elle d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait voulu.

— Tout s'est décidé à la dernière minute. Je n'ai su qu'hier que je venais. Bizarrement, Dan ne m'a rien dit. Sans doute pensait-il que Tom lui parlerait de moi. J'ignorais que ma présence serait une surprise pour toi.

— Tout ne s'est pas passé comme prévu, et c'est en partie ma faute, avoua Katie en désignant les journaux. Avec tout ça, j'ai mal préparé mon émission.

— Tu as réussi, dans la vie, Katie. Je suis très fière de toi. Tu possèdes tout ce dont tu rêvais.

— Sur le plan professionnel, j'ai même obtenu plus que ce que j'espérais. J'étais bien, à la rédaction de mon magazine. Mais quand Dan est parti avec toi, il y a eu un vide dans ma vie. Je me suis jetée dans le travail à corps perdu. Ce n'est pas très original comme thérapie, mais c'est efficace.

— Très. Regarde toi. Ta propre émission, des récompenses, la une des journaux...

— Où on parle de mangeuse d'hommes et de désintox. Ce n'est pas exactement ce qu'espérait ma mère en me payant mes études de journalisme.

— Ravie de constater que tu n'as pas perdu ton esprit critique. Quoi que tu en dises, on a tous beaucoup d'admiration pour toi.

— Assez parlé de ma carrière florissante. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je traverse une crise.

— Bienvenue au club. Au moins, ton mari ne t'a pas quittée pour un homme.

— Mon petit ami m'a quittée pour ma meilleure amie...

Elle lut une telle souffrance dans le regard de Sarah qu'elle regretta aussitôt sa réflexion. Mais pour tourner la page, elles ne pouvaient faire comme si rien ne s'était passé. Pas maintenant. Pas après une demi-heure passée à évoquer le sujet à la télévision.

— Ne te méprends pas. Je suis ravie de te voir. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi tu m'as pris Dan. J'avais l'impression d'être de trop. Je ne comprenais pas ton rejet. J'en ai beaucoup souffert.

— J'en suis consciente, maintenant. Mais quand Dan est venu me dire que tu l'accusais d'avoir une liaison avec moi, j'ai beaucoup souffert, moi aussi. Comment as-tu pu croire que je te ferais ça ?

— Tu l'as fait.

— Seulement après votre rupture. Dan m'avait bourré le crâne avec ses mensonges.

— Tu aurais dû venir m'en parler, persista Katie.

— Je sais. Mais je ne l'ai pas fait. Ensuite, on a couché ensemble et j'ai compris que tout était fichu. Plus moyen de revenir en arrière. Il était si persuasif... Il m'a dit que tout se passerait bien. C'est la plus grossière erreur de ma vie...

Malgré elle, Katie avait de la peine pour Sarah. Avec un peu de recul, elle devinait ce qui avait pu se passer.

— Quand les problèmes ont commencé, Dan a prétendu que tu étais au courant de ses liaisons avec des hommes depuis le départ, et que tu le prenais bien. Pendant un moment, j'ai cru que tu étais vraiment au courant et que tu avais gardé le silence pour me faire payer ma trahison. Comment t'en

vouloir, après ce que je t'avais fait ?

Katie secoua la tête.

— Puis il y a eu des détails troublants. J'ai soupçonné qu'il me mentait. Maintenant, j'ai compris : il nous montait l'une contre l'autre. Ma fierté s'en est mêlée. La tienne aussi. C'est bien le problème. On se ressemble.

Katie s'assit, cherchant à comprendre.

— Nom de Dieu, Sarah, quel sac de nœuds !

— Je sais. Et j'en ai assez. Je veux avancer dans la vie. J'espère qu'on pourra repartir sur de nouvelles bases, toutes les deux. Du moins reprendre là où on s'est arrêtées. Je ne veux plus traverser cette épreuve toute seule. Tu m'as manqué, tu sais.

— Je crois que tu devrais partir en vacances, marquer une pause. Tu te sentiras mieux quand tu auras pris du recul et des couleurs, suggéra Katie.

— Et si tu venais avec moi ?

— Ne brûlons pas les étapes. Ne me regarde pas comme ça ! Je ne dis pas non, mais je préfère y aller doucement...

Sarah opina.

— Ecoute, je suis heureuse que tu sois là. Je n'aurais jamais osé imaginer cette conversation. C'est bizarre, mais je n'ai pas l'impression que deux ans se sont écoulés. Désormais, je me moque que cet enfoiré soit hétéro, homo ou bi. Il nous a fait beaucoup de tort... Katie consulta sa montre. Sarah, on reprendra cette conversation plus tard. Pour l'heure, j'ai quelques détails à régler avec Dan. Il m'attend à l'écueil.

— L'écueil ?

— Pardon, je voulais dire à l'accueil. En général, c'est là-bas qu'ont lieu les règlements de compte, après les émissions un peu mouvementées.

— Vous êtes vraiment à part, vous, les gens de la télé, commenta Sarah en souriant.

— Je suis journaliste.

— Je sais.

— Tu veux m'attendre ici ?

— Voyons, fit Sarah... Tu me demandes de choisir entre une chance de me soulager d'un poids hors caméra et poireauter dans une loge vide ? Je viens, bien sûr ! La vengeance est un plat qui se mange froid. Et je meurs d'envie d'effacer son sourire suffisant.

— Doucement. Je n'anime pas une émission trash, tout de même. On ne va pas en venir aux mains.

— Je sais qu'il en a bavé, mais il a mal géré la situation.

— Et je ne tiens pas à ajouter la vengeance et le mépris à la longue liste de mes défauts.

— Très bien. Je te suis.

— C'est drôle... S'il y a une chose que j'ai apprise dans ce métier, c'est qu'il vaut mieux ne pas garder le silence. Pourtant, jusqu'à cet après-midi, j'ai réussi à faire comme si rien ne s'était passé, admit Katie en prenant son sac.

— J'ai l'impression que tu es championne dans l'art de refouler tes sentiments. Les vieilles rancœurs, ce n'est bon pour personne.

— Pour être honnête, je suis sans doute bien plus calme et circonspecte, désormais. Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il vaudrait mieux que tout sorte au grand jour. Tu viens ?

— Non. Je crois que je vais rester ici pour lire les journaux... Cela fait peut-être un moment qu'on ne s'est pas vues, mais je suis toujours la même, tu sais.

— Parfait. Dans ce cas, suis-moi.

— On m’a tendu un piège !

Dan s’emportait et Tom faisait de son mieux pour garder le contrôle d’une situation qui commençait à lui échapper.

— Je vous assure, Dan, que je n’ai fait que mon boulot. Je cherchais un témoin qui venait de faire son *coming out* et qui souhaitait en parler à la télé. Il n’y avait aucun piège. C’est l’association qui m’a donné vos coordonnées.

Il résista à la tentation de regarder la pendule. Katie n’allait certainement pas tarder. Dan défoulait sa colère sur lui parce qu’il avait le malheur de se trouver là, rien de plus.

— Alors pourquoi mes ex ont-elles parlé ?

Stuart, qui écoutait discrètement leurs propos depuis le bar, décida que le moment était venu de soulager Tom. Le pauvre garçon en avait assez bavé, au cours des dernières vingt-quatre heures. Il avait notamment dû renvoyer chez eux six invités qui n’avaient pas pu prendre la parole. Stuart se plaça dans le champ de vision de Dan et s’insinua dans la conversation.

— L’une présente l’émission, ce que vous saviez en acceptant de venir. Et si Tom a contacté Sarah, c’est dans le cadre de son travail de documentation.

— Tu parles...

— Pour des raisons légales, nous avons des règles strictes à respecter.

Grâce au soutien de Stuart, Tom se sentait un peu plus assuré.

— Je devais corroborer votre version avec celle de Sarah et, dans un but d’équité, lui accorder un droit de réponse. Elle ne voulait pas que vous veniez tout seul.

— C’est ce que j’ai vu. Et je me suis fait laminer. Je ne suis pas stupide. Je sais que je ne me suis pas fait des amis, dans le public.

— Ce qui s’est dit sur le plateau était vrai, n’est-ce pas ? s’enquit Stuart en croisant les doigts pour ne pas se tromper.

— Oui, à proprement parler. Mais ce n’est pas le problème. Je ne me doutais pas que ça finirait comme ça.

— Si cela peut vous consoler, Dan, nous non plus.

Stuart aurait aimé que Fiona vole à son secours. C’était son boulot, après tout. Et la situation était sous contrôle.

— Et voilà la cavalerie...

En levant les yeux, Stuart vit Katie et Sarah arriver côte à côte.

— Et vous me dites que ce n’est pas un coup monté ? Regardez-les, toutes les deux !

— Ça fait presque deux ans qu'elles ne se sont pas vues, expliqua Tom, venant au secours de Katie sans réfléchir.

— On ne le dirait pas.

— Vous allez pouvoir leur poser directement la question. Elles arrivent.

Katie marchait droit sur eux. Stuart prit un verre sur le bar et le lui tendit. L'accueil était fidèle à sa réputation de ring de boxe.

— Salut, Dan. Ça fait un bail. Merci d'être venu. C'était une très bonne émission.

— Merci, bredouilla-t-il, maté l'espace d'un instant. Ecoute, je disais à votre documentaliste que ce n'est pas ce qu'on m'a vendu au téléphone.

— Qu'est-ce qui t'a pris de venir à une émission que j'anime sans m'appeler au préalable ? Je ne m'étonnerais pas que tu sois venu rien que pour m'enfoncer.

— Tu m'en crois capable ? Allons, Katie, on a passé de bons moments, ensemble.

— C'est ce que je croyais.

— Désolée de vous interrompre...

— Quoi, Michelle ?

Pour une fois, Katie n'en voulait pas à son assistante de la couper en pleine conversation.

— Depuis que vous n'êtes plus à l'antenne, votre agent ne cesse de téléphoner. Je ne voulais pas vous déranger, mais, apparemment, elle est assaillie d'appels de journalistes de différents quotidiens qui veulent des interviews exclusives.

— Pas étonnant.

Katie se réjouissait intérieurement qu'ils aient tous regardé l'émission.

— A quel sujet ? s'enquit-elle.

— Ces deux-là, répondit Michelle en désignant Sarah et Dan. En comparaison, l'histoire avec Tom est sans intérêt.

Tom fut le seul à en paraître soulagé.

— Appelle-la et dis-lui qu'il y a trois points de vue, dans cette histoire, et que je n'en parlerai que si nous nous exprimons tous. Et ils devront payer tout le monde, sinon, ils n'auront rien. Cela devrait faire le tri. Et dis-lui qu'elle peut prendre en charge tous les frais.

Katie se tourna vers Sarah et Dan.

— J'imagine que vous n'avez pas d'agent ?

Leur silence fut éloquent.

— Bon, c'est un point de réglé. Michelle, dis-lui qu'elle leur servira d'agent. Cela lui fera plaisir. Et si elle veut me parler, je serai disponible dans environ vingt minutes.

— D'accord.

— J'imagine que vous êtes d'accord, tous les deux ?

Sarah opina, imitée de Dan.

— Il faudra qu'on touche plus de cinquante livres de cachet, précisa-t-il.

— C'est ce que j'ai toujours adoré, chez toi. Ce désintéressement. Comment tu vas ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Il y a encore une demi-heure, je m'en souciais. Depuis, j'ai appris quelques vérités. Du coup, je n'en ai plus rien à faire.

— Que veux-tu dire ?

— Sarah m'a parlé. Si tu voulais passer pour un saint, tu es mal parti. Ce n'est pas parce que tu avais du mal à gérer ta sexualité que tu avais le droit de te comporter de la sorte. Faire son *coming out* est une chose, s'envoyer en l'air à droite à gauche en attendant de rencontrer l'homme idéal, c'en

est une autre. Ce ne serait pas acceptable si tu étais hétéro. Tu ne peux pas avoir uniquement les avantages des deux situations.

— Voilà qui est d'une clarté limpide, Katie, intervint Sarah. C'est manifestement grâce à cette qualité que tu animes cette émission.

Elle semblait impressionnée.

— Katie est la meilleure dans son domaine, renchérit Stuart en souriant comme un père fier de sa fille.

Elle était soulagée de voir que le réalisateur se comportait normalement. De toute évidence, il n'avait pas entendu les propos qu'elle avait tenus dans sa loge. Sa période de poisse touchait peut-être à sa fin...

— Et tu veux me faire croire que ce n'est pas une sorte de vengeance féministe !

— Comment cela pourrait-il être le cas ? A cause de toi, on ne se parle plus depuis des années. De plus, tu es venu dans cette émission de ton plein gré... Et tu savais que j'en étais l'animatrice. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je me disais que ce serait amusant. Je sais, ça paraît ridicule, maintenant. Mais tu aurais vu ta tête à mon entrée ! Je regrette de ne pas avoir eu une caméra.

— Ne vous en faites pas, Dan, dit Stuart. Moi, j'en avais six. Je suis sûr qu'on pourra vous fournir un DVD de l'émission, si vous ne l'avez pas enregistrée chez vous.

— Eh bien, c'est déjà ça.

Katie n'en revenait pas. On était décidément en plein feuilleton !

— Tu sais quoi ? fit-elle en se tournant vers Sarah. Je crois que ton projet de voyage me ferait le plus grand bien, à moi aussi. J'ai besoin d'une pause.

— Tu ne peux pas partir avec elle ! s'exclama Dan.

— En quoi cela te regarde ? s'insurgea Katie.

— Ce séjour dans un super hôtel de Majorque, on l'a réservé pour fêter notre deuxième anniversaire de mariage.

— Eh bien, j'ignorais que tout était déjà réservé. Mais maintenant que tu m'en parles, Majorque est superbe, à cette période de l'année. Sois honnête, Dan, tu nous dois bien ça.

Il secoua la tête et rendit les armes.

— Et on veut me faire croire que ce n'est pas un traquenard...

— Tu t'en tires à bon compte. La vengeance est un plat qui se mange froid, dit-on, et bronzer gratuitement, c'est déjà très bien. Je te promets que, après cette émission, tu vas changer de vie.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! protesta Dan.

8

— Encore un peu de sangria ?

— Volontiers. Tu as de la crème solaire à indice 8 ?

— Oui. Je t'en passe dans le dos ?

— Je veux bien, merci.

Katie s'allongea sur le ventre et posa son livre. C'était ainsi qu'elle voyait la vie : au bord d'une piscine, en plein après-midi, sous un ciel bleu sans nuages, par vingt-cinq degrés à l'ombre, à peaufiner son bronzage.

— C'est fait !

— Tu sais, ce séjour est la meilleure idée que tu aies eue depuis des années.

— Depuis deux ans, répondit Sarah en se rallongeant à son tour.

— Il y a trois jours qu'on est là. Encore dix jours à se la couler douce sans déboursier un euro.

— Attends de voir la facture du bar.

— Tu vois ce que je veux dire, reprit Katie. Naturellement, ça ne rachète pas tout ce qu'il nous a fait subir, mais c'est un début. Ce sont les premières vacances au soleil que je prends depuis des années, et les premières que Dan m'offre !

— C'est vrai. Dommage qu'il n'ait pas pu venir...

Les deux jeunes femmes s'esclaffèrent, unies par la sangria et le soleil, le bonheur, en somme. Katie se rendait compte que son amie lui avait beaucoup manqué.

Sarah ôta ses lunettes et savoura la chaleur du soleil.

— D'après toi, à quoi pensait-il en disant qu'on ne s'en tirerait pas comme ça ?

— Va savoir. On s'en fiche. Il a peut-être chargé un paparazzi de nous photographier ensemble.

— Et alors ? Toutes les femmes ont de la cellulite et en sont fières, de nos jours.

— A moins qu'un journal ne suggère que l'ex de Katie Fletcher ne soit pas le seul à être homo...

— Personne n'essaiera de te coller cette étiquette, après ce qu'ils racontent sur toi depuis des mois. On ne peut pas être à la fois mangeuse d'hommes et de femmes. A moins que tu ne sois accro au sexe.

— Ça doit être ça... Je ne me souviens même pas de la dernière fois que j'ai fait l'amour. C'est grave, tu crois ?

— Seulement si c'était la semaine dernière. En tout cas, bienvenue dans la vraie vie.

Un nuage apparut soudain à l'horizon de Katie. Son dos n'était plus au soleil. Elle leva la tête pour se trouver face à un serveur.

— Désolé de vous déranger, mais vous êtes bien Katie Fletcher ?

— Qui la demande ?

— Détends-toi, Katie. On est à Majorque, gronda Sarah.

— J'ai simplement un appel pour vous... Vous pouvez le prendre au bar.

Katie prit son sarong et suivit le jeune homme. Elle avait volontairement laissé son portable dans sa chambre. Elle était en vacances. Les gens ne pouvaient donc pas le comprendre ? Cet appel avait intérêt à être important. Et pourvu que ce ne soit pas Dan. Soudain, elle se méfia.

— Allô ? Katie Fletcher, à l'appareil...

— « Le problème, avec la réputation qui me colle à la peau, c'est que les femmes de ma vie sont souvent impliquées dans des scandales inventés de toutes pièces. Elles craquent toutes. Quant à moi... Par le passé, on m'a fait passer pour un dragueur ou un étalon, selon le point de vue. Je sais que c'est un problème, vis-à-vis des femmes. On est coupable jusqu'à preuve du contraire. C'est ce qui est arrivé à Katie Fletcher. Je pense que j'aurais dû rétablir la vérité, à l'époque, mais, avec tout ce qui se passait dans ma vie... Maintenant, Jackie et moi sommes de nouveau ensemble. Je tenais à mettre les choses au clair. »

— Génial, Stuart ! J'espère que ce que tu me lis est véridique. Tu ne me fais pas marcher, au moins ?

— Tu sais bien que je n'écris pas. Mon truc, c'est l'image.

— Quand Jamie Joseph a-t-il dit tout ça ?

— C'est bon, non ? L'article est paru cette semaine, dans le *Mail*. Je me suis dit que ça te ferait plaisir. Et puisqu'on en est à ton tableau de chasse, Tom a demandé Louise en mariage, ce week-end. Alors considère-toi de nouveau comme l'animatrice modèle et proche des gens.

— Dommage, je commençais à apprécier mon image sulfureuse, dit Katie en riant.

— Vraiment ?

— Non. Je préfère largement celle qui flemmarde au soleil. C'est plus mon style.

— Je m'en doute. Je t'offre un verre. Qu'est-ce que tu prends ?

— Comment ?

Katie regarda autour d'elle, se demandant ce qui se passait.

— Prenons un verre, histoire de fêter ça. Tu es encore là ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Où es-tu ?

— Regarde à gauche.

Soudain, Stuart apparut à l'extrémité du bar, tenant un journal, son portable à l'oreille. Il semblait avoir trop chaud, avec son jean et son T-shirt.

— Me voilà.

Katie en demeura sans voix. Face à elle, Stuart raccrocha. Katie en fit autant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Il existe des règles qui interdisent d'interrompre des vacances entre filles, tu sais.

— Bonjour l'accueil ! Je ne suis là que pour le week-end. Il y en a qui travaillent, lundi. De plus, Sarah savait que je viendrais. C'est elle qui m'a indiqué où vous séjourniez.

— Où as-tu obtenu son numéro ?

— Dans le dossier que tu n'as pas lu.

— Ah...

— La voici, d'ailleurs.

Sarah approchait en effet du bar.

— Surprise ! dit-elle en plantant un baiser sur la joue de son amie.

— On peut le dire.

— Je me suis dit que tu ne m'en voudrais pas. Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas ? Il est temps que je fasse quelques B.A., moi aussi.

— J'avais oublié que tu te mêlais toujours de tout. C'est très drôle. Il y a quinze jours encore, jamais je n'aurais imaginé être au bord d'une piscine, à Majorque, avec ma meilleure amie perdue de vue et mon patron homo.

— Hé, arrête ! La mangeuse d'hommes joue avec ma réputation !

— Tu veux dire que tu es un hétéro dans le placard ?

— C'est quoi, cette histoire de placard ?

— Tu n'as donc jamais envisagé de sortir avec un homme ? Comprends-moi, j'ai déjà donné.

— Absolument pas.

— Tu le jures ?

— Je le jure, malgré tes tentatives pour anéantir ma réputation. A cause de toi, j'ai souvent dû défendre ma vertu, sur mon lieu de travail.

Katie rougit, espérant que Stuart croirait à un coup de soleil.

— Désolée, je ne me rendais pas compte...

— J'espère bien. Je sais, je suis un peu précieux, parfois. J'aime m'habiller, je suis gracieux sur une piste de danse, mais ça ne va pas plus loin.

— Vraiment... ?

— Promis. Quel homo ferait semblant d'être hétéro... ? Bon, je sais, ce n'est pas un bon exemple.

— C'est que je ne suis plus capable de gérer une crise.

— Alors, on le prend, ce verre ? fit Stuart.

— Bien sûr.

— Elle prendra un autre pichet de sangria, railla Sarah.

— Et toi, Sarah ? s'enquit Katie.

— Je vais faire un tennis. Je vous rejoins plus tard.

— D'accord. Amuse-toi bien.

— Vous aussi, dit Sarah avec un sourire entendu.

— Sangria ?

— S'il te plaît. Tu as entendu Sarah.

— Ravi de voir que tu t'es adaptée, en moins de trois jours.

— Nous sommes presque espagnoles.

Stuart s'esclaffa.

— Tu sais ce qu'on dit, reprit Katie. A Rome... A propos de tennis, je suis très impressionnée. Je devrais faire un peu de sport, moi aussi. J'ignorais même qu'il y avait des courts, ici.

— Il n'y en a pas, répondit Stuart.

Katie scruta les alentours. Sarah avait disparu.

Stuart, lui, était bien là...

TITRE ORIGINAL : THE HONEST TRUTH

Traduction française : AUGUSTA RONDEAU

© 2002, Jane Sigaloff. © 2009, Traduction française : Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

MELISSA SENATE

Miss Yorkville



1

Mardi A l'Atlantic Grill, un restaurant de l'Upper East Side, à Manhattan

Le problème, avec le premier rendez-vous qui suit une rupture douloureuse, c'est qu'on ne peut s'empêcher de comparer le nouveau avec l'ex. Dans mon cas précis, par exemple, j'attribuais 2,5 sur 10 à Rob Carvel, et 11 sur 10 à Nick Jones.

Inutile de préciser que Rob Carvel, c'était le type assis en face de moi, à l'Atlantic Grill. Trente-trois ans, passionné d'informatique devant l'Eternel, gémeaux ascendant... je ne sais plus — autant d'informations glanées au cours de notre conversation laborieuse, en dégustant un cocktail de crevettes.

A première vue, Rob Carvel n'avait rien d'une catastrophe, surtout pour un rendez-vous arrangé par Heidi, ma coloc bien intentionnée, qui disait en avoir ras-le-bol de m'entendre pleurnicher sur Nick. Heidi étant ma meilleure amie, elle ne pouvait me dégoter un tocard absolu. Non, non, Rob était tout à fait séduisant, tout à fait gentil. Tout à fait... le contraire de Nick Jones.

Profond soupir. Etait-ce aussi ce que Nick pensait de moi, avant ? Etais-je tout à fait ceci, tout à fait cela, pour lui ? Ou bien pas du tout celle qu'il voulait ? Pourquoi me suffisait-il de quatre minutes pour comprendre que quelqu'un me convenait ou pas, alors qu'un homme mettait un peu plus de six semaines ?

Attendez ! Je viens de me rappeler que ce n'était pas une question de temps, pour Nick. C'était à cause de Tamara, un mannequin plein d'ambition.

Qu'avait-elle de plus que moi, sa Tamara ? La liste détaillée de ses atouts se limitait à peu près à ceci :

Du numéro un au numéro un million : elle était le parfait sosie de Cameron Diaz.

— Tu sais, Maddie..., dit Rob Carvel, en buvant une gorgée de vin, le petit doigt en l'air.

Il avait une bouche minuscule et un lambeau d'aubergine grillée entre les dents de devant.

— ... tout le monde me demande si je fais partie de la famille des crèmes glacées Carvel. Ce n'est pas le cas, mais j'aimerais bien. C'est quoi, ton parfum de glace préféré ? Vanille, chocolat, ou panaché ? Personnellement, j'adore le panaché avec un supplément de vermicelles multicolores.

Seigneur... Voilà donc de quoi on discutait, lors d'un premier rendez-vous, de nos jours ? Un homme et une femme qui, au terme de deux autres rendez-vous, allaient se voir nus, parlaient de parfums de glace ?

Arrête de jouer les mégères, me dis-je. Souviens-toi que tu as le choix entre ce garçon tout à fait charmant et la pitié de « ceux de la côte Ouest ». Mes épaules se voûtèrent et, soudain, je n'eus plus du tout envie de mon saumon aux herbes.

A ce stade de mon récit, quelques explications s'imposent. Mon père, producteur à Hollywood, sa femme, ma belle-mère, donc, et Ariel, leur fille de vingt et un ans (ma demi-sœur, qui est choriste d'une jeune chanteuse à succès) venaient à New York le week-end suivant pour — je cite — « leur shopping d'automne ». Ils descendaient au W, un hôtel très tendance situé sur Union Square. Ma belle-mère — « le monstre », comme je la surnomme — m'avait appelée pour m'inviter, ainsi que mon « adorable petit ami », à dîner à l'occasion de leur séjour, avant de poursuivre par ses sempiternelles logorrhées :

— Dis-moi, tu ne vis pas toujours dans ce charmant... (autrement dit *affreux*) petit appartement, j'espère, Madeline ? C'est vrai, il est à peine assez grand pour une demi-personne, alors pour deux jeunes femmes ! Enfin, si tu joues les bonnes cartes, tu décrocheras peut-être le gros lot. Un jour, tu vivras avec Nick dans un prestigieux immeuble avec portier !

En fait, j'étais plutôt fière du minuscule trois-pièces, au cinquième étage sans ascenseur, que Heidi et moi avions déniché à Manhattan, dans l'Upper East Side, à un loyer exceptionnellement bas de mille six cent cinquante dollars par mois — tout de même ! Avec nos salaires pathétiques de vingt-sept mille dollars par an, nous avions à peine les moyens de le payer. Nous mangions souvent des pâtes et ne prenions jamais de taxis. Nous ne faisons pas de shopping, non plus. Nous n'avions même pas de quoi nous offrir le cinéma qui, à dix dollars la séance, éclipsait le prix d'une entrée au Metropolitan Museum of Art.

— Tu as eu une promotion ? s'enquit ma belle-mère, comme si mon emploi de rédactrice publicitaire chez Cashmere Cosmetics était une honte pour la famille.

C'était toujours Ivy qui m'appelait, toutes les deux ou trois semaines, pour prendre des nouvelles. Jamais mon père, sauf pour mon anniversaire. Harry Simon avait divorcé de ma mère pour Ivy quand j'avais cinq ans. La nouvelle petite famille était partie s'installer à Los Angeles, et depuis, je les voyais rarement. Je ne voyais mon père que quand il avait des rendez-vous à New York, ou bien si Ivy voulait faire du shopping. Or, la dernière visite des Simon (Ivy devait absolument assister à un spectacle de Broadway qui allait se terminer) coïncidait avec ma brève romance avec Nick.

Nick, l'homme pressé, avait même accepté de dîner avec eux, surtout parce que mon père était producteur et que cela sonnait bien. Pour la première fois depuis des années, les Simon m'avaient témoigné de l'attention. Avec sa chemise noire, sa cravate noire, son pantalon noir et ses chaussures Prada, Nick avait de l'allure. Il commandait le vin qu'il fallait, avait la conversation adéquate. Il racontait des anecdotes sur son oncle, chirurgien esthétique des stars, dans les Hamptons. Impressionné, mon père avait posé sur moi un regard différent et m'avait parlé autrement.

Comme si j'étais quelqu'un, et non plus cette gamine quelconque aux cheveux bouclés, cette fille de la côte Est qui vivait dans un trou à rats, ne savait ni chanter, ni danser, ni jouer la comédie, ni dessiner, et qui, à vingt-neuf ans, n'était toujours pas cadre. Bref, rien d'étonnant à ce que j'aie omis de mentionner aux Simon que Nick, mon unique réussite à leurs yeux, m'avait larguée.

Je devrais peut-être préciser aussi que mon dernier petit ami en date — un garçon tellement timide qu'il avait eu une crise d'urticaire quand Ivy lui avait demandé ce que son père faisait dans la vie — avait tellement déplu aux Simon par son manque de présence qu'ils m'avaient envoyé un calendrier de séances de *speed dating* dans l'Upper West Side, où ils espéraient me voir emménager.

Je sentis un regard posé sur moi. Ah oui, c'est vrai, j'étais en plein rendez-vous galant... Une très mauvaise idée, ce rendez-vous. Je croyais me remettre de Nick en rencontrant un autre homme. J'espérais trouver un autre garçon qui me donnerait un air présentable aux yeux de ma famille, à l'occasion d'un dîner. Mais je me trompais. C'était Nick que je voulais. Et les Simon aussi.

Rob termina son steak de thon et me regarda intensément, les sourcils froncés. Il se pencha à

droite, me fixa, puis à gauche, et me scruta encore. Il fronça de nouveau les sourcils et pinça les lèvres comme s'il cherchait à résoudre un problème d'algèbre.

— Euh... Heidi m'a dit que tu participais au concours de Miss New York, fit-il en me toisant sans vergogne.

Il s'attarda sur mes longues boucles châtain qui refusaient d'être lissées, mes yeux d'un vert un peu glauque, mon absence de pommettes, mes lèvres non siliconées, ma taille moyenne, ma poitrine modeste, mon corps commun, mon apparence commune.

— Je dois admettre que, quand Heidi m'a annoncé qu'elle m'organisait un rendez-vous avec une candidate Miss New York, j'ai été... Je me suis dit... Waouh ! Cette fille doit être une bombe. J'étais très intimidé. Mais tu es... Enfin... Je croyais qu'il fallait avoir un physique de mannequin pour être Miss New York.

L'enfoiré !

— Miss Yorkville, ai-je corrigé, avec une envie de lui balancer mon riz pilaf au visage. Yorkville, c'est le nom de mon quartier, à l'est de la II^e Avenue et des 80^e et 90^e Rues. C'est un concours local et je suis seulement candidate. Je ne pense même pas être admise en finale.

C'était la vérité. Je ne participais pas au concours de Miss Yorkville pour gagner. Je le faisais en souvenir et en hommage à ma mère, Miss Yorkville 1972 (et elle avait l'air d'un mannequin, *elle*). Elle est morte quand j'avais vingt et un ans. C'était deux jours après l'obtention de mon diplôme à l'université de New York, comme si elle avait tenu le coup jusqu'à ce moment clé avant de me quitter, rassurée sur mon sort.

— Ce serait merveilleux que tu sois couronnée Miss Yorkville, toi aussi, me disait-elle souvent. Je serais tellement heureuse que tu te présentes.

J'eus le cœur serré en pensant à elle, à ses yeux bleus, si chaleureux et rêveurs à la perspective que sa fille unique suive ses traces. Or, cette année était ma dernière chance de m'inscrire : Miss Yorkville devait avoir moins de trente ans, et en j'avais vingt-neuf.

— Ouah, Maddie, tu as du cran, dit Rob en prenant l'addition. C'est vrai, regarde cette nana, là-bas...

Il désigna une table située derrière nous.

— Je parie que tu vas en affronter pas mal d'aussi mignonnes qu'elle, au concours.

Où diable Heidi m'avait-elle dégoté ce crétin ? En me retournant pour observer ma rivale, j'ai failli recracher mon vin. C'était le sosie de Cameron Diaz ! Ce mannequin pour qui Nick m'avait larguée ! Elle était en train de décortiquer le menu tout en adressant un sourire éclatant à son compagnon, fort séduisant au demeurant, mais qui n'était pas Nick Jones.

Un mois plus tôt, Tamara Arm s'était présentée à l'accueil de Cashmere Cosmetics pour un casting. J'étais alors passée en un clin d'œil du statut de petite amie de Nick à celui d'ex. Je la regardai battre des cils sur ses yeux bleus et se pencher vers son compagnon. Intéressant. Cela signifiait sans doute que Nick et Tamara avaient rompu ! J'avais peut-être encore une chance avec lui ! Peut-être m'accompagnerait-il à ce dîner de famille. Peut-être...

Or, Nick se trouvait devant l'Atlantic Grill, à observer Tamara par la fenêtre, sous la pluie battante, l'air perdu. Il sortit son téléphone portable et composa un numéro, puis il porta l'appareil à son oreille, le regard torturé, sans quitter Tamara des yeux.

Le téléphone du mannequin se mit à sonner. Je l'entendis prononcer « allô ». Agacée, elle déclara à son compagnon de table (qui portait des lunettes noires) qu'elle était désolée, qu'elle n'en avait que pour une minute, avant de reprendre en persiflant à voix basse : « Nick, je t'ai dit que c'était fini ! » Silence. « Tu ne m'écoutes pas ! » Nouveau silence. « Eh bien moi, je ne t'aime pas,

Nick ! Quoi ? »

Elle se pencha pour regarder derrière son compagnon à lunettes noires, par la fenêtre. « Je n'y crois pas ! Tu me harcèles ! C'est fini, je te dis ! Il faut que tu l'acceptes. » Et elle coupa la communication.

C'est alors que le regard perdu mais toujours superbe de Nick croisa le mien. Il écarquilla les yeux. Puis il composa un numéro sur son portable. Mon petit sac à main se mit à sonner.

J'eus comme l'impression qu'il ne m'appelait pas pour me reconquérir. Mais que diable me voulait-il ?

Mercredi, après le travail Au DT UT, un café de l'Upper East Side

Non, je n'avais pas abandonné ce crétin de Rob — qui s'était lancé dans le récit interminable de l'enterrement de vie de jeune homme d'un ami, à grand renfort de détails sordides — devant un sorbet à la mangue uniquement parce que Nick Jones, l'ex-amour de ma vie, m'avait appelée en affirmant avoir « désespérément besoin de me parler ». Quitter un cauchemar pour un autre, non merci ! J'étais peut-être amoureuse de Nick, mais je n'étais pas idiote. Je savais que Nick Jones n'avait qu'une idée en tête, et ce n'était pas de coucher avec moi, en toute liberté, désormais. C'était Tamara Arm.

Affalé dans son fauteuil, Nick mordit dans une barre chocolatée.

— Tamara semblait folle de rage que je l'appelle en plein rendez-vous galant, mais je ne pouvais pas faire autrement, n'est-ce pas ? Je n'allais quand même pas la laisser sortir avec un autre type ! On a rompu depuis une semaine et elle voit déjà quelqu'un d'autre !

Il but une gorgée de son moka glacé et s'affaissa davantage dans son siège.

Je hochai la tête avec compassion. Le plus pathétique, c'était que je le comprenais. Trop bien, d'ailleurs. Je savais parfaitement ce que c'était d'être amoureux de quelqu'un qui aime quelqu'un d'autre. Un mois plus tôt, quand Nick m'avait larguée pour Tamara, n'avais-je pas passé des heures plantée en bas de chez lui, les yeux levés vers le dix-septième étage ?

Indifférent aux miettes qu'il faisait tomber par terre, il faisait la tête. Moi, je n'arrivais pas à le quitter des yeux. Ai-je précisé que Nick était sublime ? Très dynamique, très new-yorkais : un mètre quatre-vingt-dix, quatre-vingt-huit kilos et très... très...

Je l'avais rencontré chez Cashmere Cosmetics, où j'étais rédactrice publicitaire adjointe et lui chef de produit. J'avais mis six mois à trouver le courage de flirter un peu avec lui. Quel choc quand il m'avait invitée à prendre un verre, il y a trois mois ! Je croyais qu'il voulait me parler de la campagne publicitaire du nouveau mascara de Cashmere Cosmetics. Or, il voulait simplement discuter de tout ce qui lui venait à l'esprit... et manger des sushi... Et boire du bon vin, à la terrasse d'un petit restaurant qu'il connaissait... Et m'embrasser en me quittant, avant de me proposer de partir en week-end avec lui.

Il m'a dit que j'étais du genre intello, qu'il me trouvait différente, excellente rédactrice publicitaire, de surcroît. Il avait toujours eu envie de sortir avec une intellectuelle. Selon lui, j'avais un regard délicieusement expressif. Nick Jones fut le premier à m'embrasser les paupières, le premier homme sublime à vouloir de moi. Il m'a donné l'impression d'être exceptionnelle pendant presque deux mois.

Mais Cashmere Cosmetics et ses rédactrices publicitaires ne suffisaient pas à un homme capable d'emballer un top model aussi prometteur que Tamara Arm et de décrocher un poste de chef de produit chez Lancôme.

Fais-lui oublier Tamara ! me dis-je, comme une coach à son sportif. *Frappe-le avec ton... ton quoi ? Avec n'importe quoi.*

— Au fait, Nick, je suis chargée de rédiger le texte pour le conditionnement du nouveau mascara. C'est génial, non ? En général, ce sont les rédacteurs plus chevronnés qui héritent des nouveaux produits, mais mon patron pense que...

— C'est son tout dernier portrait, coupa-t-il en sortant une photo d'une enveloppe qu'il avait dans son sac. C'est fou ce qu'elle est belle, murmura-t-il avec admiration. D'une beauté renversante, presque douloureuse, tu ne trouves pas ?

Je fixai le sourire parfait, le visage non retouché de Tamara Arm, voleuse d'homme et jeteuse de petit ami. A quoi bon répondre à la question de Nick ? Elle était purement rhétorique.

Il soupira encore.

— Elle n'a même pas voulu me dire pourquoi. Mais pourquoi elle m'a largué ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? C'est tout ce que je veux savoir ! Je peux faire un effort, je peux changer...

Il s'affala de plus belle, faisant de nouveau tomber des miettes par terre.

Tu ne voudrais jamais changer pour moi, me dis-je, avant de m'affaisser à mon tour.

— Pourquoi on a rompu, tous les deux, Maddie ? me demanda-t-il avec un air plein d'espoir.

Ses yeux de braise plongèrent dans les miens. Une fossette se dessina sur son visage. Il me prit la main et la garda dans les siennes.

A cet instant, je faillis me précipiter sur ses genoux, lui assurer que, peu importaient les raisons, l'essentiel était d'être de nouveau ensemble, de former un couple.

— Maddie, tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

Tout ce que tu voudras, songeai-je en me contentant toutefois de hocher la tête.

— Cite-moi mes cinq plus gros défauts, en tant que mec, pour que je sache où j'ai foiré avec Tamara. Il faut que je le sache.

Ma part de gâteau au chocolat sombra au fond de mon estomac. Je ne voyais pas un seul défaut chez Nick, alors cinq... Ah oui, c'est vrai ! Il m'avait brisé le cœur.

— Nick, sa décision de rompre n'avait sans doute aucun rapport avec toi. Elle a rencontré un autre type et en est tombée amoureuse, mais sans chercher à te faire souffrir. Elle a dû te dire : « Si je te quitte, ce n'est pas à cause de toi, c'est à cause de moi », non ?

C'était en tout cas ce qui s'était passé pour nous deux...

Nick poussa un profond soupir.

— En fait, elle a dit : « Ce n'est pas à cause de moi, c'est à cause de toi. Ne me rappelle plus jamais ». Mais ça ne m'éclaire pas des masses, ça. Ça ne me dit pas ce que je dois changer en moi ou ce que je dois faire pour la reconquérir. Je ferais n'importe quoi, Maddie. N'importe quoi...

Il demeura prostré dans son fauteuil.

Qu'est-ce qu'elle avait de si spécial, cette Tamara, de toute façon ? Elle était ambitieuse, rien de plus. Les femmes superbes ne manquaient pas, à New York, alors ? Des millions de top models sillonnaient la ville sur leurs jambes interminables. Tamara était jolie, rien de plus. C'était tout ce qu'elle avait. Quelle femme ayant un tant soit peu d'intelligence dînerait en compagnie d'un homme portant des lunettes noires ? Et romprait avec Nick Jones, la perfection faite homme ?

C'était donc la beauté que Nick recherchait. Une jolie f...

Imbécile ! me dis-je. Comment avais-je pu oublier que je m'étais inscrite à un concours de

beauté, justement ? Voilà qui allait rehausser mon image aux yeux de ce superficiel de Nick. « Voici ma petite amie, Maddie », dirait-il à tout le monde, une lueur de fierté dans son merveilleux regard brun. Elle est en lice pour le concours de Miss Yorkville. Imaginez un peu ! Quand je pense que j'ai failli la perdre...

Je me redressai sur mon siège et glissai le reste de ma part de gâteau sous le *New York Times* que quelqu'un avait posé sur la table. Puis je rentrai le ventre en faisant comme si quelqu'un me tirait vers le haut à l'aide d'une ficelle (J'avais lu ça dans un magazine qui donnait des tuyaux pour ressembler à un mannequin).

— Euh... Nick, devine quoi. Je me présente au concours de Miss Yorkville ! Je fais ça en hommage à ma mère. Souviens-toi, je t'avais dit qu'elle avait été Miss Yorkville 1972 et...

Nick se redressa d'un bond et reprit ma main dans la sienne. La manœuvre avait marché ! J'avais eu une idée géniale. D'accord, je jouais le jeu des écervelées, mais avec génie.

— Tamara envisageait justement de se présenter au concours de Miss York, elle aussi ! s'exclama Nick en hurlant presque. Je me demande bien pourquoi, parce qu'il est nul, ce concours. Depuis qu'elle a fait cette séance photo pour le magazine *Glamour*, elle est très demandée. Les marques de cosmétiques se l'arrachent et les meilleures agences essaient de l'enrôler. Pourtant, elle ne cesse de répéter qu'elle n'est pas prête à prendre une telle décision. Je comprends que tout le monde s'intéresse à elle.

Surtout toi, me dis-je. Mon smoothie à la banane me pesa soudain sur l'estomac, tout comme le gâteau au chocolat. J'en étais malade : cette fille participait à *mon* concours ! Au concours de ma mère. Celui qui devait réaliser les rêves qu'elle faisait pour moi, qui m'apporterait enfin l'approbation de mon père et de ma belle-mère et impressionnerait Nick au point qu'il voudrait de nouveau de moi. Ce concours qu'il trouvait nul et auquel une fille ordinaire comme moi pouvait s'inscrire.

Pourquoi Tamara Arm convoitait-elle le titre de Miss Yorkville, de toute façon ? Cela n'avait pas de sens. Je l'avais vue dans des publicités pour des vêtements et dans un spot télévisé pour un shampoing avant même de la croiser dans le hall de Cashmere Cosmetics, un mois plus tôt. Avant qu'elle n'arrache Nick de mes bras. Elle avait déjà « réussi », mais elle était probablement trop écervelée pour se rendre compte qu'elle fichait sa propre carrière en l'air en ne visant pas des contrats plus prestigieux. Comment cette grande sauterelle osait-elle participer à mon concours ? Tamara n'était sans doute même pas de Yorkville. Mon Dieu, faites qu'elle se casse un ongle et qu'elle ne puisse pas y participer, samedi !

Pendant que je faisais de gros efforts pour ne pas fondre en larmes, Nick semblait en plein brainstorming.

— Maddie, je sais pas comment reconquérir Tamara ! Et tu es la seule qui puisse m'aider.

3

Mercredi soir Dans mon humble demeure, à l'angle de la II^e Avenue et de la 71^e Rue, au-dessus d'un vendeur de falafels.

Après cette conversation déprimante avec Nick, j'étais rentrée à l'appartement et il avait suffi à Heidi un simple regard à mon visage décomposé pour me proposer un margarita et un masque relaxant.

Nous étions installées sur le futon de notre minuscule salon, à attendre que nos masques Cashmere Cosmetics à l'extrait de kiwi durcissent, tandis qu'Alanis Morissette se lamentait sur la trahison amoureuse, en fond sonore. Heidi était ma coloc et ma meilleure amie depuis cinq ans. Nous nous étions connues chez Cashmere, où nous étions toutes deux rédactrices publicitaires. Elle sortait depuis peu avec un garçon très mignon du service recherche et développement et était experte en matière d'hommes, car elle avait déjà vécu avec l'un d'eux. J'écoutais donc toujours ses conseils, même s'il lui arrivait de m'organiser des rendez-vous avec des crétins tels que Rob Carvel.

— Alors ? demanda-t-elle pour la centième fois.

Elle voulait savoir ce qui s'était passé avec Nick. Mais j'étais trop occupée à me mordiller nerveusement la lèvre pour lui répondre. Chaque fois que je fais quelque chose de mal, j'ai tendance à m'enfermer dans un mutisme alarmant. Heidi le savait. Elle menaçait donc de couper l'eau pour que mon masque devienne dur comme du plâtre si je ne lui avouais pas ce qui se tramait. Car il se passait quelque chose. Une véritable catastrophe.

Je lui dis tout.

— Il veut que tu fasses quoi ? me demanda Heidi, bouche bée. Refuse ! Dis-lui d'aller se faire f...

— Disons que... On a conclu un accord, répondis-je, penaude.

Heidi haussa ses sourcils blonds et parfaitement épilés.

— Devine qui a accepté de dîner avec mon père, mon monstre de belle-mère et l'idole des jeunes ? Nick, mon petit ami chéri ! poursuivis-je d'un ton qui se voulait enjoué.

— Nick et toi êtes de nouveau ensemble ? fit-elle, toujours bouche bée.

— Euh... pas exactement. Il va juste faire semblant d'être mon mec pour me rendre service...

— Et en échange..., poursuivit Heidi, en plissant les yeux, cette fois.

— Il est temps de rincer le masque, répondis-je en me précipitant dans la minuscule salle de bains. Je ne peux pas t'en parler tout de suite.

Heidi me suivit et m'observa en tapant du pied.

— Euh... Disons que je lui ai promis, en échange, de sympathiser avec Tamara lors du concours

de beauté et... de plaider sa cause.

— Laisse-moi deviner, dit Heidi d'un air de dégoût absolu. Il espère qu'elle se rendra compte que c'était de la folie de le larguer et qu'elle se précipitera dans ses bras.

Je n'osais même pas regarder Heidi.

— C'est bizarre, Maddie. Je croyais que c'était toi qui étais amoureuse de Nick.

Atterrée, je me couvris le visage de mon gant de toilette.

Quand le téléphone se mit à sonner, je me précipitai pour échapper à cette finaude de Heidi.

Mais elle me barra la route.

— Le répondeur s'en chargera. On n'en a pas terminé, toutes les deux, Maddie. Loin de là.

— « Vous pouvez laisser un message après le signal sonore... Bip ! Madeline, c'est Ivy. »

Mon monstre de belle-mère était la seule à m'appeler par mon prénom.

— « Je voulais juste te rappeler de faire une réservation au Mesa Grill pour vendredi soir. Il y aura nous trois, toi et ton adorable petit ami. Nous sommes tellement impatients de revoir Nick ! Ton père est impressionné que tu aies mis le grappin sur un garçon comme lui. Si tu savais comme nous étions inquiets de te savoir toute seule, le week-end, lors des soirées organisées par ton entreprise, et pendant les vacances. Tu sais que tu es toujours la bienvenue chez nous, bien sûr. Tu n'as qu'à sauter dans le premier avion. Mon Dieu, il se fait tard ! Il faut que je te quitte. Tu diras à ton charmant prétendant que nous sommes impatients de le revoir. »

Elle ajouta trois baisers sonores. Un de la part de chacun d'eux. Puis, enfin, le répondeur se tut.

— Je vais effacer ce message et préparer une autre tournée de margaritas, annonça Heidi.

La gorge nouée, je hochai la tête. Ivy avait dit « nous trois » et non « nous quatre et ton adorable petit ami ». Trois. Elle, mon père et Ariel. Une famille dont je ne faisais pas partie.

Ma famille n'était pas la mienne. Mon petit ami bidon, le temps d'un dîner, non plus...

Heidi me tend un verre glacé plein à ras bord de margarita à la framboise.

— Tout va se passer à merveille, dit-elle. Répète !

Et comment ! J'allais jeter l'homme que j'aimais dans les bras de la femme qu'il aimait, et impressionner mes parents avec un petit ami qui, en gros, me rendait ce service en échange d'un autre. Non, tout n'allait pas se passer à merveille.

* * *

Vendredi Dans mon bureau, Cashmere Cosmetics, 17^e étage, quartier de Flatiron

Au lieu de travailler sur le texte destiné au nouveau mascara, je fixais l'écran vide de mon ordinateur, au bord de la panique. Demain, c'était le jour J pour le concours de Miss Yorkville. Toutes les candidates potentielles devaient se présenter avec un formulaire d'inscription (publié dans l'hebdomadaire local), deux photos (un portrait et une photo en pied) et un texte de 250 mots expliquant ses motivations. Le visage de ma mère apparut à mon esprit. *Ce serait merveilleux que tu sois couronnée, toi aussi...*

Je regardai à droite, puis à gauche. Nul ne semblait prêter attention à moi, ce qui n'avait rien d'inhabituel. Je tapai un titre : *Ce que le titre de Miss Yorkville représente pour moi, par Maddie Simon*. Le visage superbe de ma mère semblait flotter sur mon écran. « Tu es si belle, Maddie », roucoulait-elle quand j'étais petite. « Ma petite princesse sera Miss Yorkville, un jour, comme sa maman... »

Sans vouloir offenser mon père, c'était à lui que je ressemblais, et non à cette mère si sublime. Je n'étais pas une reine de beauté. J'ai compris qu'elle me mentait en entrant à l'école primaire, et

cela s'est confirmé quand j'ai constaté que les garçons ne s'intéressaient pas à la fille ordinaire que j'étais, tout au long de ma scolarité. J'étais pas mal, disons, assez mignonne, quand mes cheveux se laissaient dompter et que je portais du mascara pour souligner mon regard. Mais je n'étais pas Hannah Simon. Et je ne serai jamais Tamara Arm.

Pourquoi m'inscrivais-je à ce foutu concours, d'ailleurs ?

Pour ta mère, espèce d'enfant égoïste et gâtée !

— Vous participez au concours de Miss Yorkville ?

En me retournant vivement, j'aperçus le chef de mon chef, Irwin Cashmoil, le grand patron. Les yeux rivés sur mon écran d'ordinateur, il était en train de lire le début de mon texte de motivation. Je ne pouvais pas vraiment lui reprocher son indiscretion : je me ferais virer encore plus vite.

Les petits yeux de fouine de mon boss se plissèrent.

— Suivez-moi dans mon bureau, mademoiselle. Il faut que nous parlions sérieusement.

Aïe ! Allais-je être virée pour avoir travaillé sur un texte personnel durant mes heures de bureau ? Cashmoil lisait peut-être aussi mes e-mails (j'aimais bien me moquer de lui, avec Heidi, qui travaillait un peu plus loin, dans l'*open space*). Je le suivis donc dans son bureau. Il me fit signe de m'asseoir, et j'obtempérai lentement.

— Je suis très impressionné, Maddie, déclara-t-il de sa voix nasillarde.

Il cala sa petite carcasse trapue dans son énorme fauteuil.

— Très impressionné. Vous serez augmentée, et je vous parle d'une belle augmentation, croyez-moi, si, et je dis bien si, vous parvenez à lui faire signer un contrat avec Cashmere.

— Quoi ?

Cashmoil fit tourner son fauteuil et tapa dans ses mains d'un air de joie intense.

— Vous êtes une jeune femme intelligente, Maddie. Vous inscrire à ce concours pour approcher Tamara Arm en vue de la convaincre d'être l'égérie de notre ligne de printemps... Nous avons tous appris grâce à ce petit article en page six du *Post* sa décision de participer à l'élection de Miss Yorkville, mais personne n'a eu l'idée d'une infiltration. Personne ! Ni ces crétins du marketing, ni ceux de la com. Vous êtes visiblement très impliquée dans la grande famille Cashmere. Persuadez Tamara de signer avec nous, et vous serez promue rédactrice de première catégorie avec une belle augmentation à la clé et un bureau bien à vous. Alors à vous de jouer, foncez !

Foncer ? J'ai tout juste réussi à me lever. Si je vomissais tripes et boyaux sur son tapis persan, il m'achèverait peut-être, comme je l'en implorais en silence.

— Maddie, vous savez, le plus drôle, dans cette histoire, ajouta Cashmoil en gloussant, c'est que, l'espace d'une seconde, j'ai cru que vous participiez à l'élection pour vous-même. A présent, filez rédiger votre texte de motivation. Oubliez le mascara ! Votre nouveau boulot est de sympathiser avec Tamara. Et si vous n'êtes pas en finale de ce concours, vous redescendrez au poste de rédactrice adjointe. Allez, au boulot !

Samedi après-midi Centre associatif de Yorkville, 88^e Rue, entre la 1^{re} et York Avenue.

Plus d'une centaine de filles attendaient pour remettre leur dossier d'inscription. Parmi elles, beaucoup de reines de beauté en puissance, mais aussi des filles normales, comme moi. A ma gauche, il y avait un sosie de Catherine Zeta-Jones. A ma droite, une femme bien en chair portant une robe rouge moulante ornée d'un slogan à la gloire des femmes rondes, inscrit en lettres pailletées sur sa poitrine.

Nul ne me regardait d'un air de penser « qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là ? ». Jusque-là, tout allait bien. J'essuyai mes mains moites sur la robe noire à fines bretelles que Heidi m'avait prêtée pour me porter bonheur. Je m'assis sur une chaise pliante. Voyant que tout le monde s'observait, je cherchai des yeux Tamara l'ambitieuse — qui ne l'était pas tant que ça, finalement. Pourquoi cela me mettait-il dans un tel état ?

— Mesdemoiselles, bonjour ! lança une quadragénaire très séduisante, depuis l'estrade installée à l'extrémité de la vaste salle. Je suis Vanessa Loomis, Miss Yorkville 1989 et organisatrice du concours de cette année.

Elle s'interrompit le temps des applaudissements.

— Si vous ne répondez pas aux critères suivants, vous ne pourrez malheureusement pas déposer votre dossier et nous vous demanderons de partir dès maintenant. D'abord, vous devez avoir entre 21 et 29 ans.

Une vingtaine de filles marmonnèrent, se levèrent bruyamment et partirent.

— Deuxièmement, vous devez prouver que vous vivez ou que vous avez vécu au moins un an à Yorkville.

Trente autres candidates potentielles levèrent le camp.

— Troisièmement, vous ne devez être ni fiancée ni mariée.

Dix candidates s'en allèrent, avec leurs alliances et leurs solitaires étincelants.

— Quatrièmement, votre moralité doit être compatible avec le titre et la couronne de Miss Yorkville.

Une femme se leva, puis déclara :

— Je plaisante !

Avant de se rasseoir en gloussant.

Vanessa ne parut guère amusée.

— Très bien, reprit-elle face aux quelque vingt-cinq candidates qui restaient. L'élection de Miss Yorkville remonte à 1912...

Oubliant sa leçon d'histoire, je cherchai des yeux Tamara, la « pas si ambitieuse que ça ». Elle se trouvait à quelques sièges de moi, à ma gauche. Elle était plus « Cameron Diaz » que jamais, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds qui effleuraient ses épaules nues (sa robe n'avait pas de bretelles). Elle affichait une expression simple et authentique, comme si elle débarquait de sa campagne. Elle avait des seins énormes pour sa silhouette fine et élancée, des jambes interminables dénuées de toute varice, égratignure ou marque, des dents parfaites et d'une blancheur éclatante, et un teint si éclatant qu'elle semblait retouchée. Elle ne paraissait pas très maquillée, un peu de mascara et de gloss, peut-être. Je savais quelle marque de brillant à lèvres elle portait (ce n'était pas Cashmere), car quelques semaines plus tôt, je l'avais suivie dans tout l'Upper East Side pendant plusieurs heures, achetant tout ce qu'elle achetait, espérant ainsi découvrir son secret pour plaire à Nick.

Je noyais mon chagrin d'avoir perdu Nick en me promenant dans les rues, réconfortée par la perspective d'une glace au moka, quand je l'avais repérée. Elle semblait flotter sur la III^e Avenue. Je l'avais donc suivie. Je me suis ainsi retrouvée avec une paire de bottes en cuir noir à hauts talons à deux cent quarante dollars, des légumes bizarres provenant d'un marché bio, le gloss qu'elle portait et un thé glacé light. Quand elle s'était arrêtée pour donner un dollar à un sans-abri, j'en avais fait autant. Ensuite, elle avait disparu dans la station de métro de la 77^e Rue. Je n'avais pas souhaité la suivre sur un quai surchauffé pour attendre la rame de la ligne 6 avec un million de New-yorkais cinglés.

— Un peu de calme, mesdemoiselles, chantonna Vanessa dans son micro.

Elle poursuivit son historique du concours, puis aborda brièvement l'élection elle-même, qui aurait lieu dans un mois. Une épreuve de dix minutes consacrée à un talent artistique, un discours de trois minutes sur ses motivations et un autre pour tenter de séduire le jury. Les jurés seraient choisis parmi les membres de trois entreprises locales qui parrainaient l'élection. La gagnante remporterait une couronne en strass d'une valeur de trente-cinq dollars, un rendez-vous de trente minutes dans une agence de mannequins, mille cinq cents dollars en espèces et aurait sa photo dans l'hebdomadaire local.

— Très bien, mesdemoiselles, il est temps pour vous de remettre vos dossiers, qui doivent comporter votre texte, vos photos et un justificatif de domicile. Veuillez faire la queue. Quand ce sera fait, vous pourrez partir. Si nous ne vous donnons pas de nouvelles d'ici à lundi soir, c'est que vous n'aurez pas été retenues pour la phase finale de l'élection. Bonne chance à toutes !

Je me glissai dans la file juste derrière Tamara. Elle était si grande qu'elle m'empêchait de voir celles qui se trouvaient devant nous. Elle me dépassait de presque dix centimètres, malgré ses jolies sandales plates.

Soudain, Tamara se retourna et me sourit.

— C'est exaltant, non ? fit-elle, les yeux pétillants. J'ai toujours rêvé de m'inscrire à ce concours. Ma mère a été Miss Yorkville 1975, sa propre mère en 1955, et sa grand-mère en 1935. Elles ne cessent de me harceler pour que je m'inscrive à mon tour, alors me voilà. Je tiens beaucoup à cette élection, conclut-elle, les yeux embués de larmes.

— Ma mère a été Miss Yorkville, elle aussi, répondis-je. En 1972.

Tamara m'adressa un sourire radieux.

— Ce qui fait de nous des héritières ! s'exclama-t-elle. Après avoir remis mon dossier, je comptais aller chez Starbucks, sur la II^e Avenue, prendre un cappuccino. Ça te dirait de m'accompagner ? On pourra échanger des anecdotes sur nos mères.

En fait, me dis-je, j'espérais que tu serais une garce, au lieu d'être sympa. Tu m'empêches

d'accomplir mes deux missions cauchemardesques : te parler de mon ex pour t'inciter à le reprendre et te convaincre de signer un contrat d'exclusivité avec Cashmere Cosmetics.

Je préférerais me contenter d'un maigre salaire pour le reste de mes jours que de voir sa tête dans toutes les publicités, le printemps prochain. Pourquoi fallait-il qu'elle soit sympa ? C'était tellement injuste !

Elle découvrirait que nous avions un ex en commun dès qu'elle me demanderait ce que je faisais dans la vie. Ensuite, elle accepterait de devenir l'égérie de Cashmere parce que je travaille chez eux et que je suis une héritière de Miss Yorkville. Je perdrais Nick pour de bon à son profit et mes parents verraient de nouveau en moi la fille ratée. Je doutais fort qu'une promotion au poste de rédactrice les impressionne.

— Allez, Maddie, viens ! fit Tamara de sa voix stridente en me prenant par le bras, comme une vieille copine. On a un tas de choses à se raconter.

Non, on n'a rien à se dire.

Nos téléphones portables se mirent à sonner en même temps, m'accordant un bref moment de répit.

— Allô ! fimes-nous en chœur.

— Maddie ? Ici Irwin Cashmoil.

Oh non, que me voulait-il, celui-là ?

— Je voulais juste m'assurer que vous vous trouviez bien à la réunion d'inscription au concours, en train de sympathiser avec notre future égérie. Invitez-la à déjeuner, mais ne dépassez pas les cinquante dollars de frais, hein ! Parlez-lui de notre ligne de printemps. Je la veux, vous m'entendez ?

Ignorant le patron, je tendis l'oreille vers la conversation de Tamara.

— Maddie, vous êtes là ? lança Cashmoil. Vous m'écoutez ?

Non. J'écoutais la conversation de Tamara.

— Nick, je te l'ai déjà dit, murmurait-elle. C'est fini ! Arrête de m'appeler.

Sur ces mots, elle coupa son portable.

Je soupirai.

— Ouais, je suis là, Irwin. Ne vous en faites pas. Je ferai de mon mieux.

Cashmoil s'étrangla.

— Vous voulez dire que vous y arriverez, Maddie. C'est ce que dirait une rédactrice ayant reçu une grosse augmentation et bénéficiant d'un bureau personnel. Mais vous préférez peut-être votre petit box...

L'enfoiré !

— Irwin, il faut que je vous laisse. Notre amie s'apprête à partir. Je vais la suivre et sympathiser.

Fin de la communication.

Mon téléphone sonna aussitôt.

— Irwin, ne vous en faites p...

— Hé ! c'est moi ! C'est Nick. Tu ne fais pas ton boulot, Maddie. Tu m'avais promis de plaider ma cause, or elle refuse de me parler. Elle n'arrête pas de me répéter de ne pas l'appeler et de me raccrocher au nez. Tu m'avais promis de faire en sorte qu'elle veuille de nouveau de moi. Je suis désesp...

— Il faut que je te laisse, répondis-je. Elle s'en va. Je la suis et je lui parle.

Fin de la communication.

Tamara discutait avec la femme qui se trouvait devant elle de l'historique de l'élection. Je pris une profonde inspiration. Quand vint notre tour, nous déposâmes nos dossiers.

Tamara poussa un cri d'enthousiasme et me prit la main.

— C'est tellement génial ! Viens, on va arroser ça avec un cappuccino pour en discuter.

J'eus l'impression qu'elle me menait à l'échafaud.

Samedi soir Dans mon salon (forcément !)

— De quoi as-tu bien pu discuter pendant deux heures avec Tamara Arm, cet après-midi ? demanda Heidi tout en regardant d'un œil distrait l'enregistrement du dernier épisode de *Sex and the City*. Je m'étonne qu'elle ait réussi à former plusieurs phrases pour entretenir une telle conversation.

Moi aussi, j'en étais étonnée. J'avais découvert qu'il était très difficile de détester Tamara. Nous étions allées chez Starbucks pour parler de notre motivation à nous inscrire au concours et de ce qui nous avions écrit sur nos mères. Ensuite, nous avons discuté lecture, cinéma, produits de beauté, des cafés où nous préférions traîner pendant des heures...

Pas une fois il ne fut question de Nick Jones et de Cashmere Cosmetics, Dieu merci. Tamara ne semblait pas curieuse de savoir où je travaillais, ce que je faisais, combien d'argent je gagnais, qui je connaissais ou encore où je me rendais dans les Hamptons quand je ne participais pas à des concours de beauté.

— Alors qu'est-ce que tu vas raconter à Nick et à Cashmoil pour expliquer l'échec de tes missions ? s'enquit Heidi.

Sur l'écran, Samantha de *Sex and the City* s'envoyait en l'air avec un type torride.

La question de Heidi était pertinente. Nick s'attendait à ce que Tamara se jette dans ses bras et Cashmoil à ce qu'elle commence au plus vite ses séances photo en tant qu'égérie de Cashmere. Quant à moi, je décidai de ne rien faire tant que je m'en tirerais à bon compte. Haussant les épaules, je m'écroulai sur le futon.

Le téléphone se mit à sonner. Heidi décrocha et disparut aussitôt dans sa chambre avec le sans-fil.

De là où je me trouvais, j'aperçus ma boîte à souvenirs, rangée sous mon lit. Je me levai à grand-peine pour aller la chercher. Elle contenait tout ce qui m'était précieux. Je sortis l'écharpe de Miss Yorkville 1972 de ma mère, ainsi que son discours de finaliste. J'effleurai du doigt la photo où elle souriait, radieuse, lors de son couronnement, un bouquet de roses rouges à la main.

— Je fais de mon mieux, maman, murmurai-je en levant les yeux vers le plafond. Je me suis inscrite, comme tu l'as toujours souhaité.

* * *

Mesdames et messieurs, notre première dauphine est... roulement de tambour... Tamara Arm, que tout le monde voyait gagner ! Mais à la suite d'un coup de théâtre, et suivant les traces de sa

mère... roulement de tambour... veuillez applaudir la nouvelle Miss Yorkville... Maddie Simon !

Ovation ! Tonnerre d'applaudissements ! Bouquets de roses rouges. Nick est debout, il applaudit à tout rompre, essuyant une larme d'émotion en criant : « C'est ma petite amie ! ». Mon père distribue des cigares en déclarant : « C'est ma fille ! ». J'ai réussi à éclipser ma belle-mère et Ariel. Irwin Cashmoil annonce que je suis la nouvelle égérie de Cashmere Cosmetics.

* * *

Mon cœur se serra. Jamais je ne serai finaliste, encore moins couronnée... Je n'avais rien réussi, dans ma vie, à part le fait de ne pas être disqualifiée d'office. Cette petite victoire était une chimère, comme l'amour de Nick. Mais comment ne pas fantasmer ? Si je remportais ce concours, Nick me remarquerait. Soudain, je serais à ses yeux à la fois intello et belle, alors que Tamara ne serait toujours que belle. Nick m'écouterait quand je parlerais de sujets qui me tiennent à cœur, mon travail, ma famille. Au lieu de fantasmer sur Heidi Klum ou Pamela Anderson à la télévision, il me ferait l'amour avec sensualité, passion et tendresse.

Cela dit, la couronne de Miss Yorkville n'avait pas suffi à empêcher mon père de larguer ma mère pour une autre femme. Je ravalai mes larmes et rangeai vite mes souvenirs dans la boîte avant de la glisser de nouveau sous le lit. Je m'écroulai sur le futon, le cœur lourd. Que cherchaient donc les hommes ? Que fallait-il faire ou être pour les garder ?

Heidi revint dans le salon avec un pot de crème glacée au yaourt dans une main et sa trousse de maquillage dans l'autre. Elle me tendit la glace et posa sa trousse sur le futon. Enfin, elle releva ma tignasse en chignon et scruta mon visage en prenant son fond de teint Cashmere Cosmetics.

Vingt minutes plus tard, la meilleure amie du monde avait terminé mon relooking pour mon grand dîner avec les Simon et Nick. De plus, avait-elle souligné, la future Miss Yorkville devait être à son avantage pour son couronnement, non ? Heureusement que Heidi était là...

Après avoir regardé *Sex and the City*, je programmai l'enregistrement de l'épisode du lendemain. Si Nick retrouvait ses esprits et voulait de nouveau de moi, j'aurais mieux à faire que de regarder la télévision, des choses qui feraient rougir Carrie, Miranda, Charlotte... et même Samantha !

Samedi soir, très tard Dans mon lit (seule, comme d'habitude)

Bzz, bzz...

Qui diable pouvait sonner à l'Interphone à cette heure indue ? Je consultai mon réveil : 2 heures du matin ! Je me levai pour répondre :

— Quoi ? criai-je d'un ton courroucé.

— Maddie, c'est moi, Nick. Il faut que je te parle !

Mon rêve serait-il devenu réalité ? J'appuyai sur le bouton pour le laisser entrer, puis je courus dans la salle de bains. J'avais besoin de dompter mes cheveux, de mettre un peu de mascara et troquer mon vieux T-shirt des Yankees et ma culotte en coton contre un string et un peignoir en satin rouge, en prenant soin d'en laisser bâiller les pans pour révéler mes seins. Une goutte de parfum et j'étais prête. Plus que prête.

En l'entendant gravir les marches, je déverrouillai la porte et attendis.

Toc, toc, toc.

Dans le judas, je vis son expression torturée. Dès que je lui ouvris, il alla s'affaler sur le futon.

— Il faut que je sache, Maddie, dit-il en passant une main dans ses cheveux châtain, avant de se redresser d'un bond. Tu lui as parlé de moi, aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu lui as dit ? Et qu'est-ce

qu'elle t'a répondu ? Dis-moi tout ! Et ne néglige aucun détail !

S'il avait remarqué ma tenue affriolante, il parvenait à merveille à cacher son désir sexuel pour moi. Refermant mon peignoir avec un soupir, je m'assis lourdement à côté de lui. J'aurais aussi bien pu porter une combinaison d'astronaute. Avec le casque.

Il me fixa intensément de son regard irrésistible. Et cette bouche... Je me souvins de ce qu'elle me faisait, durant notre courte relation... Trois mois auparavant. C'était dans ce lit où je dormais quelques instants plus tôt, que Nick et moi avions fait l'amour pour la première fois. Il n'a jamais été très porté sur les préliminaires, mais peu m'importait. Il me déshabillait sans même remarquer mon soutien-gorge en dentelle et le string assorti que je portais à chacun de nos rendez-vous. Il m'arrachait presque mes dessous (un jour, il a carrément déchiré un soutien-gorge que j'avais payé très cher chez Victoria's Secret), sortait un préservatif de son portefeuille, l'enfilait vivement, ce qui m'angoissait toujours un peu, puis il me pénétrait avec la même brutalité. Tout ce que je voulais, c'était le sentir sur moi et en moi. Quelques instants plus tard, il se mettait à râler, puis il soufflait : « Je te revaudrai ça, Maddie, mais je vais... je vais... je vais... ! »

Puis il interrompait son monologue en se figeant, avant de pousser un râle impressionnant, comme s'il venait d'être touché par une rafale de mitraillette. Alors il s'écroulait sur moi, toujours avec force. Il m'embrassait dans le cou pendant cinq secondes, puis roulait sur le dos, émettait quelques sons approuvateurs et fermait les yeux. Je regardais ses paupières closes, le cœur battant, et j'effleurais sa joue d'une caresse. Sept minutes plus tard, il se dressait sur son séant, saisissait la télécommande et allumait la télévision pour regarder *Seinfeld*. En tout cas, il oubliait toujours de me « revaloir ça ».

J'aurais tout donné, en cet instant, pour qu'il m'arrache mon peignoir en satin et qu'il pose au moins les mains sur moi.

— Maddie, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne suis plus bon à rien. Je ne pense qu'à Tamara. Pourquoi elle m'a quitté ? Pourquoi ?

Nick secoua la tête et s'écroula de nouveau sur le futon, puis il s'allongea et se couvrit le visage de ses mains.

— Nick, dis-je d'un ton apaisant, je...

Que dire ? Je n'en avais pas la moindre idée. En m'approchant de lui, je sentis son parfum familial.

— Nick, je crois vraiment que...

Mais il s'était endormi. Du moins le pensai-je. Car il m'attira sur lui et dénoua la ceinture de mon peignoir.

6

Dimanche matin Sur mon futon, avec le New York Times

— Tu as couché avec lui ? s'exclama Heidi avec une expression de dégoût.

Elle pointa le nez dans ma chambre pour observer par la porte entrouverte les jambes velues de Nick, endormi sur mon lit.

— Maddie ! Je n'y crois pas ! Tu as couché avec lui !

— J'aurais bien aimé, avouai-je ne posant la rubrique Arts et Loisirs du journal sur la table basse pour boire une gorgée de café. J'ai couché à côté de lui, mais c'est à peu près tout. Cette nuit, il est venu ici. Il pleurait toutes les larmes de son corps à cause de Tamara. Il m'a pelotée pendant trois minutes, puis m'a dit que, l'espace d'un instant, il avait eu une hallucination en croyant que j'étais elle. En réalisant que c'était moi, il a carrément renoué la ceinture de mon peignoir, puis il est parti dans ma chambre. Il a enlevé son jean et ses chaussures et s'est écroulé à plat ventre sur mon lit, mon nounours dans les bras.

Heidi leva les yeux au ciel.

— Et c'est de ce type que tu es amoureuse !

— Tu ne...

Je me mordillai la lèvre.

— Non, Maddie, c'est toi qui ne comprends pas !

La sonnerie du téléphone retentit. Le répondeur s'enclencha.

« Madeline, chérie, c'est Ivy. Tu as réservé, pour vendredi ? Dis à ton adorable Nick que ton père a trouvé un article dans le *Times* qui risque de l'intéresser. Ton père ne parle plus que de lui. C'est Nick par ci, Nick par là. Si tu l'avais entendu chanter vos louanges, hier soir, lors d'une soirée où on était invités ! Il racontait comment sa fille avait mis le grappin sur l'un des meilleurs partis de New York alors qu'il commençait à se demander si tu n'étais pas lesbienne ! Mon Dieu, il se fait tard ! Il faut que je file. N'oublie pas de réserver au Mesa Grill pour cinq personnes à 19 heures, vendredi. Nous trois, toi et le célibataire du siècle ! A plus ! »

Les propos du monstre n'étaient même pas dignes d'un commentaire. Mais ils faisaient mal. Très mal.

— Heidi, il faut absolument que Nick vienne à ce dîner, vendredi. Qu'il fasse semblant d'être avec moi. Qu'il soit fou de moi. Il n'y a rien de mal à ça, non ?

Heidi agita sous mes yeux son bagel au saumon fumé.

— Ce qui ne va pas, c'est que tu vaux bien mieux que ça, dit-elle. Tu es amoureuse d'un vrai cinglé. Je suis ta meilleure amie, et je vais te dire la vérité, même si ça ne m'enchante pas. Ce type est égocentrique ! Il n'en a rien à faire de toi ! Il ne pense qu'à lui et à une femme qu'il ne peut pas avoir. Rappelle-toi cette nuit, Maddie. Il est pathétique, ce type !

J'aurais volontiers foncé dans ma chambre en claquant la porte derrière moi, mais je ne voulais pas réveiller Nick...

Lundi matin Au bureau

J'en demeurais bouche bée. Le combiné m'échappa de la main et heurta bruyamment mon bureau.

— Allô ! mademoiselle Simon ? fit une voix distante. Mademoiselle Simon, vous êtes là ?

Je ramassai vivement le téléphone.

— Euh... Oui, je suis là. Un peu abasourdie, c'est tout.

Mon cœur battait à tout rompre.

— Félicitations pour votre accession en finale de l'élection de Miss Yorkville. Vous devez vous présenter au centre associatif mercredi soir à 19 heures pour une réunion avec les autres finalistes. Nous aborderons le déroulement du concours.

J'étais toujours bouche bée. J'avais réussi ! Moi, la fille quelconque, celle qui ne savait ni chanter, ni danser, ni intéresser son propre père par sa conversation ! J'étais finaliste du concours que ma mère avait remporté !

— Merci ! répondis-je à l'assistante de l'organisatrice. Je serai là !

En raccrochant, j'avais envie de hurler de joie. Je saisis le portrait de ma mère, posé sur mon bureau, et le serrai contre moi.

— J'ai réussi, maman, lui dis-je. J'ai réussi !

Au moment où j'allais courir annoncer la nouvelle à Heidi, je perçus un signal m'indiquant que j'avais un e-mail urgent. J'en avais déjà reçu deux de Cashmoil, six de Nick et un d'Ivy (qui souhaitait déplacer la réservation au restaurant de 19 heures à 19 h 30). J'ouvris donc ma boîte. Le patron voulait savoir si j'avais des nouvelles du comité d'organisation du concours et si j'avais progressé dans mes travaux d'approche de notre prochaine égérie. Quel idiot !

Ignorant les messages de Cashmoil, je parcourus ceux de Nick.

« Tu lui as parlé ? Tu lui as parlé ? Tu lui as parlé ? »

Le suivant énumérait ce qu'il considérait comme les qualités qui le rendaient irrésistible aux yeux des femmes. Je devais soumettre ces arguments à Tamara à la première occasion.

« 1. J'ai aussi fière allure en jean et en T-shirt qu'en smoking.

2. Il paraît que ma langue fait partie de ce que j'ai de mieux, si tu vois ce que je veux dire.

3. Je gagne pas loin des cent mille dollars par an et j'adore consacrer ces revenus bien mérités à gâter l'élue de mon cœur.

4. Les mères et les grand-mères m'adorent.

J'impressionne les pères et les grands-pères. »

« Pendant que tu y es, Maddie, rappelle-ui aussi mes autres qualités, tu sais, toutes ces mièvreries sur la loyauté, l'écoute, la sensibilité. Dis-lui que je suis attentionné, apte à soutenir une femme dans l'adversité, pour le meilleur et pour le pire, enfin non, pas ça, car elle s'attendra à une bague de fiançailles. Et je ne suis pas du tout prêt pour ça. A plus. Nick. »

Il plaisantait, sans doute. Il ne se voyait tout de même pas comme un homme attentionné et généreux ? Je lui accordais volontiers les quatre premiers arguments, mais rien de plus. Cela dit, peut-être était-il attentionné, tendre et loyal envers Tamara. Peut-être que toutes ces qualités ne s'étaient simplement pas révélées pour une femme qu'il n'aimait pas, autrement dit pour moi. Mais s'il était si merveilleux avec Tamara, pourquoi l'avait-elle largué ? Pourquoi ? Nick et moi avions au moins cette interrogation en commun.

Avec un profond soupir, je décrochai le combiné, décidée à faire une ultime tentative. Un dernier espoir de l'impressionner. *Tu es sadique, Maddie. Ou plutôt maso ?* Je composai le numéro du bureau de Nick.

— Jones, dit-il d'un ton blasé.

— Nick, c'est moi, Maddie. Devine quoi !

— Tu lui as parlé ? Elle va revenir ? Si tu savais comme tu me rends heureux. Je ne sais pas comment te remercier. Je te dois une fière chandelle. Lors de ce dîner avec tes parents, je vais leur faire croire que je suis dingue de toi.

Je venais de recevoir un coup de poignard dans le cœur.

— Euh... Nick, en fait, je t'appelais seulement pour te dire combien je suis contente d'être admise en finale du concours de Miss Yorkville. C'est génial, non ?

— Ah bon ? C'est un soulagement. J'avais un peu peur que tu n'y arrives pas, et je ne voyais pas comment tu pourrais parler à Tamara autrement que pendant le concours...

Attentionné, loyal, attentif... Mon cœur se serra.

— On m'appelle sur une autre ligne, dis-je avant de raccrocher.

J'allais ramper vers le bureau de Heidi, en quête de compassion, quand je me souvins que j'étais supposée célébrer ma réussite. Heidi me tuerait si elle me voyait déprimée uniquement parce que Nick se moquait éperdument de mon succès. Il ne m'avait même pas félicitée, d'ailleurs. Je devrais être en train de pousser des cris de joie dans les couloirs.

Vous avez un nouveau message. J'eus envie de balancer mon dictionnaire sur l'écran, mais je remarquai l'adresse de l'expéditeur : tamara@modelcitizen.com.

J'en pris connaissance :

« Il faut que je te parle ! C'est urgent ! Tam. »

Mercredi soir Réunion de préparation du concours, centreassociatif.

Ce que Tamara voulait absolument m'annoncer, c'était qu'elle était finaliste. Tu parles d'une surprise ! Elle ne me l'a dit qu'une fois certaine que j'étais qualifiée, moi aussi.

En apprenant mon succès, Cashmoil était quant à lui resté bouche bée.

— Waouh, Maddie, je n'aurais jamais cru que vous y arriveriez, malgré la qualité de votre texte. Bien joué ! Maintenant, faites signer notre égérie ! Et décrochez le gros lot !

Heidi et moi avons célébré mon coup de maître par un festin dans notre restaurant mexicain favori. Quant aux Simon, j'avais l'intention de leur annoncer la nouvelle en personne lors du dîner. Prendraient-ils la peine de venir à l'élection ? Sans doute se diraient-ils que ce concours était ringard.

Les sept finalistes de types, tailles et origines très diverses se virent remettre une brochure expliquant les détails de l'élection, son règlement, les remises qui leur étaient accordées par les entreprises parrainant l'événement, les horaires de deux autres réunions consacrées aux répétitions.

— Et si on dînait ensemble, pour fêter ça ? suggéra Tamara. Je suis impatiente de voir ton numéro artistique. Moi, je pensais réaliser une aquarelle en six minutes. Je prenais des cours d'aquarelle, mais j'ai dû arrêter parce que mon ex est complètement cinglé et qu'il traînait sans cesse devant le bâtiment en attendant que...

— Viens, on va prendre un verre, la coupai-je, n'ayant aucune envie de l'entendre parler de Nick.

Je n'étais pas prête à l'écouter m'expliquer pourquoi elle l'avait largué, finalement. Nous avons donc pris nos sacs pour partir.

Soudain, Tamara poussa un hurlement en fixant la porte, affichant une expression de pure folie meurtrière.

Nick Jones se tenait sur le seuil, dans une posture digne d'une star du porno.

— C'en est trop ! lança Tamara. J'en ai marre. Je vais le tuer !

Sur ces mots, elle bondit sur lui, toutes griffes dehors.

* * *

Cinq minutes plus tard East End Avenue, autour de la 80^e Rue

— S'il s'approche de moi une fois de plus, je porte plainte ! J'en ai assez ! hurla Tamara. C'est ça, enfuis-toi, espèce de larve ! Pauvre type ! Tu es pathétique !

Je relevai les yeux à temps pour voir Nick s'arrêter au bout de la 84^e Rue et se cacher derrière un arbre. Il nous regarda discrètement nous éloigner. Affligée, je fermai les yeux et comptai jusqu'à dix.

Nick, l'homme dont je rêvais chaque nuit, celui qui impressionnait tellement mes parents, harcelait son ex-petite amie et se cachait derrière un arbre... Les paroles de Heidi me revinrent à l'esprit. *C'est de ce type que tu es amoureuse...*

— Je devrais sans doute t'expliquer qui c'est, déclara Tamara tandis que nous tournions dans la 82^e Rue.

— Euh, Tamara..., dis-je en prenant une profonde inspiration. En fait, je le connais. On est sortis ensemble.

— Alors je n'ai pas à t'expliquer à quel point Nick est un enfoiré.

Elle plissa le nez et réprima un frisson d'effroi.

— Il est beau, mais c'est tout ce qu'il a, reprit-elle. Tu ne trouves pas que c'est le dernier des égocentriques ? Quand je pense que j'ai tenu trois semaines avec lui... Mais je lui accordais toujours le bénéfice du doute, me disant qu'il cherchait uniquement à m'impressionner. Qu'il allait se calmer. Que je finirais par découvrir qui il était vraiment, à l'intérieur. Hélas ! à l'intérieur, il n'y a personne. Ce n'est qu'une coquille vide. Enfin, je n'ai pas besoin de te le dire...

Je me mordillai nerveusement la lèvre. Savais-je vraiment tout ça ? D'accord, il était un peu égocentrique. Bon, très centré sur lui-même. Mais il était si... beau. Si charmant. Si impressionnant. Qu'un type comme lui veuille bien de moi, qu'il me trouve jolie, sexy... Cela me suffisait. Largement. Quand je sortais avec lui, les gens me remarquaient. Ma famille faisait attention à moi. Moi-même, je me sentais mieux. Cela ne comptait donc pas ? Tamara ne pouvait pas comprendre. Une femme comme elle pouvait avoir tous les hommes qu'elle voulait.

— Assez parlé de lui, dit-elle d'un air dégoûté. On est arrivées au Arm's.

Nous nous trouvions devant un pub irlandais. C'était donc ici que la future Miss Yorkville m'emmenait dîner ? Arm. N'était-ce pas son nom de famille ? L'établissement lui appartenait peut-être. Je la suivis dans une petite salle bondée mais accueillante.

— Salut, maman ! lança-t-elle à la barmaid.

Sa mère n'était pas une de ces bourgeoises qui prennent le thé sur Madison Avenue, c'était une blonde très jolie d'une cinquantaine d'années. Elle vint embrasser sa fille avec affection.

— Je te présente ma copine Maddie, dit Tamara. Elle est finaliste à l'élection de Miss Yorkville, comme moi. Figure-toi que sa mère a remporté le titre, elle aussi.

Mme Arm me félicita et me demanda qui était ma mère. En l'apprenant, elle ne masqua pas son étonnement.

— Je la connaissais ! Hannah Simon m'a appris à marcher comme une vraie Miss Yorkville. Sa mort m'a beaucoup attristée. Elle serait si fière de toi !

Mes yeux s'embuèrent de larmes. Je ne pus qu'esquisser un sourire en hochant la tête.

Mme Arm disparut dans la cuisine pour commander deux plats du jour pour ses « deux reines de beauté » pendant que nous nous installions à une table. Tamara me raconta que ses parents (sa mère était veuve) avaient acheté ce pub une trentaine d'années plus tôt et qu'elle avait grandi dans le trois pièces situé au-dessus. Ce fut une surprise pour moi. Je croyais qu'elle venait d'un quartier prestigieux comme Park Avenue ou la V^e Avenue, et qu'elle avait fréquenté les meilleures écoles privées. Or, elle était de Yorkville, comme moi, et était allée à l'école publique.

— Au fait, Maddie, tu l'avais rencontré où, ce taré de Nick ? me demanda-t-elle. Moi, je l'ai connu chez Cashmere Cosmetics. Même si on me payait, je ne porterais plus jamais un produit de

cette marque, ne serait-ce qu'un bâton de rouge à lèvres !

Les sourires de Cashmoil et ma promotion venaient de partir en fumée.

— Le monde est petit, répondis-je, parce que je travaille chez Cashmere, au service publicité. C'est là-bas que j'ai connu Nick.

— Pas possible ! Tu parles d'une coïncidence ! Tu as mis combien de temps à le larguer comme une vieille chaussette ?

Sa mère posa sur la table deux assiettes fumantes de ragoût de bœuf.

— Tu sembles tellement intelligente, reprit Tamara. Tu as dû le jeter au bout d'une semaine. Parfois, je mets longtemps à me rendre compte que quelqu'un n'a rien dans le cœur... C'est pourquoi je ne me précipite jamais pour prendre une décision.

— Eh bien... disons qu'il m'a quittée... pour toi, précisai-je d'une petite voix brisée à peine audible.

Tamara me fixa longuement.

— Je suis désolée, Maddie, dit-elle en me prenant la main. Mais ce n'était qu'un crétin superficiel. Tu en es consciente, n'est-ce pas ? S'il t'a quittée, c'est parce que tu étais trop bien pour lui et qu'il a eu peur. Fais-moi confiance. Il ne pouvait sans doute pas gérer ça. Alors il a voulu une bimbo décorative et il a jeté son dévolu sur moi.

— Tu n'as rien d'une bimbo, protestai-je.

Tamara coupa une bouchée de viande.

— Je le sais, mais pas lui. Et il ne l'a toujours pas compris. Plus j'essayais d'être moi-même avec lui, moins il cherchait à me connaître. Ce n'était pas moi qui l'intéressais, Maddie.

Que diable me racontait-elle là ?

Elle secoua la tête et posa sa fourchette.

— Quand j'essayais de parler à Nick de mon désir de reprendre mes études, il me coupait la parole en affirmant que je n'avais pas besoin d'aller à la fac avec un visage et un corps comme les miens, qu'ils pouvaient me rapporter des millions. Je lui ai expliqué que je rêvais d'être vétérinaire. Il s'est moqué de moi en affirmant que je pourrais m'offrir tout un zoo avec l'argent que je gagnerais en tant que mannequin. Il me regardait, me disait que j'étais belle, sans écouter un mot de ce que je lui racontais. Ce n'est pas ce que je recherche, chez un homme. Et je doute qu'une fille à la fois jolie et intelligente comme toi veuille d'un type comme lui. Tu mérites mieux. Un garçon qui tienne vraiment à toi. Nick n'aime personne, à part lui-même et son image.

Je fixai mon assiette, les yeux embués de larmes. Comment avais-je pu me tromper à ce point à propos de Tamara ? Elle n'était pas seulement belle, elle était aussi bien plus intelligente que moi. Nick Jones avait beaucoup de choses à se reprocher. Et j'étais aussi coupable que lui. Si j'étais folle de lui, c'est parce qu'il était beau et avait de l'allure. Il n'y avait rien d'autre à apprécier, chez lui. J'étais tombée amoureuse parce qu'il m'avait donné l'impression d'exister en tant que femme.

C'était pathétique. Je m'étais qualifiée pour la finale de Miss Yorkville uniquement grâce à mes atouts. C'était étrange : cette reconnaissance que je cherchais désespérément, je l'avais gagnée seule.

Et je la méritais !

Mon portable se mit à sonner. Tamara en profita pour s'éclipser aux toilettes.

— Allô ? dis-je d'une voix incertaine, espérant ne pas tomber sur Nick ou sur Cashmoil, car j'avais besoin de réfléchir.

— Maddie, c'est moi, Nick. Je vous ai vues remonter la 84^e Rue, mais je vous ai perdues. Tu es encore avec elle ? Tu lui as parlé de mes qualités ?

Je me tournai vers le mur.

— Nick, je trouverais normal que Tamara porte plainte contre toi pour harcèlement et obtienne une injonction. Elle ne veut pas de toi. Il faut la laisser tranquille et continuer ta vie.

Pas de réaction. Puis Nick déclara :

— Bon, tu as fini ton sermon ? Tant mieux, parce que la jalousie ne te réussit pas. Tu respectes ton engagement ou bien tu dîneras seule avec tes parents, comme toujours ?

Sur ces mots, il raccrocha.

Nuit de mercredi à jeudi, 4 heures du matin Dans mon lit

Je ne cesse de m'agiter.

Jeudi, 12 h 30 Au bureau, à l'heure du déjeuner

— Maddie, je regrette vraiment la façon dont je t'ai parlé, l'autre soir, au téléphone, dit Nick, d'un air penaud qu'il réussissait à afficher sur commande.

Je venais seulement de m'en rendre compte.

Nick ne m'avait pas appelée pour s'excuser. Il n'était pas passé m'inviter à déjeuner. Il s'était contenté de débarquer avec un seul sandwich, comme d'habitude.

— Nick, il faut que je réfl...

— Je sais que ça doit être dur, pour toi, Maddie, coupa-t-il.

Il mordit dans son sandwich au poulet grillé, mastiqua longuement et s'essuya la bouche sur sa serviette en papier. Puis il avala une rasade de soda.

— Je sais que tu as souffert quand j'ai mis fin à notre relation, mais en posant les yeux sur Tamara, le mois dernier, j'ai complètement craqué. Il fallait que je l'aie. Tu comprends, non ? Et quand elle m'a largué... Bon sang, tu sais ce que c'est que souffrir ? Tu n'en as pas idée, ma vieille. Je suis complètement à côté de mes pompes, je suis fou de cette fille. Elle n'a pas tellement apprécié que je débarque à la salle des fêtes, hier soir, hein ? Je voulais juste la féliciter d'être en finale, et voilà qu'elle m'engueule ! Dis-moi, sa colère s'est calmée, ensuite ? Tu lui as parlé de ma liste de qualités irrésistibles ? Et tu...

Je fixais le mouvement de ses lèvres, son beau visage, son corps svelte et musclé, ses fringues hors de prix, sa coupe tendance, et je ne voyais qu'un gamin de trente-deux ans. J'avais aimé ce type sans avoir la moindre raison de l'aimer. Je savais très bien ce que je voyais en lui. Et j'en avais honte. Nick Jones n'était rien de plus que ce que Tamara et Heidi avaient dit : une coquille vide. À l'intérieur, il n'y avait rien que de la crasse et un paquet de problèmes à régler.

Soudain, je me sentis sûre de moi.

— Nick, je vais te dire comment reconquérir Tamara.

Son visage s'illumina. Il posa son sandwich au poulet grillé et se redressa sur sa chaise. Son regard brun plongea dans le mien, attendant mes paroles de sagesse.

— Nick, tu te souviens quand tu m'as demandé de citer tes cinq plus gros défauts en tant que mec ?

Il hocha la tête.

— Tu te souviens que je n'en ai trouvé aucun ?

Il opina encore et avala une gorgée de soda.

— Eh bien, j'en ai trouvé des milliers, finalement.

Sa mine s'allongea. Puis il sourit et me donna une tape complice sur l'épaule.

— Tu plaisantes ! Allez, dis-moi ce que tu lui as raconté, et ce qu'elle a répondu. Tu crois que j'ai une chance qu'elle me reprenne ?

Il but encore. Je lui pris sa bouteille et la jetai dans ma corbeille, sous mon bureau.

— Je ne plaisante pas, Nick. Cela n'a rien de drôle. Je ne plaisante pas, je t'assure.

Nick me dévisagea. Je vis qu'il comprenait enfin que j'étais sérieuse.

— Très bien, je t'écoute. Je peux encaisser. Si je ne voulais pas savoir, je ne t'aurais pas posé la question, n'est-ce pas ? Après tout, c'est ça le principe : travailler sur mes défauts pour m'améliorer. Ainsi Tamara voudra de nouveau de moi.

J'esquissai mon sourire diabolique. Durant vingt-cinq secondes, j'énumérai tout ce qui n'allait pas chez lui. Tout. En commençant par le narcissisme pour terminer par sa tendance criminelle à harceler les femmes. J'en profitai pour lui reprocher sa façon de me traiter, sans rien lui épargner. Encore et encore.

A plusieurs reprises, il ouvrit la bouche pour protester, mais la referma vite car j'étais mes arguments d'exemples concrets. Il commençait à s'enfoncer dans son siège.

— Encore une chose, Nick. Quand tu auras longuement réfléchi à ta façon de traiter les gens, à ce que tu es, tu devrais m'envoyer un e-mail d'excuses pour Tamara, que je lui transmettrai. Je te suggère de t'excuser pour ton comportement méprisable de ces dernières semaines, et je veux que tu précises que tu as compris que non, c'est non. Tu ajouteras que tu ne l'appelleras jamais plus, que tu ne chercheras plus à la revoir. Ensuite, quand tu auras appuyé sur « envoi », tu trouveras un bon psy.

Nick bouda pendant cinq bonnes minutes, s'employant à ôter quelques poussières invisibles de son pantalon Prada.

— Mais..., dit-il enfin.

— Non, Nick, il n'y a pas de « mais ».

— M...

Je secouai lentement la tête. Il pinça les lèvres. Il me fixa longuement, puis parut chercher des réponses dans son sandwich. Enfin, il hocha tristement la tête.

J'en fis autant.

— Ecoute, j'ai encore beaucoup de travail à faire sur le texte destiné au mascara. Donc... On se voit un de ces quatre, d'accord, Nicky ?

Il arqua les sourcils et se leva. Il boudait encore.

— Et pour demain soir ? Je ne dîne pas avec toi et tes parents en faisant semblant qu'on est fous l'un de l'autre ? Ça fait des semaines que j'ai envie de me taper un *mahimahi* au Mesa Gril.

Je lui pardonnai d'être un tel enfoiré, puis je me pardonnai à moi-même de ne pas l'avoir compris plus vite.

Soudain, je fus soulagée d'un grand poids. Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

— En fait, tu es libéré de cette obligation, Nick. Je n'ai plus besoin d'un faux petit ami. Je suis très bien toute seule.

Pour la première fois de ma vie, je le pensais vraiment.

— Merci quand même d'être toujours partant.

Il glissa les mains dans ses poches.

— Tu diras bonjour de ma part à ton père, ta belle-mère et la petite. Ils seront déçus que je ne

sois pas là. Ils m'aiment bien.

— Tu as absolument raison, répondis-je en jubilant. Ils t'adorent.

Il esquissa un sourire, puis s'éloigna, la mine sombre.

J'appelai Heidi pour organiser une fête, après le travail, avec *enchiladas* et *margaritas* à gogo, puis j'appelai Tamara pour lui proposer de déjeuner chez sa mère, samedi. Comme si j'étais Cashmoil en personne, je fis tournoyer mon fauteuil en tapant des mains.

Épilogue

Deux semaines plus tard

Tamara : pour financer ses études de vétérinaire, a signé un contrat juteux avec Cashmere, dont elle sera l'égérie « parce que Maddie travaille là-bas ». Tamara et moi déjeunons ou dînons ensemble au moins une fois par semaine (Il se trouve que l'homme aux lunettes noires était son agent.)

Cashmoil : m'a promue rédactrice, avec bureau personnel, avantages divers et une grosse augmentation.

Heidi : a reçu la même promotion que moi sur mon insistance. J'ai affirmé qu'elle était ma partenaire créative pour tous les projets Cashmere. Cashmoil a accepté. De toute façon, c'est la vérité.

Les Simon : ont réservé un vol pour New York en première classe pour assister à l'élection de Miss Yorkville (c'est déjà un début. Qui vivra verra...)

Rob Carvel (au cas où quelqu'un se poserait la question) : m'a appelée pour me dire qu'il avait lu dans un journal que j'étais parvenue en finale de Miss Yorkville. Il voulait dîner avec moi, un de ces soirs (j'ai refusé).

Nick : participe à une retraite de six semaines dans le sud de l'Arizona. Au programme : yoga — les portables sont interdits. (Il m'a envoyé un e-mail d'excuses que j'ai aussitôt mis à la corbeille).

Moi : je suis très bien toute seule.

TITRE ORIGINAL : THE MISS EX-GIRLFRIEND PAGEANT

Traduction française : AUGUSTA RONDEAU

© 2001, Melissa Senate. © 2009, Traduction française : Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

CINQ CITADINES BRANCHÉES



Vous aimez les surprises? Découvrez vite celles que vous réservent les plus grands auteurs de la collection Red Dress Ink dans ce recueil de nouvelles inédites, spécialement réunies pour l'occasion!

Vivez la folle soirée d'un groupe de copines réunies pour commenter le dernier roman à la mode, partez pour Manhattan et San Francisco en compagnie d'une réalisatrice TV contrainte d'interviewer son « ex » devenu gay, d'une city girl surmenée ou d'une jolie New-Yorkaise tentée par un concours de beauté... et passez un super moment avec nos cinq citadines délurées !

Jane Sigaloff est l'auteur de *Telle mère telle fille*, de *Personnel et Confidentiel*, de *Lizzie dans tous ses états*.

Ariella Papa est l'auteur de *Manhattan et moi*.

Kyra Davis est l'auteur de *Séduction*, *Meurtres et Chocolat noir*, de *Crimes*, *Passion* et *Talons aiguilles*, et de *Sexe*, *Meurtres* et *Cappuccino*.

Melissa Senate est l'auteur de *La revanche d'une brune*, de *Célibataire à New York*, de *Trois à New York*, et de *4 amis à Manhattan*.